ŒUVRES

DE MONSIEUR HOUDAR DE LA MOTTE,

L'un des Quarante de l'Académie Françoise.

TOME SECOND.

A PARIS;

Chez PRAULT l'ainé, Quai de Conti, à la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

LF
L2358

673589
222.58

AU ROI,

SIRE,

Je n'autoriſerai la hardieſſe que je prens d'offrir cet Ouvrage à VOTRE MAJESTE', *ni du mérite de l'Auteur que j'imite, ni de la grandeur des Perſonnages qu'il célébre. J'avoue qu'il a manqué à Homere, pour être digne de Vous, d'avoir vécu ſous le regne d'Auguſte, ou ſous le Vôtre. Il eſt vrai qu'il peint des Héros à qui l'on a ſouvent comparé* VOTRE MAJESTE'; *mais j'ai trop ſenti, en les étudiant, qu'on a abuſé de leur ancienne réputation dans*

ce parallele, & qu'on n'a jamais dû leur faire honneur de vos vertus. Ils ne connoiſſoient ni cette valeur ſage, que la raiſon éclaire, ni cette égalité d'ame qu'aucun événement ne déconcerte, ni ce déſintéreſſement héroïque qui raméne tout au devoir & à la juſtice : par où pourroient-ils donc vous reſſembler ? La meilleure raiſon, SIRE, dont je puiſſe juſtifier mon audace, c'eſt mon propre zéle pour VOTRE MAJESTE'. *C'eſt par ce zéle que je ſuis devenu Poëte, ſi je le ſuis. Mes eſſais ont été vos louanges. Je n'ai fait de progrès qu'à meſure que j'ai rendu de nouveaux hommages à vos vertus ; & je ne dois ſans doute l'honneur d'avoir été admis dans un Corps, intéreſſé particuliérement à votre gloire, qu'aux efforts que j'ai faits pour la célébrer dignement. De grace, SIRE, daignez jetter ſur l'Ouvrage que je vous préſente, un de ces regards favorables, qui ont fait tant de grands hommes dans tous les genres : peut-être ce regard augmenteroit-il mes forces autant que mon courage ; peut-*

être, dans un nouveau Poëme qui feroit honneur à ma Patrie, peindrois-je à la postérité le parfait modelle des Rois. Oui, je l'espérerois, SIRE, de ce zéle aussi vif que respectueux avec lequel je suis,

DE VOTRE MAJESTE',

Le très-humble, très-obéissant, & très-fidéle serviteur & sujet,
HOUDAR DE LA MOTTE.

PRÉFACE.

JE n'ai fait usage de quelques censures dont on a honoré mon Poëme, que pour tâcher à le perfectionner. Je sçai que souvent le dessein des Critiques n'est pas tant de perfectionner les Ouvrages que d'humilier les Auteurs : mais, soit pour les satisfaire, s'ils ont un bon dessein, soit pour m'en venger, s'ils en ont un injuste, je ne prétens jamais leur répondre qu'en m'efforçant de devenir meilleur. Je me passerai même fort bien de cette petite idée de vengeance, toute permise qu'elle pourroit être ; & il ne me faut pour exciter mes efforts, que la seule envie de mériter l'approbation des Sages.

Je ne suis pas surpris que mon Discours sur Homere m'ait attiré bien des contradictions. Il étoit naturel & même raisonnable que ceux qui n'étoient pas de mon sentiment l'attaquassent, & qu'ils défendissent un Ouvrage où j'ai crû voir bien des défauts qui leur paroissent autant de beautés. J'applaudis moi-même à ceux de mes adversaires qui ne l'ont été que d'un jugement qui leur sembloit faux ; & nous avons eu raison eux & moi, de parler selon nos lumieres. Mais ce

qui m'étonne un peu, je l'avoue, c'eſt que ce Diſcours m'ait ſuſcité de vrais ennemis, bien réſolus, quoiqu'il arrive, de me refuſer à jamais leur approbation, & de m'enlever s'ils le pouvoient, celle que les indifférens croiroient me devoir. Rien ne prouve mieux la miſere de notre eſprit, ſi follement entêté de ſon opinion qu'il s'aigrit & s'irrite contre tous ceux qui la contrediſent. On croit voir du mépris dans ceux qui ne penſent pas comme nous ; & ſur le ſimple ſoupçon, l'amour propre ſe hâte de s'en venger par la haine. Pour moi, je ne m'en attirerois pas par mes ſentimens même les plus hardis, ſi l'on pouvoit lire au fond de ma penſée ; car me défiant toujours de ce que je dis quelquefois le plus affirmativement, je conſerve encore des égards pour l'opinion contraire. Je ſoupçonne toujours qu'il y a dans les choſes en queſtion quelque face qui nous échape aux uns & aux autres, & qu'il ne manque, pour être plus d'accord, que de ſe mieux entendre. Mais on ſe plaît à ſe croire plus éloigné qu'on ne l'eſt : on ſe partage légerement en pluſieurs ſectes ; & par exemple ſur les Anciens, on compte d'un côté des admirateurs idolâtres, & de l'autre des critiques envenimés. Je crois cependant que ces deux prétendues ſectes ne ſont pas ſi nombreuſes qu'on ſe

l'imagine. J'ai vû plusieurs de ces Sçavans qu'on rangeroit dans la premiere, parler aussi tranquillement d'un Ancien que d'un Moderne, y reconnoître librement des défauts, & les qualifier quelquefois avec aussi peu d'égard qu'auroit pû faire le Critique le plus déterminé. J'ai vû aussi de ces prétendus Critiques se récrier ingénûment sur le génie, la justesse ou l'élégance de bien des Ouvrages anciens, & en relever beaucoup d'endroits avec toute la passion d'un admirateur. Le malheur est que quand on vient à se regarder comme adversaires, l'esprit de parti vient tout déranger. On ne parle plus comme on faisoit entre gens non suspects; & de peur de laisser prendre le moindre avantage, on paroît divisé sur tout, quoiqu'au fond, on soit d'accord sur bien des choses. Il me semble pourtant que de jour en jour les esprits deviennent plus moderés sur cette matiere. On convient assez qu'il faut examiner indistinctement tous les Ouvrages sans acception de pays ni de siécle; qu'à juger naturellement des grands génies répandus dans les différens âges, le mérite de l'invention doit être d'un côté, & que celui du progrès doit être de l'autre; qu'en regardant les Anciens comme nos Maîtres, on peut croire que plusieurs de leurs disciples ont été plus loin

qu'eux, ſans même avoir été d'auſſi grands hommes; qu'il faut enfin les étudier les uns & les autres, ſentir & aprécier le beau par tout où il ſe trouve, ſans que le reſpect de l'Antiquité nous le ſurfaſſe, ou que pour être plus voiſin de nous & même notre contemporain, nous rabattions rien de ſon prix. En un mot, il ne nous importe que de bien juger; & toutes nos études, toutes nos réflexions ſont vaines, ſi elles ne nous conduiſent à ce but.

Ce ſont ces principes qui m'ont guidé dans mon Imitation d'Homere & dans les jugemens que j'ai portés de lui. J'ai diſtingué l'Auteur & l'Ouvrage. Homere, en le regardant comme inventeur, m'a paru perſonnellement admirable par le génie ſupérieur qu'il lui falloit pour s'ouvrir une ſi belle carriere : mais ce qu'il a inventé m'a paru défectueux en bien des choſes, parce qu'il ne pouvoit s'élever alors au point de juſteſſe & de beauté où eſt parvenu depuis ſa propre invention par l'accroiſſement de l'art & des lumieres, qui ne pouvoit être que le fruit du temps, & auquel ſon Ouvrage même a donné lieu.

J'ai changé ces défauts, qui le ſont du moins à mes yeux, dans les ſept derniers Livres de mon Imitation : mais j'en ai laiſſé dans les premiers qui m'ont attiré de quel-

ques gens des reproches de timidité, tandis que d'autres m'en faisoient de mes hardiesses. J'ai souscrit aux premiers reproches. J'ai même indiqué dans mes Réflexions sur la Critique, les changemens que j'aurois dû faire ; & je les ai faits enfin dans cette édition. Je n'entrerai là-dessus dans aucun détail pour éviter tout air de dispute. En exposant ce qui m'a paru vicieux dans Homere, & ce que je crois y avoir substitué de raisonnable, j'exciterois encore des contradictions ; & je sacrifie de bon cœur à l'amour de la paix le plaisir de faire valoir le peu d'art que je puis avoir mis dans mes corrections. Mes Confreres les Auteurs sentent bien ce que coûte ce sacrifice ; mais je m'en dédommage avantageusement par l'honneur de leur donner un bon exemple.

TABLE
DES PIECES

Contenues dans le Tome second.

Discours sur Homere, page 1
L'Ombre d'Homere, Ode. 141
L'Iliade, Poëme. 147
Le Plaisir, Poëme. 323
Homere, Poëme. 327
Dispute des Muses, Cantate. 331
Dispute de Minerve & de Mars, Cantate. 334
Echo. 337
Le Célibat. 340
Compliment au Roi, 1719. 341
Sur le Sacre du Roi. 343
Compliment au Roi, 1721. 344
Compliment au Roi, 1722. 345
Vers au Roi, sur sa convalescence. 346
Queste de Poisson à la Cour. 348

DISCOURS SUR *HOMERE.*

C'Est un usage immémorial parmi les Traducteurs, de relever l'excellence de l'Auteur qu'ils traduisent. Ils prétendent justifier leur goût, en prouvant la perfection de l'Original qu'ils ont choisi; & ils recommandent en même tems leur propre ouvrage, où ils se flatent d'avoir fait passer les mêmes beautés qu'ils font valoir.

On s'attend sans doute sur cet usage, à trouver ici le panégyrique d'Homere: mais outre que je le traduis moins que je ne l'imite, & qu'ainsi l'usage des Traducteurs ne fait point de loi pour moi, j'ai crû encore que rien ne pouvoit autoriser les exagérations; que le vrai mérite étoit de reconnoître les défauts par tout où ils sont; que

d'ailleurs les fautes des grands hommes ſont les plus dangereuſes, & qu'il eſt d'autant plus important de les faire ſentir, que bien des gens font gloire de les renouveller. Ce diſcours ne ſera donc point un éloge d'Homere, mais ſeulement une diſſertation, ou ſi je l'oſe dire, un eſſai de Poëtique, où je dirai naïvement ce que je penſe de l'Iliade & de ſon Auteur.

D'HOMERE.

Il n'y a point eu d'Homere ſelon quelques Critiques. Les Poëmes que nous avons ſous ſon nom, n'étoient à les en croire, que différentes piéces de pluſieurs Auteurs, apportées toutes en Grece par Licurgue, & rédigées en un corps par Piſiſtrate. Mais, ſans traiter cette opinion d'extravagante, j'avoue que je n'y trouve point de vraiſemblance. Je remarque partout dans l'Iliade, les mêmes vûës & la même maniere de penſer. Il ne m'en faut pas davantage pour me ranger du parti du grand nombre. L'Iliade eſt d'un ſeul Auteur; &, ce qui veut dire la même choſe, il y a eu un Homere.

Cet Auteur eſt devenu, de ſiecle en ſiecle, un objet important de la vanité & de la curioſité humaine. Les Villes ſe ſont diſputé l'honneur de lui avoir donné la naiſſance: on s'eſt intéreſſé par tout à le con-

noître & à en juger. Les uns ont employé leurs veilles à développer son sens, & à relever ses beautés ; les autres assez hardis pour lui trouver des défauts, se sont révoltés contre l'admiration publique. D'un côté, on lui élevoit des Autels; de l'autre, on travailloit à les abbatre ; & le plus grand nombre, sur tout dans notre siecle, a décidé superficiellement du mérite de ses ouvrages, sur des beautés ou des défauts que d'ingénieux Ecrivains s'efforçoient tour à tour d'y faire appercevoir ; car hors quelques vérités dont l'évidence frappe également tous les hommes, tout le reste a diverses faces qu'un homme d'esprit sçait exposer comme il lui plaît ; & il peut toujours montrer les choses d'un côté favorable au jugement qu'il veut qu'on en porte.

On peut, d'après les idées qu'on a données d'Homere, le peindre de deux manieres si différentes qu'on ne le prendroit pas pour le même homme ; & cet exemple particulier est une assez bonne démonstration de l'incertitude des jugemens humains.

Homere, à recueillir ses traits de ceux qui l'ont loué, étoit un homme divin. Telle fut la force de son génie, qu'il inventa l'art & le perfectionna. Personne avant lui qu'il pût imiter ; nul autre après lui qui ait pû le suivre ; point d'Art Poëtique, point de Poësie, point même de sciences, si Ho-

Jugemens avantageux d'Homere. Voyez M. Bailler.

mere n'eût écrit. La nature l'avoit doué de l'esprit universel, & le travail l'avoit mis en possession de toutes les connoissances; son discernement répondoit à l'étenduë de ses lumieres; juste apprétiateur des choses, il a toujours donné le bon pour bon, & le mauvais pour mauvais: aussi varié que fécond, il n'a jamais rassasié ses lecteurs, & il sçait répandre un air de nouveauté jusques sur ses répétitions. Profond Théologien, quoique pere du Paganisme par l'abus qu'on a fait de ses fictions, il a eu, sur beaucoup de choses, des vûës de la divinité presqu'aussi saines que celles de Moyse. Qui jamais a mieux combatu le vice, & mieux servi la vertu? les Chrysippes, les Socrates n'étoient auprès de lui que des Philosophes stériles: ils ne sçavoient que débiter sechement les principes de la morale; il sçavoit les insinuer. Ses fables, & même les plus absurdes en apparence, sont autant de mysteres respectables, où sont cachées les vérités les plus curieuses & les plus intéressantes.

C'est lui seul qui a formé les Legislateurs, les Sçavans, les Héros, les Souverains; les plus grands hommes ne seront à jamais que ses éléves; & pour en revenir à la Poësie, il l'a portée à un point de sublimité qui fait moins l'émulation que le désespoir des meilleurs Poëtes. Dessein, ordonnance,

penſées, ſentimens, expreſſion, tout eſt inimitable dans ſes ouvrages; c'eſt l'homme de tous les talens: mémoire prodigieuſe, imagination vaſte, délicate & toujours ſublime, jugement ſupérieur, univerſel & infaillible. Ces qualités qui ſe nuiſent d'ordinaire dans les autres, ſemblent, en lui, ſe donner mutuellement la perfection; & cette perfection eſt ſi ſenſible & ſi reconnuë, qu'il faut être aveugle pour ne la pas voir, & inſenſé pour n'en pas convenir.

Jugemens déſavantageux d'Homere.

A ſuivre d'autres mémoires, Homere n'étoit qu'un homme. Loin qu'on lui doive la louange de l'invention, il ne mérite que le reproche de l'avoir voulu uſurper, en ſupprimant les Auteurs qui avoient travaillé avant lui. Il chargea ſa mémoire de toutes les folles opinions répanduës de ſon tems; & faute d'intelligence, ou par un fol amour du merveilleux, il en outre encore le ridicule & l'abſurdité. Jamais homme n'eut une idée plus bizarre des Dieux: il multiplie pour eux les foibleſſes & les miſeres humaines; & il fait du caprice & du crime même, le privilege eſſentiel de l'immortalité. Les Sages ont félicité Platon de l'avoir banni de ſa République; & une Secte entiere de Philoſophes ne traitoit tous les Poëtes de canaille, qu'à cauſe des ſotiſes d'Homere. Impoſteur groſſier dans ſes fictions, non moins groſ-

Voyez M. Baillet.

sier, mais plus dangereux dans sa morale; incapable de peindre le vice & la vertu de leurs véritables couleurs, il n'est propre qu'à encourager les scélérats, & qu'à égarer les gens de bien.

A l'égard de la Poësie, on peut compter les défauts d'Homere, par les qualités mêmes que la Poësie exige. Nul dessein, nulle ordonnance, caractéres démentis, pensées pueriles, sentimens faux, discours sans suite, narrations diffuses, comparaisons forcées, sentences triviales, épithétes froides & fatigantes. Où va la conséquence? franchissons le mot: Homere n'étoit un homme rare que par l'extravagance & le mauvais sens.

Il faut examiner soi-même.

A quoi s'en tenir? Il y a apparence qu'aucun de ces deux portraits ne ressemble bien. L'admiration & le mépris auront peut-être également exagéré.

Mais du moins reste-t-il un fruit à tirer de ces contradictions excessives. Elles nous affranchissent de l'autorité que pourroient avoir les suffrages réunis, & nous font rentrer dans tous les droits de l'examen. C'est à nous de chercher dans les choses mêmes, en quoi l'admiration & le mépris sont équitables ou injustes. Ne craignons point d'user de notre raison: elle est l'arbitre naturel de tout ce que les hommes nous proposent. C'est prophaner le sacrifice de son jugement

que de céder aveuglément à des déciſions humaines : il ne faut s'y rendre, qu'autant qu'on en eſt éclairé ; & pourvû qu'on expoſe ſes vûës avec la défiance raiſonnable où l'on doit être de ſoi-même, il n'y a perſonne qui ne puiſſe contredire franchement les opinions mêmes les plus reçuës.

Cette modération a preſque toujours manqué dans la diſpute ſur les Anciens en général, & en particulier ſur Homere. On s'eſt paſſionné de part & d'autre, comme s'il s'étoit agi du renverſement de l'Etat ou de la Religion ; les injures étoient ſouvent en plus grand nombre & plus fortes que les raiſons ; & comme la paſſion ſe juſtifie toujours elle-même, on imputoit au ſeul zéle du vrai, tous les excès de la vanité & de l'idolatre amour de ſon opinion. Défaut des diſputes.

J'ai trop bien ſenti ce défaut dans les autres, pour ne me pas faire une loi de l'éviter. Je ne donnerai mes ſentimens que pour des conjectures, toujours avec reſpect pour ceux qui penſent autrement, & toujours prêt d'abandonner mes idées pour de meilleures. Je pardonnerois même les injures à qui me détromperoit à ce prix.

J'examinerai donc l'Iliade dans ſes principales parties ; & en conſéquence de cette diſcuſſion je hazarderai mon jugement particulier ſur Homere & ſur ſon Ouvrage. J'aurai beſoin ſans doute de l'indulgence

des deux partis. Il faudra que les adorateurs d'Homere me pardonnent quelquefois mon manque de respect ; & que les autres me fassent grace aussi sur les éloges : mais dûssai-je ne contenter ni les uns ni les autres, il me suffira d'avoir par tout respecté le public, comme je le dois, en sacrifiant tous les égards au seul intérêt de la vérité.

DU DESSEIN D'HOMERE.

On a été fort partagé sur le dessein d'Homere dans l'Iliade. Les uns ont crû qu'il avoit voulu amuser son siecle par une description ingénieuse & intéressante de la guerre de Troye : les autres, qu'il n'avoit prétendu qu'exciter l'admiration de ses lecteurs pour la valeur surprenante de son Héros : d'autres enfin, qu'il n'avoit eu en vûe que les mœurs, & que dans une fable fort simple au fonds, quoique vaste par ses ornemens, il avoit voulu faire sentir à la Grece combien lui importoit la bonne intelligence des Princes qui la gouvernoient.

Raisons de croire qu'Homere a voulu décrire la guerre de Troye.

Les premiers ont pour eux le titre même de l'Ouvrage, & toutes les choses qui en font la matiere : car, quoique ce qui se passe dans l'Iliade, ne soit qu'une fort petite partie de la guerre de Troye, ce qui s'y raconte, fournit presque le reste. L'Auteur par lui-même ou par ses personnages,

instruit le lecteur des causes de la guerre, de ses commencemens & de ses progrès ; il en prédit même la fin prochaine. En vain oppose-t-on à ceux qui ne voyent que ce dessein dans Homere, que s'il avoit voulu décrire la guerre de Troye, il n'auroit eu garde d'en manquer la fin qui lui auroit fourni un si grand spectacle. Ils ne reviennent point de leur sentiment ; & l'objection leur paroît frivole, en ce que la ruine de Troye est suffisamment assurée par la mort d'Hector qu'Homere représente par tout, comme la seule ressource des Troyens.

Raisons de croire qu'Homere a voulu faire le panegyrique d'Achille.

Les seconds, je veux dire ceux qui ne regardent l'Iliade que comme une louange d'Achille, se fondent sur l'éclat de son caractere. Il leur semble que les plus vaillans hommes de ce Poëme ne le sont que pour donner du lustre à la valeur d'Achille ; on diroit qu'Homere ne leur fait faire des prodiges, qu'afin que son Héros les efface. Dès qu'il s'est retiré, l'armée des Grecs, quoique toujours fort supérieure à celle des Troyens, est cependant battuë, mise en déroute, & réduite à la derniere extrémité. Quand même les soldats d'Achille se rejoignent à l'armée, les affaires des Grecs n'en vont pas mieux. Il paroit enfin lui-même ; la fortune change : il fait lui seul un carnage épouvantable des Troyens ; fait fuir à son aspect, ce même Hector qui avoit

vû fuir devant lui toute l'armée des Grecs ; & il le tuë avec tant de facilité, qu'on ne comprend pas comment après cela les Troyens oseront seulement tenter de se défendre. Qui ne croiroit à cette conduite, que la valeur d'Achille a été le plus grand objet d'Homere ?

On allegue contre ce sentiment, que si c'eut été là le dessein du Poëte, il n'auroit pas terni le caractere de son Héros par tant de mauvaises qualités. Etoit-ce un bon moyen d'enlever l'admiration pour lui, que de le faire superbe, injuste & cruel ?

Le Poëte le pensoit apparemment ainsi, répondent hardiment ceux qu'on prétend déconcerter par cette objection. Il étoit ébloüi lui-meme de l'excès où il portoit la valeur d'Achille : il lui a paru beau qu'un homme fit valoir sans cesse sa supériorité sur les autres ; qu'il ne connut de raison ni de droit que son épée, & qu'il se vengeât aussi impitoyablement que les Dieux se vengent. La preuve qu'Homere ne regardoit pas ces dispositions avec mépris, c'est qu'il les donne presque à tous ses Dieux & à ses Héros, à proportion de leur puissance & de leur valeur : l'Iliade n'est qu'un tissu d'orgueil, de colere & de vengeance.

Raisons de croire qu'Homere a

Les derniers enfin qui reconnoissent dans l'ouvrage d'Homere l'expression unique & distincte d'une vérité morale, n'en veu-

lent pour preuve que l'expoſition de la fable même dans toute ſa ſimplicité. Agamemnon s'emporte contre Achille, & lui enleve une eſclave ; Achille ſe retire ſur ſes vaiſſeaux : les Grecs ſe reſſentent auſſi-tôt de ſon abſence : ils perdent pluſieurs batailles ; & enfin après la mort du meilleur ami d'Achille, qui périt dans le combat, ce Héros ſe reconcilie avec Agamemnon, & il tuë le Général des ennemis. Cela ne dit-il pas aſſez clairement que la diviſion entre ceux d'un même parti, ruine leurs deſſeins, & qu'au contraire la bonne intelligence en aſſure le ſuccès ? voulu enſeigner une vérité morale.

Il eſt vrai que l'action de l'Iliade réduite à ces termes, contient en effet cette idée : mais il faut avouer auſſi qu'elle ſe perd dans l'étendue & dans la varieté des épiſodes. Il y a même des circonſtances contraires à ce prétendu deſſein, puiſqu'Ajax auroit tué Hector en l'abſence d'Achille, ſi Jupiter ne s'en fût mêlé. La juſteſſe de la fable devoit-elle dépendre d'un prodige ?

D'ailleurs, quoiqu'une action fourniſſe une réflexion morale, ce n'eſt pas une conſéquence que l'Auteur ait eu deſſein de l'y mettre. Il n'y a point de Conte de Fée, qui réduit à peu de termes, ne preſente une vérité ; & je ne crois pas qu'il ſoit poſſible d'imaginer une action, qui malgré

qu'on en ait, ne ſoit ſuſceptible d'une bonne refléxion. La prudence y fût-elle toujours trompée, on en concluroit que la prudence humaine n'eſt qu'erreur, ou du moins qu'elle a des bornes bien étroites. Le vice y fût-il heureux & triomphant, l'Auteur auroit voulu faire entendre que cette vie n'eſt pas le tems de la juſtice divine : les caracteres y fuſſent-ils tous démentis, c'eſt l'inégalité de l'homme qu'on auroit voulu peindre ; & on l'auroit outrée exprès, pour la mieux faire ſentir.

Deſſein le plus apparent d'Homere,

On peut conclure du moins de cette diverſité de vues qu'on attribuë à Homere, que ſon deſſein n'eſt pas évident ; & qu'après tant de Sçavans qui n'ont pû s'accorder là-deſſus, on doit craindre encore de s'y méprendre. Cependant ſans m'arrêter ni aux uns ni aux autres, c'eſt Homere lui-même que je conſulte. Croyons l'en ſur ſa parole. Qui ſçaura mieux que lui ce qu'il a voulu faire ?

Muſe raconte-moi la colere d'Achille, qui fut ſi fatale aux Grecs, & qui coûta la vie à tant de Héros. Voilà les paroles du Poëte, & ſon deſſein : mais il faut remarquer que ſelon les Sçavans, le mot Grec que nous rendons ſimplement par celui de colere, ſignifie *colere noble*, *reſſentiment héroïque*. C'eſt donc ce reſſentiment héroïque qu'Homere a voulu célébrer. Tout ce qui ſe paſſe

dans l'Iliade tourne l'admiration de ce côté-là. C'eſt par reſſentiment contre Agamemnon, qu'Achille ceſſe de combatre : les Grecs ſont la victime de ſon abſence. C'eſt par reſſentiment contre Hector, qu'Achille revient au combat : les Troyens, & Hector lui-même ſont les victimes de ſon retour. Et loin qu'Homere ait voulu rendre ce reſſentiment odieux, il y fait entrer Jupiter même qui diſpoſe les événemens au gré d'Achille & qui ſemble ne peſer le deſtin des Grecs & des Troyens qu'au poids du reſſentiment de ce Héros.

Il eſt vrai que les Grecs parlent quelquefois avec indignation de la dureté d'Achille; mais c'eſt parce qu'ils en ſont les victimes : ils ne le traitent que comme les Dieux qui ne leur ſont pas favorables. Homere les fait parler ſelon leur paſſion, mais on ſent bien que lui-même il admire Achille, & qu'au fond il trouve autant de grandeur dans ſon reſſentiment, que dans celui de Junon qui veut anéantir Troye, pour ſe venger de Pâris; & dans celui d'Apollon qui frappe tout le camp des Grecs pour ſe venger de leur Roi.

Ainſi je crois qu'Homere ne s'eſt propoſé d'abord que de chanter la colere d'un Héros, comme un ſujet capable d'attacher l'eſprit & d'enlever l'admiration ; & que pour plaire plus ſurement aux Grecs, il a

orné ce fond de tout ce qui pouvoit les intéreſſer ; de la deſcription de leur pays, & de leurs uſages ; de l'hiſtoire de leurs Rois, & de celle de leurs Dieux. Je me diſpenſe d'y chercher d'autre myſtere, avec d'autant moins de ſcrupule, que ceux qui ſçavent là-deſſus la vérité n'ont pas grand avantage ſur ceux qui l'ignorent.

Régles du Poeme tirées de la conduite d'Homere.

Cependant on exagere tellement l'importance de ces découvertes, que l'on tourne en régles inviolables tout ce qu'on croit appercevoir dans Homere. On refuſera impitoyablement le nom de Poëme épique à tout ce qui ne reſſemblera pas à l'Iliade ou à l'Odiſſée ; encore ſommes-nous bienheureux qu'Homere nous ait laiſſé ces deux differens modeles ; cela nous met un peu plus au large. Il faut que l'action ſoit feinte, qu'elle ſoit grande, qu'elle ſe paſſe entre des Rois, qu'elle ne rempliſſe qu'un certain eſpace de tems, qu'elle ne marche qu'avec le miniſtere des Dieux, que la narration même ſoit d'une certaine étenduë : pourquoi cela ? parce que c'eſt, dit-on, la nature du Poëme épique ; & comment prouve-t-on que ce ſoit ſa nature ? c'eſt que toutes ces qualités ſe trouvent dans un Poëme d'Homere qui a réuſſi, &, ce qui eſt encore plus conſidérable, approuvé par Ariſtote & par Horace. Ces-

conſéquences ne ſont-elles pas l'ouvrage du préjugé, plutôt que de la raiſon ? ce qui a plu, exclud-il les autres moyens de plaire? Et ne ſçauroit on s'ouvrir de nouveaux chemins ſans s'égarer ?

Condition eſſentielle du Poëme.

Pour moi, j'avoue que je ne vois rien d'abſolument eſſentiel au Poëme épique, que le récit d'une action. Que cette action ſoit grande, pathétique, ou ſimplement agréable : qu'elle ſe paſſe entre des Rois, ou entre des perſonnes moins diſtinguées : qu'on y prodigue le merveilleux, ou qu'on s'y contente des cauſes naturelles ; ces différences feront bien de nouvelles eſpeces, mais elles ne changeront pas le genre. La Pharſale & le Lutrin ſont auſſi bien des Poëmes épiques que l'Iliade ; & ſuppoſant d'ailleurs toutes choſes égales dans ces ouvrages, on aura droit de ſe plaire à l'un plus qu'à l'autre, pourvû qu'on ne s'abandonne pas à traiter le goût contraire d'ignorance & de mauvais ſens.

Je ne ſçais pourquoi j'ai reſtreint le Poëme au récit d'une action. Peut-être que la vie entiere d'un Héros, maniée avec art, & ornée des beautés Poëtiques, en feroit une matiere raiſonnable. A quel titre condamneroit-on un ouvrage qui ſeroit le modele de toute la vie, la morale de tous les âges & de toutes les fortunes ? Et pourquoi lui refuſeroit on le nom de Poëme épique,

à moins que ce ne fût pour lui en trouver un plus honorable ?

Je regarde donc comme arbitraire, le choix de la matiere, & même celui de la forme qu'on lui veut donner : mais quelque choix que l'on faſſe, il eſt eſſentiel de plaire toujours par quelqu'endroit ; ſoit en attachant l'eſprit par l'importance des évenemens, ſoit en touchant le cœur par les paſſions des perſonnages, ſoit en amuſant ſimplement par la variété & les graces du ſujet. Un Poëme qui réuniroit ces avantages, & qui outre cela, ne plairoit que pour inſtruire, mériteroit ſans doute la préférence : mais encore ne faudroit-il pas donner pour regle inviolable, la conduite de ce Poëme, parce que peut-être y auroit-il d'autres chemins pour arriver au même but.

DE L'ART PARTICULIER D'HOMERE.

Nous avons vû quel eſt en général le deſſein d'Homere ; il faut voir à préſent quel eſt ſon art dans l'exécution, & quels moyens il employe pour ſoutenir juſqu'au bout l'attention des Lecteurs. Il me paroît qu'il a ſongé à attacher, à émouvoir & à ſurprendre.

Moyen d'attacher l'eſprit.

Pour attacher, il a choiſi le plus grand intérêt qui pût frapper des Peuples : c'eſt toute la Gréce armée qui traverſe les mers,

pour détruire un Royaume floriſſant. Il eſt vrai qu'en remontant plus haut, il ne s'agit que d'une femme ; & qu'à conſidérer ſon caractére, les Grecs ſont preſque auſſi fous d'épuiſer leurs Etats pour la r'avoir, que les Troyens de périr pour ne la pas rendre : mais cette cauſe, toute légére qu'elle eſt, n'en eſt pas moins vraiſemblable ; il n'en faut pas davantage pour renverſer des Empires ; & dès que l'enlévement d'Hélene s'eſt tourné en point d'honneur de part & d'autre, voilà néceſſairement les deux Peuples aux mains. L'intérêt eſt ſuffiſamment établi ; & il n'étoit gueres poſſible d'en imaginer un plus conſidérable. Heureuſement la renommée le fourniſſoit à Homere : c'étoit apparemment l'entretien de la Nation ; & il n'avoit garde de manquer un événement ſur lequel il pouvoit ſe répondre d'avance de la bonne diſpoſition de ſes auditeurs.

Moyen d'émouvoir.

C'étoit peu d'attacher, Homere a voulu émouvoir ; & c'eſt en peignant les paſſions qu'il a tâché d'y réuſſir. Il a ſemé ſon ouvrage de ce que les ſentimens naturels ont de plus touchant, de ce que les paſſions ont de plus vif : mais il ne s'eſt pas contenté de raconter ces paſſions ; il les a miſes ſous les yeux. Pour donner plus de vie, plus de mouvement à ſon Poëme, il fait preſque toujours parler ſes perſon-

nages. Le Dramatique régne dans l'Iliade à tems & à contre tems; & tel en eſt le charme, qu'il ne laiſſe pas quelquefois d'orner le Poëme, lors même qu'il y eſt une faute.

Homere a bien ſenti quelle difference il y avoit entre rapporter le ſens d'un diſcours, ou faire tenir le diſcours même. Le Poëte refroidiroit toujours les ſentimens de ſes perſonnages par le ſimple récit. Plus de grands traits, plus de véhémence; au lieu que ſi j'entends le perſonnage même, & que, pour ainſi dire, je reçoive la paſſion de la premiere main, j'y entre auſſi-tôt, je la partage avec lui, les apoſtrophes & les autres figures me font illuſion: de lecteur je deviens témoin: j'oublie le Poëte, & je ne vois, je n'entends plus que l'acteur qu'il introduit, & qu'il fait parler.

Moyen de ſurprendre.

Pour ſurprendre enfin, Homere a employé le merveilleux. Tout le Ciel eſt intéreſſé à ſon action. Il y a des Dieux Grecs & des Dieux Troyens; & ce ſont de nouveaux chefs que le Poëte diſtribue dans chaque parti. Ainſi les prodiges ne ſeront point épargnés. Les pluyes de ſang, les inondations ſubites, ſuivies d'embraſemens auſſi prompts, des chevaux parlans, des Trépieds qui vont ſeuls aux aſſemblées des Dieux, des ſtatues d'or qui agiſſent & qui penſent; tout cela ne coûte rien à Homere, & quelqu'avide que ſon ſiecle fut de fables & d

miracles, il doit avoir eu pleine satisfaction.

Homere de son côté, content d'exciter à souhait cette sorte de surprise, en a négligé une autre qui demanderoit beaucoup plus d'adresse, mais qui me paroit aussi bien plus importante : c'est de préparer les événemens, sans les faire prévoir ; de maniere que quand ils arrivent, on en soit surpris sans en être choqué, & que l'on sente, selon la nature de l'événement, une joye ou une douleur vive que la prévoyance n'ait point émoussée.

Préparation des événemens.

Loin qu'Homere ait observé cet art, on diroit qu'il l'a évité à dessein. C'est peu pour lui de préparer les événemens, il les annonce sans ménagement & même plus d'une fois, avant que de les mettre sous les yeux. S'il fait combatre les armées, on sçait d'avance de quel côté demeurera l'avantage. S'il met deux Héros aux mains, on sçait qui doit périr & qui doit vaincre. On ne craint rien pour l'un, on n'espere rien pour l'autre. Jupiter même dans le milieu du Poëme, pour faire parade de prescience & de pouvoir, fait aux Dieux un abrégé exact de tout le reste de l'action ; de sorte qu'on est tenté d'en demeurer là, & qu'on ne s'engage qu'avec peine dans un détail devenu indifférent, dès que les points essentiels en sont connus.

On prétend que la gravité du Poëme

l'exige ainſi: car c'eſt peu pour le préjugé de ne pas condamner nettement les pratiques d'Homere: il en fait des regles, & des regles qui ne ſouffrent pas même d'exception. Il veut que la méthode d'Homere conſtituë l'art, & qu'elle faſſe la nature & l'eſſence des choſes. Homere n'a point ménagé dans ſon Poëme, de ces ſurpriſes intéreſſantes qui font une impreſſion ſi vive dans le cœur: donc ces ſortes de ſurpriſes ſont puériles; donc il eſt de la nature du Poëme de les dédaigner. Voilà la dialectique du préjugé.

Si l'on examinoit la nature de l'homme, au lieu d'examiner la conſtitution de l'ouvrage d'Homere, on feroit un raiſonnement tout oppoſé. Il n'y a dans le cœur humain qu'une certaine meſure de ſenſibilité. La prévoyance des événemens intéreſſans l'épuiſe peu à peu, de maniere que quand ils arrivent, ils font une impreſſion plus ou moins languiſſante, ſelon qu'on les a plus ou moins prévûs: donc il faut dans un ouvrage dont le but eſt de toucher, ménager aux événemens toute l'impreſſion qu'ils peuvent faire; ſoutenir toujours dans ſon lecteur une inquiétude agréable ſur le ſort des perſonnes qui l'intéreſſent, une curioſité vive ſur la ſuite des avantures qui l'attachent, au lieu d'émouſſer ſa ſenſibilité par des préparations trop évidentes, & ce qui ſeroit encore pis, quoiqu'Homere l'ait

fait, par une prédication toute crue des actions que l'on doit décrire.

C'eſt encore ſur la nature de l'homme, plutôt que ſur l'ouvrage d'Homere, qu'il faut établir quel doit etre dans un Poëme le tempéramment du vraiſemblable & du merveilleux, & preſcrire les véritables bornes de l'un & de l'autre.

Temperament du vraiſemblable, & du merveilleux.

L'homme n'eſt touché que de ce qu'il croit. Un Poëte ne lui doit donc propoſer que des choſes qu'il puiſſe croire & qui ayent du moins l'apparence de la vérité. L'homme n'admire que ce qu'il trouve extraordinaire; le Poëte ne lui doit donc propoſer que des choſes qui ſoient hors de l'ordre commun; & pour concilier ces deux principes qui paroiſſent ſi oppoſés, il doit donner au merveilleux les couleurs de la vérité, par des préparations ſi vraiſemblables, que les prodiges mêmes dont il veut frapper l'eſprit, en paroiſſent comme des ſuites naturelles. Il doit proportionner les préparations à la ſingularité des événemens, afin de leur donner tout enſemble de quoi ſurprendre & de quoi ſe faire croire.

Voilà, ce me ſemble, quelle doit être eſſentiellement l'union du vraiſemblable & du merveilleux: mais il entre bien de l'arbitraire dans l'application de ce principe. Les mœurs, les opinions des peuples ſont différentes; & ces mœurs, ces opinions

Vraiſemblable & merveilleux arbitraires.

fondent pour eux un merveilleux particulier & des vraiſemblances différentes : ainſi un Poëme pourroit etre excellent dans un pays, qui feroit pitié ailleurs, parce que des choſes réputées grandes en ce pays-là ſeroient jugées petites dans un autre. Le point eſt de ſentir au juſte, juſqu'où l'on peut compter ſur la crédulité de ſes lecteurs & de meſurer exactement ſes hardieſſes à leurs lumieres. Seroit-il raiſonnable de prétendre amuſer des hommes faits par les memes fictions qui auroient charmé des enfans ?

DES DIEUX.

Il falloit que les Grecs fuſſent encore dans l'imbécillité de l'enfance, pour s'être contentés des Dieux d'Homere : car, quoi qu'on en diſe, il n'en a introduit que de mépriſables, de quelque côté qu'on les conſidere.

Miſere des Dieux.

Qu'eſt-ce que des Dieux qui n'ont point fait l'homme, nés comme lui dans la ſucceſſion des ſiecles, & multipliés par les mariages, à la maniere des races humaines ? des Dieux ſujets aux infirmités & à la douleur, qui bleſſés quelquefois par des hommes mêmes, jettent des cris, verſent des larmes, tombent dans des défaillances & qui, pour dire encore plus, ont des Medecins ?

Mais afin qu'il ne manquât rien à ce système monstrueux de divinité, Homere nous laisse encore entrevoir que ses Dieux ne sont pas immortels. Tel Dieu s'est vû sur le point de périr; & ce n'étoit pas seulement une terreur panique; il auroit péri en effet sans le secours que le Poëte a grand soin de nous marquer.

Vice des Dieux.

Si l'on regarde ces Dieux du côté de l'intelligence & de la volonté, ils ont encore toutes nos foiblesses & tous nos vices : ignorance des événemens, inconstance dans leurs desirs, imprudence dans leurs projets, injustice dans leurs actions. Ils se laissent surprendre les uns aux autres, je n'en excepte pas Jupiter même. Ils s'irritent & s'appaisent par caprice, comme des enfans; ils se menacent indiscretement au delà de leur pouvoir; ils se battent avec fureur; &, comme si par mépris ils abandonnoient la justice aux foibles hommes, ce n'est point par une équité habituelle qu'ils sont au dessus des scrupules & des remords, c'est parce qu'ils font gloire de sacrifier tout indistinctement à leurs passions.

Idée confuse du Destin.

On me dira peut-être qu'Homere admet un Destin, & que dans l'idée qu'il en donne, on pourroit reconnoître celle d'une Divinité supérieure : mais quelque bonne intention qu'on ait, il n'est pas possible d'y

trouver son compte. Ce Destin n'est qu'une fatalité aveugle, ou pour mieux dire, l'enchaînement même des événemens, indépendans d'aucune providence qui les ait arrangés pour une fin.

Il ne paroît pas d'ailleurs qu'Homere ait une idée fixe de cette premiere cause. Tantôt il l'imagine nécessaire & immuable, puisque toute la supériorité de Jupiter ne va qu'à prévoir avec douleur des événemens qu'il ne peut empêcher : tantôt il l'imagine variable & dépendante ; puisqu'il avance en plusieurs rencontres, que l'ordre du destin couroit risque alors de demeurer sans exécution, ce qui étoit arrivé quelquefois, comme il lui échappe de le dire positivement.

Sentimens payens sur les Dieux de l'Iliade. Longin.

Les plus éclairés d'entre les Payens ont bien senti toute l'extravagance de ce système. Un célebre Rhéteur a pensé qu'il avoit plû à Homere de faire autant de Dieux de ces hommes qui allérent au siege de Troye & en revanche, de ne faire de ses Dieux que de simples hommes. L'Orateur Philosophe a déclaré formellement qu'Homere auroit mieux fait d'élever l'homme jusqu'aux Dieux, que d'abaisser les Dieux jusqu'à l'homme.

Ciceron.

Cependant, jusqu'où va la passion de justifier un Auteur qu'on croit avoir intérêt de trouver sans défaut ; soit pour ne pas rougir

rougir d'avoir employé trop de tems à l'approfondir ; soit pour ne pas se démentir sur ce qu'on a admiré quelquefois trop légerement. Des Auteurs chrétiens, sensés & religieux d'ailleurs, ont voulu réhabiliter la mémoire de ces Dieux, qui n'ont pas toujours trouvé grace devant leurs propres adorateurs.

Peut-etre auroit-on abandonné Homere sur cet article, s'il ne faisoit une partie trop considérable de ses ouvrages ; mais le moyen de convenir qu'un Auteur qu'on s'obstine à traiter de divin, ne soit pas le plus souvent, seulement raisonnable!

Vaine apologie des dieux d'Homere.

Plutôt que d'en demeurer d'accord on a mieux aimé adopter les subtilités les plus chimériques ; eh! qu'est-ce qu'on ne justifieroit pas avec cela? On prétend que cette foule de Dieux dans l'Iliade, ne blesse pas l'unité d'une puissance supérieure ; qu'ils n'en sont que les différens attributs ; & que si le Poëte les a personifiés, ce n'étoit que pour expliquer les opérations divines d'une maniere proportionnée à l'imagination humaine.

Ce principe est bientôt posé, & il remedieroit en effet à bien des choses. C'est dommage qu'il échouë à la moindre application qu'on en veut faire. Qu'on allie donc, s'il se peut, avec cette idée, la haine acariâtre de Junon contre Jupiter, les ven-

geances brutales que Jupiter tire quelquefois de Junon, les reproches d'injuſtice que les plus ſages des Dieux font à Jupiter même, & en un mot, leurs ſéditions fréquentes. Sur ce pied-là, on voit à tout moment dans l'Iliade, les attributs révoltés contre leur eſſence commune, & les paſſions ne portent pas plus de trouble dans le cœur de l'homme, que les qualités divines en cauſent dans l'ame de Jupiter.

Parallèle des Livres ſaints, & de l'Iliade.

On eſſaye encore de ſe tirer d'embarras à la faveur des allégories ; & l'on va juſqu'à faire un parallele ſcandaleux des Livres ſaints, avec les imaginations d'Homere. Je n'ai que deux mots à oppoſer à ce parallele : je ferois ſcrupule de m'y arrêter plus long-tems. Les vrais caracteres de la divinité ſont poſés en principes, en tant d'endroits de l'Ecriture ſainte, que quand les Auteurs ſacrés viennent à employer les figures, on les reconnôit d'abord pour ce qu'elles ſont, & on ne les apprétie que ce qu'elles valent : aulieu que dans Homere, ces prétenduës figures ſont elles-mêmes les principes, & qu'il n'y a rien d'ailleurs qui avertiſſe l'eſprit de ne les pas prendre à la lettre.

Sentiment particulier de M. Deſpreaux.

Je me ſouviens qu'un jour je demandois raiſon à M. Deſpreaux de la bizarerie & de l'indécence des Dieux d'Homere. Il déd ıigna de les juſtifier par le ſecours tri-

vial des allégories, & il voulut bien me faire confidence d'un sentiment qui lui étoit propre, quoique tout persuadé qu'il en étoit, il n'ait pas voulu le rendre public : c'est qu'Homere avoit craint d'ennuyer par le tragique continu de son sujet ; que n'ayant de la part des hommes que des combats & des passions funestes à peindre, il avoit voulu égayer le fonds de sa matiere aux dépens des Dieux mêmes, & qu'il leur avoit fait joüer la comedie dans les entr'actes de son action, pour delasser le lecteur que la continuité des combats auroit rebuté sans ces intermedes.

Il me seroit facile de faire voir que cette idée aggrave plus la faute d'Homere qu'elle ne l'excuse : elle le rend impie gratuitement, je veux dire, sans le rendre plus agréable. Mais sans m'amuser à le prouver, je passe à une réfléxion qui me paroît plus importante.

Sur les opinions établies en matiere d'ouvrages d'esprit, les hommes forment d'ordinaire deux sortes de jugemens ; l'un public, l'autre secret ; l'un de parade & de cérémonie, l'autre de réserve & à leur usage particulier. On pense sans contrainte sur un Auteur qu'on examine dans le cabinet; & loin de s'embarrasser alors de ce qu'en ont pensé les autres, on s'applaudit quelquefois d'autant plus de l'idée qu'on s'en forme, qu'elle est plus singuliere, & pour

Deux sortes de jugemens sur les ouvrages d'esprit.

ainſi dire, plus à nous : mais dès qu'il en faut porter un jugement public, on cherche à ſe raprocher des idées reçûës, toutes fauſſes qu'on les reconnoît, & l'on devient lâchement circonſpect : car j'avoüe que ſi le reſpect qu'on doit au public n'alloit qu'à nous faire examiner plus ſéverement nos penſées, pour nous y affermir, ſi elles ſont raiſonnables, ou pour en revenir, ſi les raiſons contraires le demandent ; la circonſpection ſeroit prudente, & par conſéquent loüable : mais elle va preſque toujours plus loin. Elle nous fait trahir nos ſentimens, pour ne pas bleſſer le parti le plus nombreux ; on aime mieux paroître judicieux que de l'être en effet ; & pour ne pas lutter contre le torrent, on s'y abandonne.

Ainſi le parti de l'erreur ſe groſſit tous les jours de ceux mêmes qui l'ont reconnuë ; tout déſabuſés qu'ils ſont, ils tiennent le même langage que ceux qui ſont encore trompés ; & ils deviennent eux-mêmes une nouvelle autorité pour en abuſer d'autres.

Faut-il que cette mauvaiſe honte s'étende ſur des choſes d'auſſi petite importance que la réputation d'un Poëte ? & quelle ſuite ſi dangereuſe peut avoir la ſincérité ſur le chapitre d'Homere, pour n'oſer convenir de ſes défauts qu'à l'oreille ?

Il y a pourtant bien des gens de ce

caractere, & je pourrois déceler ici plusieurs complices de mes sentimens, qui, faute de courage, en deviendront peut-être les censeurs.

Raisons d'excuser Homere.

On peut alléguer deux choses à la décharge d'Homere : la premiere, que dans les tems de ténebres où il vivoit, il n'a pû avoir des idées saines de la Divinité, & que, quelque esprit qu'on lui suppose, il n'a pû éviter absolument la contagion des erreurs & de l'absurdité du Paganisme : la seconde, qu'au travers de cette nuit épaisse, il n'a pas laissé d'entrevoir quelquefois le vrai, comme quand il dit que d'un signe de tête, symbole de la volonté, Jupiter ébranla tout le Ciel ; & qu'il compare ailleurs la viteſſe de la course de Junon à la rapidité de la pensée.

Ainsi, quelque mépris que méritent au fonds les Dieux de l'Iliade, Homere personnellement seroit encore sans reproche, s'il les avoit toujours fait agir d'une maniere propre à soûtenir du moins l'estime & le respect de ceux qui les adoroient ; mais, en vérité, il s'en faut bien qu'il ait toujours eu cette attention ; & en se mettant même à la place des Payens, on trouve encore à chaque pas, des occasions de scandale.

DES HEROS.

Les Dieux ne sont dans l'Iliade que des personnages épisodiques : les véritables acteurs sont d'une part, les Rois & les Princes de la Grece, accompagnés chacun de leurs troupes particulieres, & de l'autre, les Troyens avec leurs alliés, tant Princes que Capitaines & que soldats. Le Poëte à la fin du second livre, fait un dénombrement des chefs & des troupes, qui me paroît plus exact qu'ingénieux, & plus utile pour la suite, qu'agréable en lui-même.

Il choisit entre les chefs, plusieurs Héros, pour être le principal ornement de son Poëme, & c'est de ceux-là qu'il établit d'abord le caractere, & qu'il décrit les actions par préférence à d'autres. Agamemnon, par, exemple, est fier & jaloux de son autorité à l'excès. Achille est violent, inflexible & capable de sacrifier tout à son ressentiment. Ajax mal propre aux délibérations, ne respire que les combats. Nestor au contraire instruit par l'expérience & par l'âge, est l'ame des conseils, & le modérateur des différends. Ainsi Homere donne à chacun de ses Héros, des qualités propres & dominantes qui le distinguent; mais malgré ces différences, il leur laisse encore en commun des qualités gé-

nérales; & c'eſt par ce côté de reſſemblance que je les enviſage d'abord.

Premierement ils ſont vains, & d'une vanité qui dédaigne même les apparences de la modeſtie; il n'y en a pas un entr'eux, qui ne ſe loüe en toute rencontre, ſans pudeur & ſans retenuë; le ſage Neſtor y eſt auſſi ſujet que le ſuperbe Achille. C'eſt en ſe loüant que les uns conſeillent, que les autres menacent, qu'en un mot ils agiſſent tous; & Homere met preſque toujours dans la bouche de ſes perſonnages, tout le bien qu'il en veut dire. Défauts des Héros d'Homere. Vanité.

Il ne regardoit pas apparemment, comme un défaut bien mépriſable, cette attention continuelle à ſoi-même, qui n'a nul egard pour l'amour propre des autres, & qui ſemble leur vouloir arracher à tout moment l'aveu de notre ſupériorité ſur eux; ou peut-être, n'eſtimoit-il pas aſſez, s'il la connoiſſoit, cette grandeur d'ame qui nous porte par goût aux actions loüables, ſans enviſager les loüanges, & à qui il coûte moins de donner de nouvelles preuves de vertu, que d'en faire valoir d'anciennes.

Une ſuite de la vanité groſſiere de ces Héros, c'eſt la facilité qu'ils ont à s'offenſer les uns les autres; comme ils ne gardent aucune circonſpection dans leur orgüeil, ils ne conſervent auſſi nulle dignité dans Colere indécente.

leur colere ; les injures ſont auſſi fami... res dans la bouche des Rois que dans celle des ſoldats, & Therſite ne tient pas contre Agamemnon des diſcours plus inſolens qu'Achille même. Il n'y a ſi vaillant homme dans l'Iliade, qu'un autre ne l'oſe traiter de lâche, au premier emportement ; & ce n'eſt pas ſeulement dans les combats & les occaſions les plus échauffées, qu'il leur échappe de ces ſaillies injurieuſes ; c'eſt juſques dans les occaſions les plus tranquilles & les plus indifférentes : Ajax & Idomenée qui d'ailleurs eſt aſſez ſage, aſſis l'un auprès de l'autre, aux jeux célébrés pour les Funérailles de Patrocle, s'échauffent, & ſe prennent de paroles ſur une bagatelle, & ils en viennent ſans la moindre gradation, aux injures les plus aigres & les plus indécentes. Je ſçais bien que de tout tems les paſſions ſont au fonds les mêmes dans les grands & dans les petits ; mais de tout tems auſſi, n'y différent-elles pas par les expreſſions & par les manieres ? n'y a-t-il qu'un langage pour les Rois & pour le peuple ? & la diverſe éducation ne ſe fait-elle pas toujours ſentir dans les diſcours, quelque égale que ſoit la paſſion qui les inſpire ?

Impiété

Je remarque encore un grand fonds d'impiété dans les Héros d'Homere. Agamemnon outrage Apollon dans la perſon-

ne de ſon Grand Prêtre ; c'eſt même ſur cette ſacrilége imprudence que tout le Poëme eſt fondé. Menelas invoque Jupiter en lançant ſon javelot contre Pâris : mais à peine a-t-il manqué ſon coup, qu'il blaſpheme le Dieu qu'il vient d'invoquer. Achille frémit de rage de ne pouvoir tuer Apollon qui vient de l'induire en erreur. Mais je ne m'étonne pas que l'impiété fût ſi ordinaire alors ; les Dieux à qui l'on avoit affaire, étoient de bonne compoſition: on étoit ſûr de raccommoder tout auprès d'eux, avec des victimes & de l'encens : ils quittoient volontiers les hommes de toute vertu, ſans excepter le reſpect ſincere dû à la Divinité, pourvû que d'ailleurs ils fuſſent exacts ſur les cérémonies, & prodigues en ſacrifices.

Cruauté.

Mais, à mon ſens, le plus grand trait de reſſemblance entre les Héros dont je parle, c'eſt la cruauté militaire. Ce n'eſt pas aſſez pour eux que de vaincre, ils veulent arracher la vie ; ils inſultent encore aux morts ; & ils voudroient, ſelon les idées de leur tems, éterniſer leur malheur, en leur refuſant la ſépulture. S'ils ſe laiſſent quelquefois déſarmer, c'eſt à l'avarice & non à la magnanimité : inflexibles aux larmes, ils ne ſe rendent qu'à la rançon, & c'eſt pour s'enrichir qu'ils pardonnent. On ne voit point de joye plus vive dans l'Iliade que

celle des vainqueurs acharnés sur le corps des vaincus : & à la maniere dont tout s'y passe, on diroit que la vengeance étoit alors le souverain bien des Dieux & des hommes.

Quelle est la valeur des Héros d'Homere.

J'ose encore ajouter que la valeur des Héros d'Homere n'est pas si différente que l'on veut le faire croire ; c'est une qualité sujette dans la plûpart, aux mêmes accroissemens & aux mêmes diminutions ; confiance téméraire dans les succès, découragement dans les revers, impétuosité dans le premier choc, fuite honteuse bientôt après. La grande différence des exploits n'est fondée le plus souvent que sur la force du corps qu'Homere confond presque toujours avec la valeur ; sur la viteſſe des chevaux, la bonté des chars, &, ce qu'il y a de pis, sur les prodiges.

Le Poëte distribue dans les différens livres de son Poëme, des Héros de jour, pour ainsi-dire : tantôt c'est Diomede qui renverse tout, tantôt c'est Agamemnon, tantôt Ajax, tantôt un autre. La fortune de chaque combat roule presque toujours sur un seul homme ; & Homere obscurcit à dessein toutes les figures du tableau, pour faire sortir davantage celles qu'il veut exposer en vûë.

Adresse d'Homere pour faire

Son adresse consiste pour cela, à faire retirer Achille sur ses vaisseaux ; car tant

qu'il eût combatu, il n'y auroit pas eu moyen de faire valoir perſonne; mais ſon abſence donne lieu au Poëte de faire paſſer en revûë ſes Héros ſubalternes, & d'attirer ſucceſſivement ſur eux l'admiration qu'Achille prend toute pour lui dès qu'il reparoît. briller ſes Héros.

C'eſt ici qu'Homere me ſemble véritablement un grand maître; & je voudrois pouvoir réuſſir à bien mettre en jour, l'art qu'il a employé dans le caractere d'Achille, pour y concilier deux choſes qui paroiſſent ſe combatre. Art d'Homere dans le caractere d'Achille.

Il vouloit d'un côté que ſon Héros fût abſolument néceſſaire aux Grecs, & qu'il valût lui ſeul, autant que toute l'armée. Ce ne pouvoit pas être la ſageſſe & la prudence qui le rendiſſent ſi néceſſaire; puiſque, ſelon le deſſein du Poëme, Achille devoit être violent & dominé par ſa colere, ce qui ne s'accorde pas avec la prudence: ce ne pouvoit pas être non plus la valeur, priſe ſeulement pour l'intrépidité de l'ame; car en ce ſens un vaillant homme en vaut à peu près un autre; & il y en avoit tant dans l'armée des Grecs. Ce ne pouvoit donc être que les avantages extérieurs; & en effet Homere donne à ſon Héros cette ſorte de ſupériorité, à proportion des merveilles qu'il lui devoit faire entreprendre. Il eſt d'une force &

d'une légéreté dont aucun autre n'approche ; il a des chevaux immortels, des armes divines, & pour surcroît, la protection de Jupiter & le secours assidu de Minerve.

C'en étoit assez sans doute, pour le rendre aussi important que le dessein du Poëme exigeoit qu'il le fût. Mais le Poëte vouloit encore en faire le personnage le plus intéressant & le plus propre à enlever l'admiration. Les avantages extérieurs n'auroient pas produit cet effet : tous les exploits d'Achille ne lui eussent attiré aucune estime, tant qu'on ne les eût crus que l'effet de sa force & non pas de son courage : il auroit eu beau s'appeller lui-même le plus vaillant des Grecs, comme il le fait en présence de toute l'armée ; le lecteur ne l'en auroit pas crû sur sa parole : car les hommes ne reconnoissent la valeur qu'au mépris constant des dangers & de la mort même, quand la gloire est à ce prix ; ainsi Achille, par sa force prodigieuse & par le secours sur-abondant des Dieux, n'ayant rien à craindre, on ne seroit pas convenu avec lui du mérite d'une intrépidité qui ne l'exposoit pas.

La preuve de ma pensée, c'est que la plûpart des gens qui ne connoissent point Achille par l'Iliade, & qui sur une fable plus connuë, l'imaginent invulnérable ;

au talon près, trouvent ridicule qu'on le mette à la tete des Héros : tant il eſt vrai que l'idée de valeur ſuppoſe toujours celle du danger.

Qu'un Géant bien armé combate contre une légion d'enfans ; quelque carnage qu'il en faſſe, la pitié qu'on aura pour eux ne tournera pas en admiration pour lui : & plus il s'applaudira de ſon courage, plus on ſera indigné de ſon orgueil.

Achille etoit dans ce cas, ſi Homere, malgré toute la ſupériorité de forces qu'il lui donne, n'eût trouvé l'art de mettre encore ſa grandeur d'ame hors de tout ſoupçon.

Il y a parfaitement réuſſi, en feignant qu'Achille avant que de partir pour la guerre de Troye, étoit ſûr d'y trouver la mort. Le deſtin lui avoit propoſé par la bouche de Thétis, l'alternative d'une vie longue & heureuſe, mais obſcure, s'il demeuroit dans ſes Etats ; & d'une vie courte, mais glorieuſe, s'il embraſſoit la vengeance des Grecs. Il opte pour la gloire, au mépris de la mort : & dès-là toutes ſes actions, toutes ſes démarches ſont autant de preuves de ſon courage. Il court en hâtant ſes exploits, à une mort qu'il ſçait infaillible. Qu'importe qu'il renverſe tout preſque ſans obſtacle ? il eſt toujours vrai qu'il affronte à tout moment l'arrêt du de-

ſtin, & qu'il ſe dévoue généreuſement pour la gloire. Homere a ſi bien ſenti combien cette idée devoit jetter d'intérêt ſur ſon Héros, qu'il la répand dans tout le Poëme, afin que le lecteur l'ayant toujours préſente, tienne compte à Achille de ce qu'il exécute même avec le moins de danger.

Caractéres mal ſoutenus. Pour parler à préſent des caracteres particuliers, j'avoue que celui d'Achille eſt aſſez également ſoutenu ; mais il n'en eſt pas de même de la plûpart des autres. Homere ne fait pas toujours agir ſes Héros d'une maniere conforme à la premiere idée qu'il en donne. Les ſages ſont quelquefois imprudens ; les braves ont des momens de lâcheté, comme les lâches ont auſſi des momens de valeur.

Quoique je puſſe accumuler ici des preuves de ce que j'avance, je me contenterai d'en alléguer quelques exemples, comme j'ai fait dans le reſte : bien réſolu à n'entrer ſur rien dans un plus grand détail, qu'autant que des ſçavans prévenus & de mauvaiſe humeur m'y forceroient pour ma juſtification.

Hélénus, Hector & Diomede ſont donnés pour ſages dans l'Iliade : voici cependant ce qui leur arrive à tous trois dans la même rencontre. Diomede ſecondé par Minerve, mettoit en déroute l'armée Troyenne, à qui par conſéquent Hector

se trouvoit plus nécessaire que jamais. Que fait le sage Hélénus dans cette extrémité ? il conseille à Hector de rallier les Troyens, d'abandonner ensuite le combat & d'aller à Troye avertir Hécube d'offrir un sacrifice à Minerve pour l'appaiser. L'avis du sacrifice étoit bon ; mais n'y avoit-il qu'Hector à charger de cette commission ? combien d'autres moins utiles au combat eussent été aussi bons pour le message ? que fait de son côté le sage Hector ? il applaudit à la prudence d'Hélénus, & il laisse le champ de bataille libre à Diomede, qui auroit achevé ce jour-là de venger la Grece, s'il n'eut été lui-même aussi imprudent que ses ennemis. Il s'interompt au milieu de ses succès : il s'arrête à interroger un inconnu, à faire & à écouter des histoires ; & il fait si bien par sa faute, que celle d'Hector n'a point de suite.

Voilà, ce me semble, des imprudences bien averées, dans des personnages dont on n'en devoit point attendre. A l'égard des braves qui sont quelquefois lâches, je n'en veux de preuve qu'Hector qui fait trois fois le tour de Troye en fuyant Achille, & qui n'ose le combatre qu'avec un second : & pour les lâches qui sont quelquefois braves, je n'allegue encore que Pâris qui fuit devant Ménélas avec la derniere indignité, & qui bientôt après réta-

blit les affaires des Troyens, avec un courage égal à celui d'Hector meme.

Homere en ces endroits, a peint les hommes à la maniere de l'hiſtoire, & non pas ſelon les vues du Poëme. Il y avoit apparemment une tradition de la guerre de Troye, dont il a conſervé les faits, ſans les accommoder ſcrupuleuſement aux regles d'un art qui n'a été bien développé que depuis lui, quoi qu'il en ſoit le pere.

Difference de l'hiſtoire & du Poëme.

On ſçait la diverſe œconomie de l'hiſtoire & du Poëme, dans la peinture des hommes. L'hiſtoire les repréſente en détail; elle raconte les actions de tels & de tels hommes qui ont eu le plus de part aux événemens célébres; mais elle ne s'embaraſſe pas de faire convenir ces actions entr'elles; elle n'eſt reſponſable que de la vérité, quelque bizarre qu'elle puiſſe être: elle allie ſans diſſimulation dans la même perſonne, la ſageſſe & l'imprudence, la timidité & la valeur, l'injuſtice & la probité: & c'eſt par ces portraits fidéles d'originaux qui ont exiſté, qu'elle donne la connoiſſance générale de l'homme, en faiſant voir dans les exemples particuliers le bien & le mal dont toute l'eſpece eſt capable.

Le Poeme employe une méthode toute contraire: il ne repréſente pas tels & tels hommes; mais il invente des perſonnages exprès pour donner en eux une idée

de certaines passions, de certains vices ou de certaines vertus; & il rassemble avec art dans ces personnages, des effets sensibles & continus de ces passions, de ces vices, ou de ces vertus, pour en faire mieux sentir la nature; au lieu que dans l'histoire, ces effets étant moins choisis & plus interrompus, ils n'en donnent pas une idée si vive ni si distincte.

L'Histoire représenteroit les diverses actions d'Achille & d'Enée, de quelques motifs différens qu'elles fussent parties; mais le Poëme ne peint sous le nom d'Achille que les effets de la colere, soutenue par la valeur; & sous le nom d'Enée, que les effets de la valeur, conduite par la piété. Il s'ensuit de là que ce seroit un aussi grand défaut à un Poëte de ne pas soutenir les caracteres, qu'à un Historien de chercher à les soutenir aux dépens de la vérité.

Simplicité des mœurs Grecques.

J'oublois de dire qu'il manque aux Héros de l'Iliade une sorte de dignité inconnue au siecle & dans le pays où Homere écrivoit. On ne voit point autour des Rois une foule d'officiers ni de gardes; les enfans des souverains travaillent aux jardins & gardent les troupeaux de leur pere; les palais ne sont point superbes; les tables ne sont point somptueuses: Agamemnon s'habille lui-même, & Achille apprête de ses propres mains le repas qu'il donne aux

Ambaſſadeurs d'Agamemnon. Il ſeroit ridicule de reprocher ces prétendus défauts de bienſéance à un Poëte qui ne pouvoit pas peindre ce qui n'étoit pas encore. Auſſi les Critiques les plus hazardeux n'ont jamais avancé, que je ſçache, qu'il y eût de la faute d'Homere; on s'eſt contenté de dire que ſon ſiecle étoit groſſier, & que par là, la peinture en étoit devenue deſagréable à des ſiecles plus délicats.

Quelques adorateurs d'Homere ne ſont pas contens de cette diſtinction: on a grand tort, diſent-ils, d'appeller groſſiers ces tems heroiques, où le luxe n'avoit point encore corrompu les mœurs, & où l'homme joüiſſant innocemment des vrais biens, n'avoit point encore imaginé ces fauſſes grandeurs, ni ces fauſſes richeſſes dont la cupidité s'eſt aviſée depuis.

Ne diroit-on pas à ce diſcours, qu'il y avoit plus de vertu dans le ſiecle d'Homere que dans le nôtre? car l'épithete d'héroïque ne peut tomber ſenſément que ſur la juſtice & la droiture des cœurs, & non pas ſur le défaut de certaines richeſſes & ſur l'ignorance des arts. Cependant qu'on liſe l'Iliade; ces tems qualifiés d'héroïques paroîtront le regne des paſſions les plus injuſtes & les plus baſſes, & ſurtout le triomphe de l'avarice. Les chefs ne ſont pas moins avides de butin que les ſoldats. Le

pillage de Troye eſt toujours le plus puiſſant aiguillon de la valeur des Grecs : & Homere lui-même parle quelquefois de l'or avec une certaine admiration, qui marque bien que le défaut de luxe venoit moins dans ſon tems, d'une ſimplicité vertueuſe, que de groſſiereté & d'ignorance.

DES DIFFERENS GENRES D'ELOQUENCE.

Nous avons parlé de l'action & des perſonnages de l'Iliade ; l'ordre veut que nous parlions à préſent des différens genres d'éloquence qu'Homere y employe. Il raconte des faits ; il faut examiner le caractere de ſa narration. Il décrit des actions & des objets. Il faut voir de quelle maniere il peint les choſes : il fait parler des perſonnages ; nous avons à obſerver s'il ſe met bien à leur place, & ſi les diſcours qu'il leur prête ſont du ton & dans l'ordre qu'exigent les paſſions qu'il exprime, ou qu'il veut inſpirer. Il employe des comparaiſons fréquentes ; il faut juger du choix & de la juſteſſe de ſes comparaiſons. Enfin il répand en pluſieurs endroits les maximes & les ſentences ; il faut voir comme elles ſont placées, & ſi d'ailleurs elles ſont aſſez importantes & aſſez ſolides, Je vais ſuivre

Homere dans cet ordre, & toujours avec cette franchiſe qui me paroit d'autant plus indiſpenſable dans un Auteur, qu'elle dépend plus de nous que tout le reſte.

DE LA NARRATION.

Il y a deux ſortes de narrations; l'une ſimple & purement hiſtorique, où l'écrivain ne ſe propoſe que de rendre témoignage à la vérité, ſans aucune vûe de la rendre agréable: l'autre ornée & poétique, où l'écrivain doit plaire en inſtruiſant, & qui demande par conſéquent un art dont la premiere peut ſe paſſer.

Narration ſimple.

Les Auteurs ſacrés ont employé la narration ſimple: ils mêlent indifféremment dans les faits les petites & les grandes circonſtances, quelquefois même les plus éloignées, comme les plus prochaines; & quoi qu'elles euſſent toutes leur utilité dans les vues de la ſageſſe éternelle qui inſpiroit ces hiſtoriens, je crois qu'ils ne ſe mettoient pas eux-mêmes fort en peine ni des tours, ni de l'arrangement, ni du choix.

L'Hiſtoire ſainte eſt vénérable & divine par des endroits bien plus importans que le ſtyle; on la rabaiſſe quand on y cherche de l'art, & l'élégance étudiée qu'on y veut mettre, lui ôteroit ce caractere ſi

ſenſible de vérité qui fait ſa plus grande force.

J'avoue que la narration d'Homere a quelque reſſemblance avec celle des livres ſaints ; mais je ne ſçaurois convenir qu'on ait raiſon de lui en faire un mérite. Homere n'eſt point un écrivain d'Annales; il eſt Poëte, & dès-là, ſon but devoit être d'intéreſſer les lecteurs par l'agrément de ſa narration : elle devoit être préciſe & ingénieuſe, au lieu que ſouvent elle eſt diffuſe & inſipide. Il étoit le maître d'imaginer les circonſtances pour les aſſortir au fait principal qu'il avoit à raconter. Pourquoi en choiſit-il de baſſes quand il faut de la grandeur ; de rebutantes, quand il eſt queſtion de graces ; & de lentes, quand le ſujet demande de la vivacité ?

Défauts de la Narration d'Homere.

Quand Thétis apporte à ſon fils les armes qu'a forgées Vulcain, & qu'elle le preſſe de ſe réconcilier avec Agamemnon; Homere mêle à ces grandes choſes, le ſoin que prend Thétis d'écarter les mouches du corps de Patrocle : allégorie tant qu'on voudra ; la baſſeſſe de l'image frappe beaucoup plus que la juſteſſe de l'allégorie.

Junon, en un autre endroit, ſe pare pour charmer & pour ſurprendre Jupiter. Homere deſcend juſqu'à dire, en beaux termes, ſi l'on veut, mais toujours bien claire-

ment, qu'elle ſe décraſſa tout le corps avant que de le parfumer; idée qui ternit mal à propos une image d'ailleurs toute gracieuſe.

Neptune eſt impatient de ſecourir les Grecs. Homere raconte que ce Dieu va chercher ſon char en un certain lieu ; qu'il arrive enſuite en un autre plus voiſin du camp ; que là, il dételle ſes chevaux, & qu'il les renferme lui-même, pour les retrouver à ſon retour : détail qui ne convient ni à la majeſté du Dieu, ni à ſon impatience.

Principes de la narration d'Homere.

Je ne craindrai point de dire qu'Homere peche en tous ces endroits, contre le principe qui doit guider un Poëte dans le choix des circonſtances. Il peut imaginer à ſon gré des faits propres à exciter l'admiration, la compaſſion, la joye, ou tel autre ſentiment qu'il lui plaira; mais ces faits une fois choiſis, il faut que le détail en ſoûtienne le fonds. Le fait eſt-il grand? les circonſtances doivent être grandes, & ſe prêter l'une à l'autre de la dignité. Le fait eſt-il intéreſſant ? il n'y doit rien mêler qui n'en augmente l'intérêt. Ainſi l'unité qui doit régner dans le tout doit auſſi régner dans chaque partie : c'eſt-à-dire, que comme l'aſſemblage des faits qui compoſent tout le Poëme, ne doit produire qu'un effet unique & général ; l'aſſemblage des circonſtances qui compo-

ſent chaque fait particulier, ne doit produire auſſi qu'un effet unique, quoique ſubordonné à l'effet général.

DES REPETITIONS.

Il me ſemble que c'eſt ici le lieu de parler des répétitions d'Homere ; car, quoi qu'il ait répandu ce défaut par tout, auſſi bien dans les deſcriptions, dans les comparaiſons & dans les diſcours, que dans les récits ; on peut dire cependant que c'eſt un défaut de tout le Poëme, conſidéré comme le récit d'une action. Ce défaut regne dans Homere, à un excès qui ne devroit pas lui avoir laiſſé de défenſeurs, & je ne ſuis pas moins étonné des apologies que de la faute même.

Excuſes frivoles d'Homere.

Pour la faute, on ne comprend pas trop bien ce qui pouvoit y induire Homere. Diroit-on que c'étoit l'envie de faire relire plus d'une fois d'excellens morceaux ? mais ſouvent ces répétitions ſont des choſes froides & tout-à-fait indifférentes. Diroit-on que c'étoit pour s'épargner la peine d'un nouveau travail ? mais ſouvent ces répétitions ne tiennent la place de rien, & elles ſont placées en des endroits où un ſeul mot eût épargné des pages entieres de redites. Diroit-on qu'Homere donnant ſes livres les uns après les

autres, ou que le Poëme ne se lisant pas de suite, il a crû devoir pour la clarté, rappeller dans un livre des choses déja dites en d'autres, & qui pouvoient n'être plus assez présentes pour l'intelligence du sujet? mais souvent ces répétitions sont dans le même livre & quelquefois dans la même page. Pour moi, je penserois, tout désobligeant que ce soupçon puisse être, qu'Homere aimoit à grossir son ouvrage de ce qui ne lui coutoit plus rien, & que le plaisir de récrire ses vers lui en cachoit l'inutilité & le contretems.

Pour les Apologies, on voit bien qu'elles partent d'un zéle superstitieux pour la réputation d'Homere; mais malgré tout ce zéle, on n'a pû rendre raison que d'une seule espece de répétition; c'est quand les Messagers redisent mot pour mot, les discours qu'ils sont chargés de faire. On prétend que cette exactitude est de leur devoir: mauvaise raison cependant pour excuser les redites. N'exprimeroit-on pas de même leur exactitude, en disant qu'ils s'acquitérent fidélement de leur commission, comme Madame Dacier le fait quelquefois, quelque envie qu'elle ait de ne rien retrancher d'Homere.

Je demande d'ailleurs à ces partisans si zélés, quelle application ils peuvent faire de ce principe, aux autres espéces de répéti ion

tition ? par exemple, à celle-ci que je choisis au hazard entre mille.

Agamemnon, au second livre, propose la fuite à ses soldats, dans le dessein de les éprouver, & avec une adresse concertée pour leur inspirer un sentiment tout contraire. Au neuviéme livre, il tient le même discours aux chefs de l'armée, dans le dessein sérieux de les disposer à fuir en effet. Se peut-il que deux discours, dont le but étoit si opposé, fussent précisément les mêmes ?

Madame Dacier a bien senti la difficulté ; elle prétend, pour la résoudre, que ces deux discours sont l'un & l'autre, une feinte. Je me réserve à faire voir le contraire en son lieu : il ne s'agit présentement que des répétitions fréquentes d'Homere, & de l'impossibilité de les excuser toutes, même par de mauvaises raisons.

Refrains ennuyeux.

On me diroit en vain, qu'une grande partie de ces répétitions sont courtes. Je répondrois que les plus courtes reviennent aussi plus souvent, & que par-là, elles ne déparent pas moins tout l'ouvrage que les plus longues. Rien n'est plus ennuyeux, par exemple, que ces refrains dans les combats de l'Iliade : *la terre retentit horriblement du bruit de ses armes, il fut précipité dans la sombre de-*

meure de Pluton. J'en dis autant de ces longues épithetes, & de ces attributs attachés aux Dieux & aux Héros ; quand même il seroit vrai que ces attributs n'étoient pas moins essentiels pour désigner les personnes que les noms propres : encore n'a-t'on pas raison de le prétendre. Homere se passe souvent de ces attributs ; ils n'étoient donc pas nécessaires ; & il ne lui restoit d'autre raison de les employer que sa propre négligence.

Quel préjugé contre lui que cette négligence ! ce seroit trop d'en conclure, sans autre preuve, qu'Homere est négligé par tout ; mais du moins, ce n'est pas trop de le soupçonner. J'avoue franchement que je l'ai fait ; j'ai examiné tout le reste dans cet esprit ; & si le plaisir de deviner juste ne m'a pas fait illusion, j'ai trouvé presque par tout que mon soupçon n'étoit que trop bien fondé.

Différence du goût des tems.

Les dernieres armes des Apologistes des anciens, c'est la différence du goût des tems. Ils reprochent toujours aux critiques, & quelquefois avec raison, l'injustice qu'ils ont de vouloir ramener tout au goût de leur siecle : mais souvent aussi, c'est un pur abus que ce reproche. Qu'un homme ose blâmer Homere de ses répétitions, croira-t'on lui fermer la bouche, en disant que c'étoit le goût du tems ?

Il ne faut que connoître la nature de notre esprit, pour juger que ces répétitions n'ont jamais pû être une source de plaisir ; & quand on auroit prouvé que c'étoit la maniere des Écrivains, on n'auroit pas fait voir pour cela, que ce fût un agrément pour les lecteurs.

DES DESCRIPTIONS.

Homere a toujours passé pour un grand peintre : & en effet, il y a plusieurs morceaux dans ses ouvrages, qui ne font pas beaucoup rabattre des louanges qu'on lui a prodiguées sur ce talent.

La description du combat d'Achille contre le Xante, quoi qu'un peu bizarre ; celle des jeux célébrés aux funérailles de Patrocle, quoique mal placée comme elle est à la fin du Poëme ; quelques autres peintures, de celles mêmes que je n'ai pû imiter, parce qu'elles sont enchâssées dans des épisodes inutiles, sont dignes, à tout prendre, de toute la réputation d'Homere ; mais il ne peint pas toujours si heureusement ; & je crois que sur cette partie, comme sur toutes les autres, il pourroit égarer souvent ses imitateurs. Détail outré.

Il entre d'ordinaire dans un trop grand détail, & ses peintures, à force de mi-

nuties, deviennent froides & languiſſantes. S'il décrit un bouclier (je ne parle pas ici de celui d'Achille, qui mérite une attention particuliere) il ne ſe contente pas d'en déſigner en gros la matiere & la forme, il en peint ſéparément toutes les parties, & il en fait une eſpece d'inventaire, d'autant plus ennuyeux quelquefois, qu'il tient à un autre détail auſſi importun, je veux dire à la maniere dont ce bouclier a paſſé de main en main juſqu'à celui qui le porte : hiſtoire qui entraîne encore ſes parenthêſes particulieres.

S'il décrit les bleſſures, c'eſt, ſelon la portée de ſon tems, avec une préciſion anatomique qui refroidit l'imagination, & qui interrompt mal à propos l'intérêt qu'on prenoit à la ſuite des combats.

S'il décrit les voyages des Dieux, c'eſt avec un amas de circonſtances qui impatiente le lecteur. On fait ſortir les chevaux de l'écurie ; on tire le char de la remiſe ; on attelle ; le Dieu part ; il ſe repoſe en des lieux que le Poëte décrit encore ; le Dieu reprend ſa route, & il arrive enfin : mais ce n'eſt pas tout ; il faut encore eſſuyer le retour, non moins chargé de circonſtances lentes que le départ. Ce n'eſt pas ainſi, à mon ſens, que les Poëtes doivent peindre ; ils doivent écarter tout l'indifférent, & ne préſenter

que des choſes dignes de curioſité & d'attention.

On ne les juſtifie pas toujours en prouvant que ce qu'ils ont dit, eſt naturel, ſi on ne prouve en même tems qu'ils ont bien choiſi ; & malgré le parallele établi entre la poëſie & la peinture, il n'en eſt pas tout-à-fait là deſſus de l'une comme de l'autre. Quoique l'imitation & le choix ſoient néceſſaires au Poëte, comme au Peintre, le mérite du choix caractériſe davantage le Poëte, & le mérite de l'imitation caractériſe davantage le Peintre.

Différence entre la poëſie & la peinture.

Que le Poëte choiſiſſe un objet inutile ou déſagréable, il ne me cauſera que de l'ennui ou du dégoût : au lieu, qu'en blâmant un pareil choix dans le Peintre, je puis encore admirer dans ſon ouvrage, la reſſemblance parfaite avec les objets qu'il aura choiſis. Par exemple, pour ne point ſortir d'Homere, quand il me peint Achille occupé à préparer lui-même le repas qu'il veut donner aux Ambaſſadeurs d'Agamemnon ; quand il me le repréſente dans les fonctions d'un cuiſinier, je ſuis bleſſé du déſagrément de l'image, ſans ſçavoir gré d'ailleurs au Poëte d'une imitation aiſée, qui ne conſiſte que dans la propriété des termes ; au lieu que le tableau d'Achille en cet état, tout ridicule qu'il ſeroit pour le choix, pourroit néan-

moins être admirable, par la vérité du deſſein & des couleurs, où il eſt ſi difficile & ſi rare que les Peintres atteignent.

On voit par là, que le vrai mérite du Poëte n'eſt pas de tout peindre ; mais de ne peindre que ce qui convient, ce qui peut intéreſſer & ce qui peut plaire. Il s'en faut bien qu'Homere ſoit toujours heureux dans ce choix ; content de ne point ſortir du vrai, il ne paroît pas aſſez ſoigneux du grand ni de l'agréable.

DES DISCOURS.

Les diſcours qu'Homere prête à ſes perſonnages, ſont une des plus conſidérables parties de ſon Poëme ; je crois même que c'eſt la plus riche, & celle où il a répandu le plus de beautés. J'y trouve ſouvent un fond de grandeur & de pathétique, qui, quoiqu'affoibli par bien des défauts, ne laiſſe pas encore de ſe faire ſentir.

Mais, comme il y a des gens que le beau frappe, juſqu'à les mettre hors d'état de reconnoître les fautes qui l'interrompent, il y en a d'autres auſſi, qui ſont tellement bleſſés des défauts, que le beau même qui y tient, ne les touche plus. Chacun peut jouir impunément de ſes préventions, quand on ne lit que pour

ſon plaiſir : ce n'eſt que quand on juge, qu'on eſt obligé d'y regarder de plus près, afin de ne tomber, ni dans les louanges exagérées, ni dans les critiques injuſtes, également honteuſes à la raiſon.

Pour entrer dans cette diſcuſſion avec quelque ordre, je regarde d'abord la maniere dont Homere amene & lie les diſcours de ſes acteurs ; enſuite, ſi ces diſcours ſont bien à leur place, & enfin, ſi ceux qui ſont à leur place, ſont conçûs comme ils doivent l'être.

Comment Homere amene les diſcours.

La maniere dont Homere amene & lie les diſcours, eſt ſi languiſſante & ſi uniforme, qu'elle nuit ſouvent à l'effet des diſcours mêmes. C'eſt toujours : *Un tel dit, un tel répondit ;* & pour ſurcroît de langueur & d'uniformité, Homere déſigne ceux qui parlent, non-ſeulement par leurs noms, mais encore, comme je l'ai dit, par de longues épithétes déja répétées mille fois, & qui n'ont ſouvent aucun rapport à l'action préſente, ni au mouvement du perſonnage. Il nommera quelquefois vaillant, celui dont il rapporte un diſcours lâche ; & quelquefois ſage, celui dont il rapporte un diſcours imprudent. Quoique ces contradictions ſoient bien choquantes, je regrette ſur tout la vivacité qu'Homere fait perdre à ſon dialogue, par la répétition ennuyeuſe de ces épithétes.

Je ne sçai si ces manieres de parler manquoient à sa langue : *dit-il*, *répond-il*, *reprend Agamemnon*, *interrompt Achille* : mais, soit la faute du Poëte, soit le défaut de l'idiome, on ne sent pas moins le besoin qu'en auroit l'Iliade. Quelle différence, par exemple, entre ces deux manieres de lier un discours à un autre ? *Agamemnon le conducteur des peuples parloit ainsi, & il alloit continuer, quand Achille aux pieds légers l'interrompit en ces termes : Superbe fils d'Atrée, &c.* ou bien, en laissant le discours d'Agamemnon suspendu : *Superbe fils d'Atrée, interrompit Achille.* La premiere maniere est trop lente, & laisse languir l'imagination qui commençoit à s'échauffer ; au lieu que la seconde entretient & augmente même l'émotion par la rapidité du dialogue. Cependant la premiere maniere est toujours celle d'Homere, & l'autre a été si connue depuis, que ce n'est plus à présent un mérite de l'employer, toute vive & toute agréable qu'elle est.

Discours mal placés ; Harangues des combattans.

A l'égard des discours, il y en a beaucoup qui sont à leur place, & beaucoup aussi qui n'y sont pas. Ils sont à propos dans les conseils, dans les ambassades, & dans quelques autres occasions : mais le sont-ils de même entre ennemis dans la chaleur du combat ? Se peut-il qu'au

fort d'une bataille, des guerriers à qui il importe de vaincre au plutôt, perdent le tems à dire de longues injures à leurs ennemis, ou à leur conter des généalogies & des hiſtoires? Homere a ſemé l'Iliade de ces contre-tems; je n'en citerai qu'un exemple, ſur lequel on ne doit pas craindre de juger trop légerement d'Homere; car, pour peu qu'on le trouve digne de cenſure en celui-ci, on peut s'aſſurer qu'il l'eſt bien davantage en d'autres. Je n'ai pas choiſi à beaucoup près le plus bizarre, j'ai mieux aimé le choiſir court; le voici.

» Pendant que les deux batailles ſe mêloient avec tant de fureur, la cruelle » deſtinée pouſſa le valeureux fils d'Hercule, le grand Tlepoleme, contre le di» vin Sarpedon. Lorſque ces deux Héros, » l'un fils & l'autre petit-fils du Dieu qui » lance le tonnerre, furent tous deux en » préſence & prêts à ſe charger, Tlepoleme » parla le premier & lui adreſſa ces paroles: » Sarpedon, qui commandes les Lyciens, » quelle néceſſité que tu vinſſes ici montrer » ton peu de courage, & faire voir que tu » n'es pas né pour les combats! ceux qui » te diſent fils du grand Jupiter, te flatent, » & veulent nous en impoſer. Il y a trop de » différence de toi à ces grands perſonna» ges, à qui ce Dieu donna autrefois la

* Madame Dacier, liv. v. pag. 216.

» naissance ; de ce nombre étoit certaine-
» ment mon pere, infatigable dans les tra-
» vaux, invincible dans les combats, &
» d'une valeur à toute épreuve : on l'a vû
» venir autrefois en ce pays pour les che-
» vaux de Laomedon. Il y vint avec six
» vaisseaux seulement & peu de troupes,
» & cependant il ne laissa pas de ruiner la
» ville d'Ilion, & de faire de ces places un
» affreux désert. Pour toi, tu n'es qu'un
» lâche, & tu laisses périr ici tes troupes
» malheureusement. Je ne pense pas que
» ton voyage de Lycie à Troye, soit d'un
» grand secours aux Troyens : non, quand
» même tu serois un prodige de valeur : car
» abatu par ma lance, tu vas descendre dans
» le Royaume sombre de Pluton.

» Tlepoleme, reprend Sarpédon, il est
» vrai qu'Hercule ruina autrefois la ville de
» Troye, par la faute & par l'imprudence
» du grand Laomedon ; il lui refusa ses
» chevaux qu'il lui avoit promis, & pour
» lesquels ce Héros étoit venu de fort loin.
» Ce Roi parjure ne se contenta pas même
» de les lui refuser ; il le traita indignement,
» quoiqu'il en eût reçu de très-grands ser-
» vices. Pour toi, je te prédis que tu n'auras
» pas le sort de ton pere ; ta derniere heure
» t'attend ici ; & terrassé par cette pique,
» tu vas me couvrir de gloire, & enrichir
» d'une ombre l'Empire du Dieu des En-
» fers.

On peut remarquer en passant, dans ces discours, les injures grossieres, les histoires déplacées, & les rodomontades puériles; j'y attaque principalement le peu d'égard qu'Homere a pour la vrai-semblance, en faisant tenir à ses Héros de si longs discours, quand il n'est question que de se battre. Pourquoi du moins l'un des deux combattans, ne prend-il pas avantage de l'imprudence de son ennemi? Pourquoi les harangues ne sont-elles pas interrompues à coups de javelot & de lance? Est-il croyable que dans une mêlée, deux soldats transformés mal à propos en Orateurs, puissent achever si tranquillement leurs discours?

On ne juge pas des modernes comme des anciens.

On a condamné dans un Opéra de Quinault, la Scene où Epaphus & Phaëton se disent des injures & se vantent réciproquement de leur naissance; on ne goûtoit pas que l'épée au côté, leur colere s'exhalât en discours: cependant le contre-tems n'est pas là si considérable que dans la chaleur d'un combat. Mais on a deux poids & deux mesures pour les anciens & pour les modernes: on condamne franchement Quinault, parce qu'il est de notre siécle; & le préjugé de l'antiquité fait qu'on n'ose sentir la faute d'Homere.

On dira peut-être, qu'Homere sçavoit aussi bien que nous, combien il faisoit en

cela de violence à la nature ; mais qu'il a cependant bien fait d'interrompre ainſi le récit des combats, qui eût été trop ennuyeux ſans cette licence. J'avoue que ces diſcours délaſſent un peu l'eſprit de la longueur & de l'uniformité des combats, & qu'on aime encore mieux les entendre que la deſcription anatomique des bleſſures. Mais, c'eſt excuſer une faute par une autre. Qui obligeoit Homere à s'appeſantir ſur le détail des batailles, de maniere qu'il eût beſoin de violer la vrai-ſemblance pour en réparer l'ennui ? Et d'ailleurs, quand il eût été obligé à ce détail, ne pouvoit-il pas l'interrompre plus ſenſément, comme il le fait quelquefois, en racontant de quelques-uns de ſes Héros, des hiſtoires variées, où il étoit le maître de mêler des circonſtances propres à ſoutenir & à réveiller l'attention ?

Je n'ai garde de confondre avec ces diſcours mal placés, ceux que les chefs adreſſent à leurs troupes, pour les encourager. Ils ſont ſans doute à propos, pourvû qu'ils ſoient courts, & qu'on ne diſe pas, comme Homere, qu'ils étoient entendus diſtinctement de toute l'armée.

Diſcours adreſſés aux morts.

Il y a d'autres diſcours ſuivis que les vainqueurs adreſſent quelquefois à ceux qu'ils ont tués. Complication de contre-ſens : c'eſt dans la chaleur du combat,

& on les fait à des morts qui n'entendent plus, & qui ne ſçauroient répondre. Je ſçais bien que dans l'inſtant de la victoire, il peut échaper au vainqueur quelques paroles d'inſulte & de triomphe; mais non pas des diſcours continués & adreſſés perſonnellement au cadavre. Cela, bien loin d'être héroïque, n'eſt pas même naturel. Voici un exemple qui juſtifiera mon dégoût; combien le juſtifierois-je mieux, ſi je rapportois tous les endroits de même eſpece?

Idoménée tue Othryonée qui recherchoit Caſſandre en mariage, & qui, pour l'obtenir, n'avoit pas moins promis que de chaſſer les Grecs de devant Troye. Idoménée, fier de ſa victoire, lui tient ce diſcours, après l'avoir tué.

» * Othryonée, vous ſerez le plus brave » de tous les hommes, ſi vous tenez la » parole que vous avez donnée à Priam. Ce » bon Roi, pour vous engager à la tenir, » vous a promis ſa fille: mais nous ſommes » plus en état de vous ſatisfaire que le Roi » Priam. Nous allons faire venir d'Argos, » la plus belle fille d'Agamemnon; nous » vous la donnerons en mariage; à con- » dition que votre rare valeur nous rendra » maîtres de Troyes. Venez donc ſur nos » Vaiſſeaux, afin que nous dreſſions les » articles: nous ne ſommes pas indignes » d'avoir un gendre comme vous.

* Madame Dacier, l. 13. page 277.

Héros de l'Iliade, mauvais railleurs.

La raillerie me paroît auſſi froide que mal placée, & je ne puis m'empêcher de dire, à cette occaſion, que les Héros d'Homere ſont de fort mauvais railleurs; ils ne diſent jamais rien en ce genre d'ingénieux ni de bien choiſi. Sans doute, dans le ſiécle & dans le Pays d'Homere, les eſprits n'avoient pas encore acquis là-deſſus, la fineſſe des derniers tems.

Harangues faites aux chevaux.

Enfin, les diſcours les plus mal placés de tous, ſont ceux que les hommes adreſſent à leurs Chevaux. Heureuſement, ils ſont en petit nombre dans l'Iliade; n'eſt-il pas encore bien étonnant qu'il y en ait? Qu'on impute tout cela, ſi l'on veut, à la groſſiéreté des tems; il s'enſuivra que les meilleurs eſprits devoient s'en ſentir, & que par conſéquent les meilleurs ouvrages étoient encore très-imparfaits.

* Madame Dacier, l. 8. p. 49.

* Hector dans un combat, tient ce diſcours à ſes Chevaux.

» Xanthe & Podarge, & vous, Ethon » & Lampus, voici une occaſion où vous » pouvez me payer tous les ſoins qu'Andromaque, fille du magnanime Action, » a eus de vous, en vous ſervant tous les » jours elle-même, plutôt qu'à moi, le pain » & le vin de ma table. Combien de fois » m'a-t-elle quitté, pour vous aller voir? » les chevaux même des Dieux ont-ils jamais été mieux traités? Piquez-vous donc

» de reconnoiſſance ; pourſuivez rapide-
» ment l'ennemi ; ne vous ménagez point ;
» hâtez-vous, afin que nous puiſſions pren-
» dre le bouclier de Neſtor qui eſt tout d'or
» maſſif & dont la réputation vole juſqu'aux
» Cieux ; & la merveilleuſe cuiraſſe de Dio-
» mede, ouvrage admirable de l'indu-
» ſtrieux Vulcain. Si nous nous rendons
» maîtres de ces glorieuſes dépoüilles, n'en
» doutons point, les Grecs remonteront
» cette nuit même ſur les Vaiſſeaux qu'ils
» auront pû ſauver, & abandonneront ce
» rivage.

Voici encore un diſcours d'Antiloque à ſes chevaux ; car ces diſcours n'ennuyent point.

» * Il n'eſt plus tems de ménager vos for- * Madame Dacier, l. 23. p. 312.
» ces ; il faut voler. Je ne vous demande
» pas de paſſer les chevaux du ſage Diomé-
» de, ces chevaux dont Minerve elle-même
» prend ſoin de renouveller l'ardeur pour
» couronner leur maître : mais au moins,
» joignez les chevaux de Ménélas, & ne
» ſouffrez pas qu'ils vous laiſſent derriere.
» Quelle honte pour vous, qu'une cavalle
» dévançât des chevaux de votre réputa-
» tion ! J'ai une choſe à vous dire ; ne vous at-
» tendez pas que Neſtor ait le même ſoin de
» vous ; dès que vous paroîtrez devant lui,
» il vous percera de ſon épée, ſi par votre
» lâcheté, nous ne remportons que le der-

» nier prix. Ne vous épargnez donc point,
» & déployez ici tout ce que vous avez de
» force & de viteſſe. Je ferai de mon mieux
» de mon côté ; & je m'en vais vous pouſſer
» par ce chemin étroit, qui vous donnera
» quelque avantage.

On voit par ces diſcours, qu'Homere ne mettoit pas grande différence entre les hommes & les chevaux. Il les prend par tous les endroits ſenſibles du cœur humain ; par l'intérêt, par le plaiſir, par la gloire, par la vertu même. Je ne perdrai point de raiſonnement à critiquer ces endroits ; il n'en faut point d'autre cenſure que de les faire lire. Juſqu'où va cependant le reſpect de l'antiquité ? Virgile, quoique d'ailleurs imitateur ſi judicieux d'Homere, n'a pas laiſſé de l'imiter une fois dans cette abſurdité.

Diſcours bien placés.

Je choiſis entre les diſcours bien placés, ceux que les Ambaſſadeurs d'Agamemnon tiennent à Achille, pour déſarmer ſa colere, & le ramener au ſecours des Grecs. Il n'y en a point dans toute l'Iliade qui ſoient plus à propos, ni qui donnent une plus grande idée du génie d'Homere. Outre que l'occaſion demandoit néceſſairement ces diſcours, ils ſont encore rangés avec art, & dans un ordre propre à augmenter toujours le plaiſir du lecteur. Uyſſe parle le premier ; une éloquence adroite fait le caractere de ſon diſ-

cours ; ainſi l'eſprit eſt agréablement attaché par le choix de ſes tours & de ſes raiſons. Achille répond avec une franchiſe magnanime ; ainſi l'eſprit eſt élevé par les ſentimens du Héros ; Phenix, le vieux gouverneur d'Achille, reprend d'une maniere touchante & pathétique ; ainſi le cœur eſt ému : & enfin Ajax indigné de l'orgueil infléxible d'Achille, rompt la conférence, avec un dépit généreux qu'il laiſſe dans l'ame du lecteur échauffé. Cet ordre marque ſans doute un grand Poëte, qui ſçait, quand il le veut, maîtriſer l'attention par l'arrangement de ſes matieres ; & je ne crois pas qu'on pût propoſer un meilleur modéle, pour diſpoſer un ſujet heureuſement. Il faut deſcendre à préſent dans le détail de ces diſcours, pour y démêler quelques-uns des défauts qui ſont ſemés par tout dans ceux d'Homere.

Ulyſſe commence le ſien, par ſe concilier Achille en loüant ſon amitié & ſa magnificence. Il peint enſuite l'extrémité où ſont les Grecs, & le beſoin preſſant qu'ils ont de ſon ſecours ; il lui rappelle les avis tendres que Pélée lui donna à ſon départ ; conſeils qu'Achille a malheureuſement oubliés ; mais dont il eſt tems de réparer l'oubli, en cédant aux offres d'Agamemnon. Ulyſſe fait en cet endroit le détail de ces offres, & il répéte mot pour mot, trois

Défauts des diſcours de l'Iliade.

Répétitions. longues pages qu'on vient de lire un instant auparavant. Qui ne voit que l'attention se relâche tout-à-fait par cette langueur, & que c'est à recommencer, pour se remettre au point d'intérêt où l'on étoit avant le contre-tems ? Il est vrai qu'Ulysse fait succeder à ce détail, des raisons si vives & si adroites qu'il ranime bien-tôt le lecteur ; mais combien le plaisir eût-il été plus grand, s'il eût été continu ?

Comparaisons poëtiques. Achille en répondant au discours d'Ulysse, autorise d'abord son ressentiment de l'ingratitude d'Agamemnon. Il rappelle tout ce qu'il a fait pour les Grecs, & se compare avec quelque étenduë à un oiseau qui s'expose à tous les dangers pour ses petits. La comparaison est juste, mais je ne crois pas qu'elle soit de la passion ; outre qu'Achille ne cherche pas à orner son discours ; & que ce n'est pas même son talent, son dépit ne lui devoit pas présenter ces fleurs, dont il sied bien au Poëte de parer sa narration, mais qui sont interdites aux personnages, à moins qu'on ne les donne pour Orateurs. Quoique cette comparaison ne soit pas choquante, comme beaucoup d'autres répanduës dans les discours de l'Iliade, j'ai cru devoir la relever, pour faire sentir qu'Homere ne contraste pas assez le style de son propre recit, & celui des discours de ses Acteurs : ce qui me paroît cepen-

dant indiſpenſable, puiſque les Poëtes ſe diſant inſpirés par les Muſes, doivent avoir un langage particulier ; au lieu que les perſonnages étant des hommes ordinaires, doivent parler naturellement, ſelon leur caractere & leur ſituation.

Mauvais choix des circonſtances.

Achille menace enſuite de partir dès le lendemain : il tombe là, dans un détail froid & inutile. *Si Neptune*, dit-il, *lui accorde une navigation heureuſe, il arrivera le troiſiéme jour à la fertile Phtie ; il y trouvera les richeſſes qu'il y a laiſſées en partant ; il y en portera de nouvelles, de l'or, de l'argent, du fer, & de belles femmes en aſſez grand nombre.* La paſſion dédaigne ces petites circonſtances, & quand il ſeroit vrai qu'elles ſeroient naturelles, il ſuffit qu'il ſoit naturel auſſi de les omettre, pour que le Poëte doive choiſir entre deux choſes qui ſont également dans la nature, celle qui peut faire le plus de plaiſir.

Caractere des paſſions mal obſervé.

Achille refuſe avec hauteur les préſens d'Agamemnon. *Quand il me donneroit*, dit-il, *tous les tréſors qui entrent dans Orchomene, ou dans Thebes d'Egypte, qui eſt la plus riche Ville du monde & qui a cent portes, par chacune deſquelles ſortent deux cens guerriers avec leurs chevaux & leurs chars, &c.* On ſent d'abord que l'alternative d'Orchomene & de Thebes n'eſt point du

tout du caractere de l'emportement, & de plus, que les particuliarités de la ville de Thebes, ne ſont pas ſupportables en cet endroit, dans la bouche d'Achille. C'eſt un exemple d'un des plus grands défauts d'Homere; il veut placer, chemin faiſant, tout ce qu'il ſçait, & il n'eſt pas ſcrupuleux ſur la place.

Sentimens équivoques.

Enfin Achille répond aux motifs de la gloire, par où Ulyſſe a fini ſa harangue. Il la traite de chimere, & il met la vie paiſible, quoiqu'obſcure, au-deſſus de tous les honneurs du monde. On devine bien, par le caractere d'Achille déja connu, que ſon raiſonnement ne part pas de l'abondance du cœur; mais il n'y a rien, ni dans le raiſonnement, ni dans les termes, qui ne préſente une lâcheté bien ſincere; & il me ſemble, qu'avec un peu plus d'art, Homere auroit pû faire briller le courage d'Achille, même en le faiſant parler contre la gloire. On auroit tort de dire que le ton y peut ſuppléer: comme les poëmes ſe liſent & qu'ils ne ſe prononcent pas, il faut mettre l'équivalent du ton, dans les tours & dans les paroles mêmes.

Phénix frappé de la réſolution d'Achille, employe pour le fléchir les larmes, les raiſons, & les exemples. Il rappelle au Héros les ſoins qu'il a pris de ſon enfance; il le conjure par l'exemple des Dieux de

laiſſer déſarmer ſa colere, & il ſe jette à ſes pieds pour achever de l'attendrir. Tout cela eût été bien plus touchant dans Homere, ſans les défauts qui en éteignent preſque le pathétique.

Images déſagréables.

Un de ces défauts, c'eſt que Phénix employe des circonſtances choquantes, en parlant de l'enfance d'Achille. *Combien de fois*, dit-il, *avez-vous vomi dans mon ſein, comme il arrive aux enfans de vomir ſur leur nourrice ?* Cette citation n'eſt pas comme les autres de la traduction de Madame Dacier. Car elle a ſupprimé judicieuſement cet endroit, qui prouve fort bien en paſſant, que tout ce qui eſt dans la nature, n'eſt pas pour cela bon à peindre.

Hiſtoires mêlées dans les diſcours.

Un autre défaut, c'eſt que Phénix fait entrer deux longues hiſtoires dans ſon diſcours ; la premiere, abſolument hors de place, puiſque c'eſt la ſienne propre, qu'Achille devoit avoir entendue déja plus d'une fois ; la ſeconde, plus convenable au ſujet, mais trop étenduë, & qui contient encore d'autres hiſtoires en paranthéſes.

Les commentateurs admirent ces hiſtoires diffuſes dans la bouche des vieillards d'Homere, parce qu'en effet le défaut de la vieilleſſe eſt d'aimer trop à conter : mais ils ne ſongent pas que les vieillards d'Homere, ſont des Héros, & de plus, des Sages ; qu'ainſi, c'étoit aſſez au Poëte de

faire sentir dans leurs discours l'inclination de l'âge, sans l'outrer, comme si c'étoit des personnages de comédie, qu'on eût choisis exprès pour tourner la vieillesse en ridicule.

Nestor qu'Homere donne pour le plus sage des hommes, fait en un autre endroit encore pis que Phénix. Il arrête Patrocle qui refuse de s'asseoir, impatient qu'il est de retourner vers Achille. Cependant Nestor, regrettant la vigueur de sa jeunesse, s'abandonne à lui conter ses anciens exploits contre les Eléens. Il commençoit à conter la chose en gros; mais ce n'eût pas été satisfaction pour lui; il reprend l'Histoire dès son origine, la pare des ornemens du Poëme, & la charge de digressions. On ne sçait ce qui blesse le plus dans le discours de ce prétendu sage, ou l'envie démesurée de parler, ou la vanité, ou l'imprudence. Ici, Phénix n'est pas si condamnable dans ses histoires; mais il est ennuyeux, & ce défaut tient lieu de tous les autres.

Enfin, Achille résistant encore aux instances de Phénix, Ajax indigné rompt de dépit la conférence. Il s'adresse d'abord à Ulysse, ne daignant pas seulement parler au superbe Achille; & s'il s'échape ensuite à lui reprocher directement son orgueil, c'est par l'impétuosité du dépit même: je ne désirerois qu'une chose dans son dis-

cours ; c'eſt qu'il finît par un trait d'indignation, qui ſoutînt dans l'ame du lecteur le même mouvement que le reſte y fait naître.

Un diſcours doit avoir ſon unité comme toutes les autres parties du Poëme ; il ne faut pas que rien en démente le caractere dominant ; & la fin ſur-tout, doit en préſenter, s'il ſe peut, une idée plus vive que tout ce qui précede. Si le fonds d'un diſcours eſt l'éloquence, la fin doit en être le trait le plus propre à perſuader. Cette régle eſt fort bien obſervée par Ulyſſe. Si le fonds en eſt pathétique, comme celui de Phénix, la fin doit en être touchante : celle du diſcours de Phénix ne l'eſt pas. Si le fonds en eſt l'indignation, comme de celui d'Ajax, il doit finir avec le même ſentiment, & il en eſt là-deſſus de l'eſprit, comme de l'oreille ſur la muſique. Un air compoſé dans un mode ne peut paſſer que par certains chemins, pour finir indiſpenſablement dans le ton qui lui eſt propre ; autrement l'oreille eſt bleſſée. Il faut de même qu'un diſcours compoſé dans un certain mouvement, ſoit rangé dans l'ordre particulier que ce mouvement exige, & qu'il finiſſe de maniere à le ſoûtenir & à l'accroître ; autrement l'eſprit ſent qu'on l'égare ; & il ſe rebute. Unité d'un diſcours.

Je finirois ici cet article, où peut-être

Discours semblables dont le but est différent.

suis-je déja entré dans un trop grand détail, si je ne m'étois engagé de faire voir, contre le sentiment de Madame Dacier, que des deux discours où Agamemnon propose la fuite à ses soldats & à ses chefs, le premier est simulé, & l'autre est sincere. Madame Dacier n'a d'autre raison de les croire tous deux simulés, que parce qu'ils sont les mêmes; & elle n'en décide ainsi que sur la bonne opinion qu'elle a d'Homere qui auroit dû les varier, si le dessein en eût été différent. Je crois avoir des raisons plus concluantes pour le sentiment que j'avance. Agamemnon, au second livre, se tient assuré de la victoire, sur la foi du songe que Jupiter lui a envoyé : il assemble les chefs; & leur dit qu'il veut éprouver l'armée, en lui proposant la fuite, afin que si elle donne dans le piége, ils arrêtent & raniment les lâches qui auront pris son discours à la lettre. Après ces préparations, il parle en effet aux soldats, & il leur propose imprudemment la fuite, comme un ordre absolu de Jupiter; pouvoient-ils ne s'y pas rendre, fatigués qu'ils étoient déja de neuf années entieres de batailles? Au neuviéme livre, la situation est bien différente; les Grecs ont été repoussés par Hector au-delà de leurs vaisseaux; Agamemnon désespére du salut de l'armée; & c'est dans ces circonstances qu'il propose aux chefs

chefs d'abandonner le siége de Troye. Comme il est vraisemblable qu'alors la proposition est sincere, Homere auroit averti que c'étoit encore une épreuve, s'il avoit voulu qu'on le pensât; d'ailleurs, quelqu'un des chefs s'en seroit douté, d'autant plus aisément qu'ils avoient déja entendu le même discours, lorsqu'il n'étoit qu'une feinte. Cependant personne ne soupçonne là-dessus la sincérité d'Agamemnon; Dioméde, au contraire, lui reproche durement sa lâcheté; le sage Nestor applaudit à la liberté de Dioméde, & pour tout dire, Agamemnon ne se justifie point. Qu'on mette dans la balance le préjugé favorable pour Homere, & qu'on lui oppose toutes ces raisons: je doute fort que le poids soit égal, & je craindrois plutôt que la faute avérée comme elle l'est, ne fît penser trop désavantageusement de tout l'ouvrage.

DES COMPARAISONS.

On employe les comparaisons dans le Poëme, ou pour donner une idée plus vive & plus distincte de ce qu'on représente, par des similitudes exactes; ou pour élever & réjoüir l'esprit par des images nobles & agréables; ou seulement pour nourrir & varier la narration qui seroit trop séche & trop uniforme sans ce secours. J'examine

les comparaiſons d'Homere ſous ces trois égards, pour en diſcerner les beautés & les défauts ; ſelon la fin qu'il a dû ſe propoſer.

Ecarts dans les comparaiſons.

Il n'y a guéres de comparaiſons de la premiere eſpece dans Homere. Souvent au lieu que ces prétendues ſimilitudes devroient fixer l'eſprit à l'objet principal, en le rendant plus clair, elles y jettent de l'obcurité, & le font même perdre de vûe, dans un amas de circonſtances qui n'y ont aucun rapport. Je n'en veux d'autre exemple, que la comparaiſon des jambes de Ménélas, avec l'yvoire teint de pourpre.

Tel que l'yvoire le plus blanc qu'une femme de Méonie ou de Carie a peint avec la plus éclatante pourpre, pour en faire les boſſettes d'un mords ; elle le garde chez elle avec ſoin ; pluſieurs braves Cavaliers le voyent avec admiration & d'un œil d'envie ; mais il eſt réſervé pour quelque Prince ou pour quelque Roi ; car ce n'eſt pas une parure vulgaire, & elle fait en même tems l'ornement du cheval, & la gloire du Cavalier. Telles parurent alors, divin Ménélas, vos jambes, quand on les vit teintes de ce beau ſang qui couloit juſques ſur vos pieds. Cette comparaiſon a déja été attaquée par Monſieur Perrault, avec beaucoup de raiſon, ſelon moi ; mais comme en traduiſant, il s'étoit trompé lui-même ſur le ſens d'un mot, les ſçavans ont tiré

avantage de ſa mépriſe ; & ils ont crû juſtifier ſuffiſamment Homere, en relevant d'un ton de maître, l'erreur de M. Perrault, ſans ſonger que cette erreur n'ajoute rien à l'écart de la comparaiſon ; ce qui eſt le ſeul ridicule qu'on y attaque. Pour moi je ne crains pas qu'on m'accuſe d'avoir corrompu cet endroit, puiſque je n'employe que les paroles de Madame Dacier, qui, quoiqu'elle en diſe, corrige plus ſouvent Homere qu'elle ne l'affoiblit ; car elle me permettra de le dire, elle a beau ſe piquer d'être littérale, ſon goût & ſon jugement lui font ſouvent violence, & on pourroit lui reprocher bien des infidélités dans ſa traduction, qui tournent toutes au profit de l'original.

Utilité des comparaiſons.

Il y a des eſprits ſéverement exacts, qui ne ſçauroient goûter les comparaiſons. Ils penſent qu'elles n'éclairciſſent jamais rien, parce qu'elles ſont toujours très-imparfaites, & qu'il vaudroit bien mieux s'attacher à bien peindre l'objet dont on parle, que d'avoir recours à des ſimilitudes tronquées, qui ne ſervent qu'à confondre les choſes. Cela eſt vrai, à parler philoſophiquement, mais en matiere de poëſie, rien n'eſt plus faux. Les Poëtes ne doivent pas tant ſonger à donner des idees préciſes, qu'à en donner de vives, quoiqu'un peu plus confuſes.

Les comparaiſons bien choiſies font cet

effet. L'imagination embraſſe avec plaiſir deux objets à la fois ; elle aime à augmenter elle-même les rapports imparfaits qu'elle y trouve, & elle ne chicane point, pourvû qu'on ne l'égare pas trop ſenſiblement. Il faut avoüer qu'Homere ne la ménage pas aſſez là-deſſus ; il mêle dans les choſes qu'il compare des circonſtances trop contraires ; il lui ſuffit que ſa comparaiſon reſſemble par quelqu'endroit, & il s'abandonne ſans ſcrupule, à la ſuivre par les côtés qui ne reſſemblent pas.

Les comparaiſons doivent être nobles ou agréables.

Pour ce qui eſt d'élever & de réjoüir l'eſprit par les comparaiſons ; il faut convenir, qu'Homere y réuſſit aſſez bien : les ſiennes ont preſque toutes de la nobleſſe & de l'agrément. La majeſté des Dieux, la ſplendeur des aſtres, le courroux des flots & des vents, l'ardeur des chaſſeurs & des chiens, le courage & la force des lions, la vigilance des paſteurs, la docilité & les frayeurs des troupeaux : voilà ſes images ordinaires ; que pouvoit-il choiſir de plus grand & de plus agréable ?

On lui reproche cependant quelque baſſeſſe ; par exemple, la comparaiſon d'Ajax aſſiégé par une foule de combattans, & qui ſe retire à regret du champ de bataille, à un âne que des enfans chaſſent d'un pré à coup de pierre, & qui mange encore l'herbe en ſe retirant. C'eſt ſur-tout le choix de

l'âne que les critiques ont attaqué. Je ne crois pas qu'ils ayent raison : car l'idée de baſſeſſe que nous attachons à l'âne eſt arbitraire, & on pouvoit l'eſtimer auſſi raiſonnablement en Grece, que nous le mépriſons ici. Malgré cette juſtification, la comparaiſon me bleſſe encore un peu par les enfans & la gourmandiſe opiniâtre de l'âne ; car en tout tems & en tout païs, ces images ne répondent pas aſſez noblement à la valeur obſtinée d'Ajax & à la fureur de ſes ennemis.

Je ſçai bien qu'on trouve preſque autant d'art dans les comparaiſons, à deſcendre du grand au petit, qu'à s'élever du petit au grand ; mais cette maxime me paroît fauſſe, dans les vûës du Poëme Epique. L'eſprit une fois élevé ne veut rien perdre d'une impreſſion qui flatte ſon amour-propre ; c'eſt ce qui arrive dans les comparaiſons dégradées, au lieu qu'il trouve à gagner, quand la comparaiſon eſt plus noble que l'objet principal. Ainſi je trouve beaucoup d'art à comparer les petites choſes aux grandes ; & je croirois qu'il faut éviter de comparer les grandes aux petites, à moins que ces petites choſes ne compenſent par leur agrément la nobleſſe qui leur manque.

Néceſſité de varier les comparaiſons.

Pour ce qui regarde la variété que les comparaiſons doivent jetter dans le Poëme, on peut établir deux regles ; l'une d'employer les images les plus différentes qu'il

Du danger d'en employer trop.

eſt poſſible ; l'autre de les diſtribuer dans la narration, de maniere qu'elles ne ſoient pas trop voiſines les unes des autres, & qu'on n'en raſſaſie pas le lecteur. Faute de ces ménagemens, on retombe dans l'uniformité qu'on veut éviter.

Ce ne ſeroit pas aſſez de varier les circonſtances de ſes images, ſi le fonds en demeuroit trop ſemblable, parce que c'eſt le fonds qui frape le plus. Que je préſente trop ſouvent l'image du lion & des troupeaux ; que tantôt le lion dévore les troupeaux & qu'il faſſe fuir les paſteurs ; que tantôt les paſteurs le contraignent de ſe retirer ; qu'il aſſiege la nuit une bergerie, ou qu'en plein jour il répande la terreur dans les pâturages : on ne me ſçaura pas tant de gré des divers aſpects où j'offre le lion & les troupeaux, qu'on s'ennuira de les voir toujours revenir ſur la ſcene.

On court le même riſque d'ennuyer par la trop grande abondance des comparaiſons ; au lieu qu'elles délaſſent du récit, quand le Poëte en uſe ſobrement, c'eſt le récit qui délaſſe des comparaiſons quand elles ſont trop fréquentes ; le ſujet ſe perd dans les ornemens, & l'eſprit ſe révolte naturellement contre ce déſordre.

Si ces regles ſont judicieuſes, Homere eſt tombé dans deux grands défauts. Il employe ſouvent les mêmes ſujets de compa-

raiſon, & juſqu'à trois & quatre fois dans la même page ; comme ſi un objet l'ayant une fois frapé, ſon imagination ne lui en préſentoit plus d'autres. Il entaſſe auſſi trop de comparaiſons de ſuite ; il y en a juſqu'à cinq à la fin du cinquiéme livre, qui rebutent par la longueur, & qui déſuniſſent déſagréablement l'action du Poëme.

J'entrevois ici que l'on pourroit me reprocher quelque contradiction. J'ai dit qu'Homere réuſſiſſoit aſſez bien à élever & à réjoüir l'eſprit par les comparaiſons, & je dis à préſent qu'il rebute & qu'il ennuye : comment concilier ces deux effets ? je demande de l'équité. Qu'on ſonge que j'examine les choſes ſous différens égards ; quand je loüe Homere, c'eſt par le choix de ſes images en elles-mêmes, indépendamment des répétitions, & de la multiplicité ; quand je le blâme, c'eſt par le défaut de variété, ou par une abondance vicieuſe. Ce principe peut ſervir à me diſculper en d'autres endroits, où l'on ſeroit tenté de me faire une pareille objection.

DES SENTENCES.

Les ſentences ſont un double effet dans le Poëme, elles l'embeliſſent & le rendent utile : après que les exemples ont frapé l'imagination, & échauffé le cœur, elles ſi-

xent dans l'esprit les impressions qu'ils y ont faites, par des préceptes courts, qui invitent d'eux-mêmes la mémoire à s'en charger. Ainsi le Poëte habile ne manque pas de les répandre dans son ouvrage, & de les revêtir, autant que la raison le permet, de tout l'éclat qui peut intéresser à les retenir : car souvent le lecteur plus amoureux du plaisir que de la perfection, dédaigneroit ces maximes si elles n'étoient qu'utiles, au lieu que si elles l'attachent d'abord par leur beauté, il peut aller ensuite jusqu'à en goûter la solidité, & à en faire usage.

N'employer les sentences qu'à propos.

Il faut pour cela qu'elles soient bien placées, élégantes, précises & d'un grand sens. Il faut qu'elles soient bien placées, c'est-à-dire, qu'elles conviennent aux actions & aux événemens dont on parle ; car si l'esprit ne les trouve appuyées de l'expérience, il les juge frivoles, & elles ne sçauroient faire d'impression. Homere, par exemple, n'a pas placé heureusement cette sentence fameuse : *La pluralité des Rois n'est point bonne.* C'est Ulysse qui l'employe pour retenir les soldats qui fuyoient aux vaisseaux par l'ordre d'Agamemnon : ordre qui devoit être d'autant plus respecté, qu'Agamemnon l'avoit donné comme un ordre absolu de Jupiter même. Etoit-ce le lieu de faire valoir la nécessité d'un seul chef ; & ne semble-t'il pas au contraire, que les

soldats auroient pû retorquer la maxime d'Ulysse contre lui-même ? La pluralité des Rois n'est point bonne ; pourquoi opposes-tu donc ton autorité à celle de notre Roi ? c'est nous qui lui obéissons en fuyant ; & c'est toi seul qui lui résistes en prétendant nous retenir. Une maxime si déplacée ne se concilie point la créance, & le Poëte la décrédite lui-même par le contre-temps.

Il faut encore que les sentences soient élégantes, précises & d'un grand sens. C'est l'élégance qui y répand la beauté, c'est la précision qui y met la force, & c'est le grand sens qui en fait le prix. Homere en employe quelquefois de cette perfection. Polidamas presse Hector de rentrer dans Troye, & lui prédit de grands malheurs, s'il s'obstine à demeurer hors des murs. Hector lui répond, que le meilleur de tous les augures est de combattre pour sa patrie. Il seroit difficile de trouver rien de plus élégant, de plus précis, ni de plus sensé. Patrocle dit ailleurs à Mérion qui s'amusoit à insulter Ænée dans le combat : *Les conseils veulent des paroles, & la guerre demande des actions.* Cette maxime est sans doute fort belle, & il seroit à souhaiter qu'Homere ne l'eût point perduë de vûe : il nous auroit épargné toutes ces harangues dont il ralentit les combats. Mais malheureusement, les Poëtes ne sont pas toujours

Quelle est la perfection des sentences.

fort conséquens ; ils disent le pour & le contre, selon que l'imagination le leur présente ; & comme ils ne pensent pas d'ordinaire par principes, il ne faut pas s'étonner s'ils se condamnent quelquefois eux-mêmes, sans s'en appercevoir.

Sentences triviales ou diffuses.

Toutes les maximes de l'Iliade ne sont pas de la même beauté. Il y en a de triviales, comme celle-ci : *Les hommes n'ont pas tant de vigueur à jeun, qu'après avoir mangé.* Il y en a de diffuses, comme cette autre : *L'adresse fait souvent plus que la force ;* c'en étoit assez pour une sentence ; mais Homere ajoute : *C'est moins par sa force que par son adresse, qu'un charpentier réussit dans son art ; c'est par son adresse & non par sa force, qu'un pilote sauve son vaisseau au milieu des plus grandes tempêtes ; & enfin c'est par son adresse qu'un cocher devance un autre cocher.* Les sentences triviales rebutent, parce qu'elles n'apprennent rien ; & l'on ne veut pas perdre de tems à ce qui ne vaut pas la peine d'être dit. Les diffuses ennuyent, parce qu'elles ne laissent rien à penser : plaisir qu'il faut toujours ménager au lecteur, sans préjudice de la clarté.

Quelle doit être la vérité des sentences.

Quoique la vérité paroisse le fonds essentiel des sentences, il y a néanmoins une distinction à faire entre celles que le Poëte dit de lui-même, & celle qu'il fait dire à ses personnages. Dans celles que le Poëte

dit de lui-même, la vérité doit être exacte & absolue, parce qu'il est obligé de penser juste. Il doit être même d'autant plus circonspect en ces endroits, que le plus ou le moins de jugement qu'il y fait paroître, lui donne aussi plus ou moins d'autorité sur le reste. Mais pour les sentences que le Poëte met dans la bouche de ses personnages, il suffit qu'il y ait une vérité de rélation; c'est-à-dire, qu'elles soient conformes au caractere & à l'état de celui qui parle; parce que la vérité de la maxime n'est pas alors l'objet du Poëte, mais la vérité du caractere & de la passion.

Ainsi une maxime vraie, peut-être vicieuse dans la bouche d'un personnage, s'il n'est en situation de la penser; au lieu qu'une maxime fausse y a bonne grace, si elle peint l'illusion que les passions font à son esprit.

DE L'EXPRESSION.

L'expression est à peu près dans la poësie, ce que le coloris est dans la peinture. Ce ne seroit pas assez que la composition d'un tableau fût sage, ni que le dessein fût exact, si le coloris n'achevoit de donner aux objets toute leur ressemblance. Ainsi ne suffiroit-il pas dans un Poëme que l'action fût bien imaginée, que ses différentes parties fussent rangées dans leur ordre,

& conformément au bon sens & à la nature; si l'expression ne vient animer tout l'ouvrage, les autres beautés y demeureront presque sans effet, & pour ainsi dire, en pure perte. Il n'y a jamais eu d'ouvrage fait pour plaire, qui se soit soutenu long-temps sans une beauté d'expression convenable à la matiere; & quoique les ouvrages dogmatiques puissent s'en passer; puisque l'Auteur ne s'y propose que d'instruire, & que le lecteur ne doit s'y proposer que d'apprendre, on ne laisse pas de regretter encore l'agrément du langage, quand il y manque.

Nécessité de l'expression.

La raison de cela, est que l'expression n'est presque jamais indifférente; si elle ne sert à la pensée, elle lui nuit, & par conséquent, si elle ne plaît, elle choque ou du moins elle ennuye. Il n'y a point de synonimes parfaits dans les langues; un mot ne renferme point précisément, & dans toutes ses circonstances, le sens d'un autre mot; chaque tour même exprime une maniere particuliére de sentir & d'envisager les choses.

On ne sçauroit bien juger de l'expression d'Homere.

Je conclus de ces principes, que puisque l'ouvrage d'Homere a réussi de son temps & dans les siécles qui l'ont suivi, il faut qu'en général Homere ait bien parlé sa langue, & qu'il en ait fait un usage vif & ingénieux, propre à faire valoir ses fictions. Mais je crois aussi qu'il faut s'en tenir à ce préjugé

vague & indéterminé ; ce seroit une témérité aux plus sçavans mêmes, d'entrer là-dessus dans un grand détail. Personne ne possede assez les langues mortes, pour en sentir, comme il faudroit, les délicatesses, les graces ou les négligences ; ni ce qu'il peut y avoir d'heureux ou de forcé dans les licences que les Auteurs ont prises. Que celui-là se montre, qui se croit en état de deviner juste tout ce que Virgile eût corrigé dans son Enéïde, s'il eût eu le temps d'y mettre la derniere main : & si personne n'en sçait assez pour découvrir & apprécier ces fautes, personne n'en sçait assez non plus, pour sentir les traits heureux, selon leur degré de perfection ; car il ne faudroit pas une connoissance moins fine de la langue, pour l'un que pour l'autre.

Il est déja sûr qu'il n'y a point d'Ecrivain irréprochable pour l'expression dans quelque langue que ce puisse être. Nous en pouvons juger par nos meilleurs ouvrages françois : où ne trouveroit-on pas des fautes ? On en a trouvé en effet plus de vingt dans les trois premieres pages d'un livre estimé généralement pour le style. Tout ce que nous pouvons faire, nous autres François, c'est de reconnoître ces fautes, malgré les agrémens dont elles sont rachetées ; mais je suis persuadé que si notre langue mouroit, & qu'elle devînt une langue sçavan-

te, les plus habiles alors ne sentiroient pas comme nous, ni les défauts ni les graces de ces endroits, où nous trouvons à la fois de quoi louer & de quoi reprendre.

C'est dans ce cas que sont à l'égard de l'expression d'Homere, les plus versés dans la langue Grecque. Ils ne sentent qu'à peu près ses beautés & ses négligences; & à combien d'erreurs cet *à peu près* peut-il les induire, quand ils se hazardent à des apréciations trop positives? Ils courent risque à tout moment de prendre pour faute ce qui est beauté, & pour beauté ce qui est faute.

Les sçavans ne s'accordent pas sur le sens des mots.

Voici, par exemple, un endroit d'Homere, où je soupçonne quelque mépriſe de la part des Commentateurs. Glaucus & Dioméde, ayant renoué entr'eux l'alliance qui étoit entre leurs ancêtres, changent d'armes pour gage de leur amitié naissante. Glaucus donne des armes d'un grand prix, pour celles de Diomédes qui valoient beaucoup moins. Homere, selon les uns, dit que Jupiter ôta la sageſſe à Glaucus; parce qu'ils le regardent comme la dupe du marché. Mais, selon Madame Dacier, qui penſe plus noblement, il dit que Jupiter éleva le courage à Glaucus; parce qu'elle trouve de la généroſité dans la perte qu'il veut bien faire. L'expreſſion Grecque, dit-elle, ſignifie l'un & l'autre. J'avoue ingénument que je

ne le ſçaurois croire. La négligence du Poëte ſeroit-elle pardonnable, d'avoir laiſſé dans ſon expreſſion deux jugemens ſi oppoſés de l'action de Glaucus? Etoit-il donc indifférent de le donner pour ſtupide ou pour magnanime? Pour moi je juge plus favorablement d'Homere; ſon expreſſion ne ſignifioit apparemment qu'une choſe, ſur-tout dans la place où elle eſt, quoique dans la ſuite, on ait pû la mettre à d'autres uſages. Qu'on prouve le contraire, ſi l'on veut; la preuve ne tourneroit que contre Homere; elle le convaincroit d'une négligence ſi outrée, que je n'ai oſé l'en ſoupçonner.

Je juge auſſi favorablement d'un ordre qu'un des chefs de l'Iliade donne à ſes ſoldats dans le fort d'une bataille. Cet ordre, à ce qu'on dit, ſignifie également quatre choſes toutes différentes; & c'eſt un beau ſecret, continue-t-on, de pouvoir dire tant de choſes à la fois. C'eſt au contraire, à mon ſens, la plus grande de toutes les fautes. Un ordre donné à des ſoldats dans le fort d'une action, peut-il être trop clair; & peut-on riſquer de mettre la confuſion entre eux, par une équivoque qui les feroit agir ſi diverſement? Non, quoiqu'on en diſe, je n'accuſerai point Homere de ces imprudences: il eſt bien plus vrai-ſemblable que c'eſt notre ignorance de ſa langue, qui fait

notre embarras, & qui ne nous permet pas de discerner bien précisément ce qu'il a voulu dire.

Pour mettre encore mieux en jour notre impuissance à juger de l'expression d'Homere, transportons-nous à deux mille ans dans l'avenir; imaginons-nous que nous parlons une nouvelle langue, & que le François est alors ce que le Grec est aujourd'hui. Nous étudirions Corneille & Moliere comme des Auteurs classiques qu'on nous proposeroit pour modéles. Nous aurions lieu de penser, sur le témoignage de leurs contemporains & des siécles suivans, que ces Auteurs étoient admirables dans l'expression. Ce seroit bien fait de ceder en général à cette autorité; mais combien nous égarerions-nous dans le détail? Que de barbarisme transformés en élégances! Que de figures forcées, proposées comme de nobles hardiesses! Que de bassesses, qualifiées de noble simplicité!.

Moliere dans l'Ecole des femmes.

Tout ce qu'elle peut faire, en un tel accessoire;
C'est de me renfermer en une grande armoire.

Quelque homme de lettres de ce tems là, & profond dans le François, n'employeroit-il pas hardiment en cette langue, accessoire pour conjecture, pour occasion; & ne croiroit-il pas bien prouver l'élégance & la propriété de son expression en la montrant dans Moliere?

Qu'eſt-ce ceci, Fabian, quel nouveau coup de foudre
Tombe ſur mon eſpoir & le réduit en poudre!

Corneille dans Polieucte.

Quelque Commentateur de Corneille ne ſe récriroit-il pas ſur la beauté de cet eſpoir perſonifié & mis en pouſſiére? Notre langue, pourroit-il dire, n'eſt pas ſi hardie; mais ce ſont autant de beautés qui nous manquent.

Ou Rome à ſes Agens donne un pouvoir bien large,
Ou vous êtes bien long à faire votre charge.

Corneille dans Nicomede.

Qui s'apercevroit alors que ces deux Vers ſont fort bas pour l'expreſſion, quoiqu'aſſez beaux pour le ſens? Ne pourroit-il pas même arriver que quelque Sçavant admirât le bel effet que ſont le long & le large dans ces deux Vers?

Je ſuis perſuadé que nos Commentateurs ne ſont pas quelquefois plus heureux dans leurs exclamations; & qu'ils louent bien des choſes que les contemporains cenſuroient. Ainſi, pour revenir à Homere, je crois que c'eſt aſſez de préſumer en général que ſon expreſſion eſt fort belle, & qu'on peut le ſoupçonner encore de bien des fautes en ce genre, dont nous ne ſommes pas juges compétens, non plus que des beautés.

DE LA MORALE.

Néceſſité de la bonne morale.

La bonne Morale eſt néceſſaire dans un Poëme ; car quoique l'Auteur ne s'y propoſe ordinairement que de plaire, il n'y ſçauroit réuſſir qu'autant qu'il paroît porter des choſes les mêmes jugemens que les autres hommes en portent : & comme nous trouvons toujours la vertu belle & le vice odieux, quand l'intérêt préſent de nos paſſions ne nous aveugle pas, nous ne goûterions pas un ouvrage, s'il n'étoit conforme à ce jugement naturel du cœur humain. Il faut donc que le Poëte repréſente la vertu & le vice ſous des traits qui juſtifient notre goût & notre averſion ; & ne fût-ce que pour l'intérêt de plaire, il doit être preſque auſſi fidéle à la bonne morale, que s'il n'avoit deſſein que d'inſtruire.

C'eſt en effet la louange que l'on a donné à Homere ; on prétend qu'il a toujours propoſé le bon pour bon, & le mauvais pour mauvais ; mais je ne trouve pas que cette louange lui ſoit dûe bien légitimement, & il me paroît au contraire, qu'il porte ſouvent des jugemens faux des actions qu'il repréſente.

Jugemens qu'on peut attribuer au Poëte.

Je prends pour les jugemens du Poëte, ce qu'il fait dire à ceux de ſes Acteurs qu'il donne pour ſages ; ce qu'il fait faire & pen-

ſer à celles de ſes Divinités qu'il donne pour bonnes ; & enfin la maniere dont il peint les diverſes actions, dans laquelle on ſent bien, pour peu qu'on y prenne garde, s'il les approuve, ou s'il les condamne.

Commençons par les jugemens du Poëte, renfermés dans les diſcours de ſes Acteurs. Au premier Livre, Achille parle avec inſolence à Agamemnon ; Agamemnon le menace de lui enlever Briſeïde, & la colere d'Achille s'allumant, le ſage Neſtor ſe leve pour les calmer. Il remontre à l'un qu'il doit du reſpect au Chef de l'armée, & à l'autre qu'il doit de l'égard au fils des Dieux. Voilà dans la bouche de Neſtor, un jugement d'Homere, ſur la conduite d'Achille & d'Agamemnon ; il les condamne l'un & l'autre ; la morale eſt contente.

Au neuviéme Livre au contraire, Agamemnon déſeſpéré de la déroute & du découragement de ſes ſoldats, propoſe aux Chefs d'abandonner le ſiége. Dioméde le traite de lâche avec le dernier mépris ; lui dit qu'il eſt le maître de partir quand il voudra, que tout le camp même peut le ſuivre ; mais que pour lui il demeurera ſeul avec Stelenus, bien aſſuré du ſuccès. Le ſage Neſtor applaudit ſans reſtriction à tout ce diſcours ; ainſi Homere n'en condamne ni l'inſolence, ni la vanité, comme la bonne morale le demandoit.

Je passe aux jugemens du Poëte renfermés dans les sentimens & dans les actions de ses Dieux. Thétis au premier Livre, conseille à Achille la plus mauvaise action qu'il pût jamais faire ; c'est-à-dire, de se retirer sur ses vaisseaux, & de laisser périr les Grecs qui n'étoient pas coupables de l'injustice d'Agamemnon. Ce n'est pas assez ; car on me diroit peut-être que c'est une mere qui épouse les passions de son fils ; Jupiter lui-même se déclare le protecteur de la vengeance d'Achille, au lieu qu'en bonne morale, il auroit dû l'en punir. Demanderoit-on une meilleure preuve du jugement d'Homere, sur la colere d'Achille, & voudroit-on soutenir encore qu'il ne laisse pas de condamner ce que Jupiter approuve ? Minerve, ailleurs, va elle-même exhorter Pandare à la plus grande de toutes les perfidies ; & dans la suite, elle trompe le religieux Hector, en faveur du cruel Achille. Peut-on puiser quelques idées de justice dans ces exemples ?

Homere paroit estimer bien des défauts.

Il y a enfin une maniere de peindre les actions qui en renferme un jugement. Si le Poëte juge l'action odieuse, il ne choisit que des couleurs propres à exciter le mépris ou la haine ; s'il la juge belle, il la revêt de tout ce qui peut attirer l'admiration. Ainsi Homere donne à de certains vices un éclat qui décele assez l'opinion

ſavorable qu'il en avoit ; on ſent par tout qu'il admire Achille ; il ne ſemble voir dans ſon injuſtice & dans ſa cruauté, que le courage & la grandeur d'ame, & l'illuſion du Poëte paſſe ſouvent juſqu'au Lecteur. Alexandre fut tellement frappé de l'éclat du caractere d'Achille, qu'il ſe le propoſa tout entier pour modéle ; & parce que ce Héros après avoir tué Hector, le traîna indignement ſur la pouſſiere : Alexandre crut encherir ſur ſa gloire, en traînant de même encore tout vivant, le Gouverneur d'une Place qu'il venoit de prendre. Avoit-il, au fond, ſi grand tort, de vouloir reſſembler à un homme qu'Homere diſtingue par tout, par une protection particuliere des Dieux ?

La morale de l'Iliade.

Je remarque, à cette occaſion, que la morale la plus ſenſible de l'Iliade, c'eſt le beſoin que nous avons du ſecours des Dieux ; Homere n'eſt point ménager de preuves ſur cet article ; tout ſon Poëme n'en eſt qu'un tiſſu. Les ſentimens dont il auroit pû ſe fier à la nature, il les fait inſpirer expreſſément par les Dieux. Priam ne ſe ſeroit point aviſé de redemander le corps de ſon fils, ſi Jupiter ne lui en eût donné l'ordre par Iris. Le courage & la force des Héros ne leur ſuffiſent pas pour vaincre, ſi les Dieux ne s'en mêlent. Apollon aide Hector à triompher de Patrocle,

& Minerve aide Achille à triompher d'Hector.

L'instruction seroit solide, si Homere n'en perdoit tout le fruit, en donnant pour cause de la protection des Dieux, plûtôt leur caprice, que notre religion & notre fidélité à nos devoirs. Venus protege le perfide Pâris ; Jupiter protege l'injuste Achille ; sont-ce là des exemples qui encouragent les hommes à la vertu ? Et que leur importe de sçavoir qu'ils ont besoin du secours des Dieux, si l'on ne leur enseigne aucun moyen de l'attirer ?

Mais pourquoi, m'objectera-t-on peut-être, l'Iliade a-t-elle plû, si la morale y est aussi violée, que vous le dites ? Je répons qu'Homere a suivi les idées de son tems, & qu'il portoit des choses les mêmes jugemens que ses auditeurs. Il n'avoit peut-être pas la force de s'élever à des idées plus justes ; mais aussi n'étoit-il pas nécessaire pour son dessein. La vengeance & l'orgueil étoient en honneur ; il les y a laissées ; & son siécle n'étoit point choqué de les voir représenter sous des traits qui confirmoient son jugement. Dès que la morale s'est éclaircie, dès qu'il a paru des Philosophes, on a vû des censures d'Homere ; & quoique sa réputation se soit soutenue depuis ces censures, ce crédit ne vient pas de la vérité de ses jugemens ; &

ce n'eſt qu'un préjugé d'éducation fondé ſur des applaudiſſemens, qui, à remonter juſqu'aux premiers ſuffrages, ne ſont la plûpart que des échos les uns des autres.

DU MERITE PERSONNEL d'Homere & du prix de l'Iliade.

Ce qu'il y a juſqu'ici de louanges dans cette diſſertation, appartient perſonnellement à Homere, & ce qu'il y a de critique tombe preſque toujours ſur l'Iliade même. Car il faut bien ſe garder de confondre l'Auteur & l'Ouvrage dans le même jugement, puiſqu'on ne doit pas les examiner l'un & l'autre par les mêmes régles.

Diſtinction de l'Auteur & de l'ouvrage.

En quoi conſiſte la perfection d'un eſprit poëtique? C'eſt dans une imagination ſublime & féconde, propre à inventer de grandes choſes différentes entr'elles; c'eſt dans un jugement ſolide, propre à les arranger dans le meilleur ordre; & enfin, dans une ſenſibilité, & une délicateſſe de goût, propre à entrer avec choix dans les paſſions & dans les divers ſentimens que le ſujet préſente.

Or le degré de diſpoſition dans l'eſprit du Poëte, n'emporte pas toujours le même degré d'exécution. La diſpoſition la plus grande ne peut parvenir qu'à une exécu-

tion médiocre, si l'ignorance & la grossiereté des tems y met de trop grands obstacles; au lieu qu'une disposition médiocre parviendra à une exécution plus heureuse, dans des tems plus éclairés & plus polis.

Il faut donc juger d'Homere, par les progrès qu'il a faits, eu égard à la grossiereté de son siécle; & il faut juger de son Ouvrage, par les beautés & les défauts qui s'y trouvent, eu égard aux lumieres du nôtre. Selon ces principes, voici l'idée personnelle que je me fais d'Homere.

Jugement particulier d'Homere.

C'étoit un génie naturellement poëtique, ami des fables & du merveilleux, & porté en général à l'imitation, soit des objets de la nature, soit des sentimens & des actions des hommes. Il s'étoit instruit, apparemment par ses voyages, des opinions, des usages, & des mœurs des peuples: ainsi, étant devenu un des plus sçavans hommes de son siécle, son imagination lui fournit l'art d'assembler ses diverses connoissances sous un même sujet; & c'est aussi un effet de son jugement d'avoir conçu qu'il attacheroit davantage ses auditeurs, par cette dépendance commune que les choses les plus différentes auroient à une même matiere. Il avoit l'esprit vaste & fécond, plus élevé que délicat, plus naturel qu'ingénieux, & plus amoureux de l'abondance que du choix. Je croirois qu'il s'est peint lui-même

lui-même dans le personnage de Nestor; car il ne perd non plus que ce vieux sage, aucune occasion de discourir; il dit presque par-tout, plus qu'il ne doit dire, & il paroît impatient de placer tout ce qu'il sçait & tout ce qu'il a vû, comme s'il craignoit d'en rien perdre. Il a saisi par une supériorité de goût, les premieres idées de l'éloquence dans tous les genres; il a parlé le langage de toutes les passions, & il a du moins ouvert aux écrivains qui doivent le suivre, une infinité de routes qu'il ne restoit plus qu'à applanir. Il y a apparence qu'en quelque tems qu'Homere eût vécu, il eût été du moins le plus grand Poëte de son païs; & à ne le prendre que dans ce sens, on peut dire qu'il est le maître de ceux-mêmes qui l'ont surpassé.

Jugement de l'Iliade.

J'avoue que je pense bien différemment de l'Iliade; l'ouvrage me paroît aussi éloigné de la perfection, que l'Auteur étoit propre à l'atteindre, s'il eût été placé dans les bons siécles. L'Iliade infectée de tous les défauts du tems ne laisse entrevoir qu'à ceux qui y font une attention particuliere, l'étendue & la force de l'esprit du Poëte. Ce qui regarde les Dieux y est absurde; ce qui regarde les Héros y est souvent grossier; les idées de morale y sont confuses; il est vrai

que l'action du Poeme eſt grande & pathétique ; mais elle eſt noyée dans la quantité & dans la longueur des Epiſodes. Les différens genres d'éloquence n'y paroiſſent qu'ébauchés ; deſcriptions, récits, comparaiſons, diſcours, tout préſente pêle mêle les défauts & les beautés ; il n'y a preſque pas un morceau qui ſoit de cette juſteſſe & de ce choix dont la ſucceſſion des préceptes & des exemples nous a fait découvrir le prix. D'où vient donc encore aujourd'hui la haute réputation des ouvrages d'Homere ? Découvrons-en s'il ſe peut les raiſons, & voyons comment ils ont pû plaire & intéreſſer pour ſe ſoûtenir juſqu'à nous dans l'opinion des hommes.

Effet de l'Iliade ſur les contemporains d'Homere.

Pour commencer par le plaiſir que l'Iliade a fait aux contemporains d'Homere, il s'en offre d'abord une foule de raiſons. L'étendue & la hardieſſe du deſſein, la nouveauté des idées, la deſcription de tout ce qui pouvoit intéreſſer les Grecs, les fictions prodigieuſes, ſi ſéduiſantes pour des hommes groſſiers comme ils étoient, une beauté d'expreſſion, inconnue peut-être juſqu'alors, une harmonie nouvelle du diſcours, & par deſſus tout cela, ſi l'on veut, la prononciation du Poëte même, qui farde toûjours ſon ouvrage, ne fût-ce qu'en ne

laiſſant pas le loiſir de la réflexion : car il faut remarquer qu'Homere récitoit lui-même ſes vers ; qu'il alloit de ville en ville, amuſer la Grece de ſon ouvrage ; & qu'ainſi l'impreſſion que devoient faire en gros la nouveauté & le merveilleux, emportoit aiſément des ſuffrages, ſur leſquels on n'avoit pas le tems de délibérer.

On ne juge de la médiocrité de la perfection, que par comparaiſon.

Ce n'eſt pas que quand les Grecs euſſent lû eux-mêmes les poëmes d'Homere, ils euſſent été en état de les admirer moins ; car comme leur goût n'étoit pas encore formé par de bons ouvrages, la médiocrité leur eût toûjours tenu lieu de la perfection, & ils n'euſſent pas été bleſſés des fautes, parcequ'ils n'avoient pas encore des principes qui leur aidaſſent à les reconnoître.

Ce n'eſt que la connoiſſance du parfait qui nous dégoûte du médiocre. Combien les premiers joueurs d'inſtrumens tiroient-ils de mauvais ſons, dont les oreilles encore ignorantes n'étoient point offenſées ? On étoit charmé alors d'une harmonie informe & groſſiere, qui nous paroîtroit inſupportable aujourd'hui, que nous ſommes accoûtumés à une exécution plus exacte & plus fine. Si l'on pouvoit nous faire entendre les inventeurs de la muſique, auſſi imparfaits qu'ils de-

voient l'être, nous nous étonnerions qu'ils eussent pû plaire ; & cependant, j'ose le dire, l'impression de la nouveauté avec tous ses défauts, devoit être plus agréable & plus vive que celle de la perfection même, affoiblie par une longue habitude d'en jouir.

Homere ne pouvoit donc manquer d'enlever l'admiration de son siécle ; mais cette admiration ne conclut rien pour le mérite réel de ses ouvrages. Voyons à présent sur quoi sont fondés les suffrages postérieurs, & s'ils doivent avoir plus d'autorité.

Effet de l'Iliade dans les siécles suivans.

Ce fut un tems de barbarie que celui qui se passa depuis Homere jusqu'à Licurgue qui apporta le premier en Gréce les ouvrages de ce Poëte, & par conséquent ils y dûrent avoir tout l'effet de la nouveauté, à quoi se joignit encore ce respect qu'on a pour les choses anciennes, & qui s'accroît toûjours avec le tems. Plusieurs villes jalouses d'avoir produit l'objet de l'admiration des autres, se disputerent la naissance d'Homere ; on alla même jusqu'à lui élever des temples : toutes ces distinctions éclatantes frappent bien plus l'imagination que le détail d'un ouvrage, & elles auroient pû prévenir le jugement d'un peuple plus éclairé que les Grecs ne l'étoient alors.

D'ailleurs les Poëmes de l'Iliade & de l'Odiſſée tinrent lieu d'hiſtoire ; c'étoit le ſeul monument de l'antiquité ; les limites des peuples ſe régloient quelquefois ſur les paſſages d'Homere, & ſes vers étoient devenus l'oracle univerſel des payens. Que de raiſons d'eſtime ; mais toutes étrangeres au mérite de l'Iliade en tant que Poëme !

Les ouvrages d'Homere n'ayant point de concurrents, & renfermant en effet les premieres idées de tous les genres ; les écrivains Grecs l'étudierent & ſe formerent ſur lui ; Poëtes, Hiſtoriens, Orateurs, tout étoit, pour ainſi dire, de ſon école ; & il ne faut regarder les éloges qu'ils en font, que comme une bienſéance, ou comme une prévention d'éleves, qui en rendant juſtice au mérite perſonnel de leur maître commun, n'étoient pas obligés de diſtinguer ſcrupuleuſement ſes ouvrages d'avec lui-même.

Les Philoſophes, comme de raiſon, furent les premiers qui ſecouerent le joug de l'autorité ; les uns plus, les autres moins ; mais enfin ces rébelles ne faiſoient pas le grand nombre.

Il y a entr'autres deux ſuffrages bien impoſans pour l'Iliade : celui d'Alexandre & celui d'Ariſtote. J'oſe récuſer abſolument Alexandre. La matiere de l'I-

liade flattoit assez son amour propre pour imposer à son jugement ; il n'y voyoit que l'éloge de son tempérament emporté & de son inclination dominante pour la guerre, il se mettoit en secret à la place d'Achille ; cette longue suite de combats, si ennuyeuse pour la plûpart des lecteurs, avoit un charme toûjours nouveau pour lui ; & l'excès où j'ai déja remarqué qu'il pousſa l'imitation d'Achille, prouve bien qu'il n'estimoit pas ce Poeme, par les seuls endroits estimables.

D'ailleurs ce Prince, si nous en croyons Horace, se connoissoit si mal en vers, qu'il acheta fort cher le Poëme ridicule de Cheriles ; & à regarder le peu de goût qu'il avoit pour la poësie, on auroit juré qu'il avoit respiré en naissant, l'air grossier de la Bœotie.

Gardons-nous donc de conclure de ce qu'il étoit grand conquérant, qu'il étoit aussi bon juge de Poësie : raisonnement si ridicule qu'on ne s'en croit pas capable ; mais qu'on ne laisse pas de faire sans y prendre garde ; parceque l'éclat du courage éblouit notre imagination & subjugue, pour ainsi dire, jusqu'à notre jugement.

Pour Aristote, je croirois que peut-être a-t-il voulu flatter son Prince, si son art poëtique est postérieur au goût d'Alexan-

dre pour l'Iliade. Je crois du moins que ſon eſprit de ſyſtême lui ayant fait entrevoir un art dans les Poëmes d'Homere, il eſt devenu amoureux de ſa découverte, & qu'il a employé pour la juſtifier, cette ſubtilité obſcure qui lui étoit naturelle, & qui donne tant de peine aux commentateurs, quand ils travaillent à le rendre intelligible & ſolide.

Effet de l'Iliade ſur les Romains.

Voilà l'hiſtoire de la réputation des ouvrages d'Homere chez les Grecs. Comme ils ne parvinrent aux Latins, que ſoûtenus déja des ſuffrages de la Gréce, ils y furent reçus avec reſpect; ils y exciterent l'émulation des écrivains dans les différens genres; & chacun ne ſongeant qu'à diſputer le prix à ſes rivaux préſens, fit, pour ainſi dire, les honneurs de ſon païs & de ſon ſiécle; & l'on regarda Homere ſans jalouſie, non ſeulement comme le pere de la Poëſie & de l'éloquence, ce qui eſt vrai; mais encore comme le modele de la perfection, ce que je ne crois pas ſoûtenable.

Sur-tout, Virgile ayant bien voulu imiter Homere, & avouer ſon imitation, ſans faire valoir ce qu'il y ajoûtoit d'invention, de juſteſſe & d'élégance, le préjugé en acquit encore plus d'empire, & la longue poſſeſſion du premier rang, fut priſe enfin pour un droit inconteſtable d'Homere.

Eloges suspects.

Q'on me permette ici une réflexion. Tous ces éloges que les Auteurs font des écrivains des siécles passés, sont ordinairement fort suspects. Il ne faut pas prendre à la lettre ce que Cicéron dit de Demosthènes, ni ce qu'Horace dit de Pindare. C'est souvent un détour de la vanité qui loue volontiers les morts, pour se dispenser de louer les vivans; on accorde le premier rang à ceux qui ne nous le disputent pas, pour l'ôter à ceux qui voudroient nous l'enlever, & l'on se flatte encore en secret de surpasser ceux mêmes qu'on reconnoît pour maîtres, par bienséance. Ajoûtez que quand on se met une fois à louer, on songe bien plus à faire un éloge ingénieux & singulier, qu'à le faire exact & raisonnable. Mais je veux que ces éloges, que ces préférences partent quelquefois d'une véritable modestie; faudroit-il pour cela, prendre les Auteurs modestes au mot, & tirer avantage contre eux de l'injustice qu'ils se feroient? Regardons toûjours les choses en elles-mêmes; & si elles sont à notre portée, n'en jugeons jamais simplement sur l'autorité des autres: fussent-ils les juges les plus compétens sur la matiere dont il s'agit, ils nous doivent des raisons, & des raisons qui nous éclairent.

Il faut suivre l'histoire de l'opinion des hommes sur les Poëmes d'Homere ; quand les lettres ont commencé à réfleurir dans les derniers siécles, on n'a pû parvenir à la connoissance de ses ouvrages, que par des études profondes ; il a fallu apprendre des langues presque oubliées, & dont il étoit impossible de discerner la force ni les graces particulieres. Cependant, avec cette connoissance imparfaite, les Sçavans n'ont pas laissé de lire Homere & de croire l'entendre par-tout ; la confusion même des idées qu'une expression leur offroit, faute d'en connoître la propriété, faisoit une partie de leur admiration & de leur plaisir ; ils attribuoient au Poëte tout ce sens vague qui les flattoit ; & ainsi ils pensoient voir dans un seul mot, un amas de choses que notre langue ne pouvoit rendre Les autorités avoient disposé leur esprit à trouver tout excellent ; la pensée, le tour, l'arrangement des mots, tout les charmoit ; jusques-là qu'en prononçant les vers de l'Iliade ou de l'Odissée, ils se passionnoient sur leur harmonie, qui peut être dans leur bouche auroit fait pitié à Homere même.

Effet de l'Iliade dans les derniers siécles.

De-là, sont nés les Commentateurs qui n'ont entrepris d'expliquer Homere, que dans la ferme résolution de tourner toutes ses pratiques en préceptes. Ils em-

Esprit des Commentateurs.

ploient tantôt un principe pour rélever le mérite d'un endroit ; & tantôt, sans y prendre garde, ils louent excessivement ce qui seroit une faute grossiere selon le principe qu'ils ont posé ; dans l'ardeur de justifier Homere, le contradictoire ne leur coûte rien, ils ont des maximes pour tout, & ils en font même selon le besoin. Ils sont prodigues dans leurs remarques de points d'admiration. Ils intimident l'amour propre des lecteurs, en taxant d'ignorance & de stupidité, ceux qui ne sentiroient pas comme eux les beautés qu'ils exagerent. C'étoit-là, le peuple adorateur d'Homere ; il n'étoit connu que d'eux seuls ; & comme ils avoient intérêt qu'il fût excellent, afin que leur sçavoir ne fût pas frivole, & qu'on les jugeât bien payés de leurs peines, ils venoient aisément à bout de se le persuader à eux-mêmes.

Il n'est donc pas étonnant que la réputation d'Homere refleurît dans son ancien éclat, puisque presque à l'exception de Scaliger, tous ceux qui pouvoient le lire dans sa langue s'accordoient à le traiter de divin, & que les autres cédoient naturellement à leur autorité, sans connoissance de cause.

Effet des traductions Françoises de l'Iliade.

On en a enfin donné des traductions Françoises dont la derniere & sans comparaison la plus parfaite est celle de Ma-

dame Dacier. Ces traductions ont trouvé trois sortes de lecteurs, les uns prévenus, & qui ne doutant pas d'avance que les ouvrages d'Homere ne fussent parfaits, croiroient manquer d'esprit & de goût, s'ils n'en étoient charmés; ainsi pour ne pas s'avilir à leurs propres yeux, ils s'excitent eux-mêmes à l'admiration, & ils s'estiment heureux de pouvoir sentir & parler comme les Sçavans.

Il y a au contraire des Lecteurs dégoûtés, qui trop pleins de nos usages, & de nos goûts, ne sçauroient se transporter à des tems si différens des nôtres. Tout les ennuie, tout les choque, & sans rien distinguer, ils regardent Homere, comme un écrivain misérable en tout sens.

Il y a enfin des Lecteurs modérés, qui s'ennuient à la plus grande partie de l'Iliade, & qui l'avouent franchement sans prétendre la condamner; ils y trouvent même beaucoup de beautés de tous les tems; & ils n'imputent la plûpart des fautes, qu'à la foiblesse humaine, incapable d'inventer & de perfectionner tout à la fois.

Je me déclare sans honte, de ces derniers; & je prétends que l'admiration de tous les siécles ne fait rien contre nous. On vient d'en voir l'histoire, & les diffé-

rentes ſortes de plaiſir que les ouvrages d'Homere ont dû faire. Plaiſir fondé ſur la nouveauté ; plaiſir fondé ſur les monumens hiſtoriques & ſur le reſpect de l'antiquité ; plaiſir d'illuſion & de prévention fondé ſur l'autorité des ſuffrages. Tout cela n'eſt point la Raiſon ; & cependant, c'eſt à elle ſeule qu'il appartient d'apprétier toutes choſes.

DE LA TRADUCTION.

Il s'agit à préſent de rendre raiſon de ma propre entrepriſe ; j'ai mis en vers l'Iliade, toute imparfaite que je l'ai jugée ; & il ſemble d'abord que je mérite un reproche oppoſé à celui que craignent ordinairement les Traducteurs qui entreprennent de copier des originaux qu'ils jugent parfaits & inimitables. Comme ils appréhendent de paſſer pour téméraires, par le choix d'un travail au-deſſus de leurs forces, je dois craindre de paſſer pour bizarre & pour ridicule, en choiſiſſant un ouvrage que je parois n'eſtimer pas aſſez. J'ai deux choſes à répondre ; j'ai ſuivi de l'Iliade, ce qui m'a paru devoir en être conſervé, & j'ai pris la liberté de changer ce que j'y ai crû déſagréable. Je ſuis Traducteur en beaucoup d'endroits, & original en beaucoup d'au-

tres : ainſi je dois rendre compte au Public de mon ouvrage, ſous ces deux différens égards.

Principes de la traduction.

Voici mes principes ſur la traduction. Il y a trois choſes dans Homere, comme dans tout autre Auteur : l'ordre, le ſens, & l'expreſſion. Pour le traduire, il faut ſuivre ſon ordre, rendre ſon ſens, & trouver, s'il ſe peut, des expreſſions équivalentes aux ſiennes. Je n'entends pas par expreſſions équivalentes, les tours & les termes François qui paroiſſent le mieux répondre à de certains tours, & à de certains termes Grecs ; car je ſuppoſe, comme on le doit ſur le témoignage de la Gréce floriſſante, que les tours & les termes d'Homere ſont preſque toûjours les plus beaux de ſa langue, au lieu que les tours & les termes François qui y répondent, ne ſont pas de même les plus beaux de la nôtre. Ainſi, dès qu'on a une fois ſaiſi le ſens d'Homere ; il ne faut plus ſonger à ſon expreſſion, mais ſe demander ſeulement à ſoi-même, comment ce Poëte dont on a une ſi haute idée exprimeroit un tel ſens, s'il vivoit parmi nous ; chercher enſuite dans notre langue dequoi exprimer ce ſens avec grace & avec force, & travailler toûjours à y mettre la perfection, juſqu'à ce qu'on ne ſe ſente plus capable de mieux faire. Mr Deſ-

préaux a traduit quelques endroits d'Homere, dans sa traduction du sublime de Longin, & pour leur donner toute la force qu'ils ont dans le Grec, il n'a pas craint d'ajoûter au Grec même. En voici un exemple :

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie ;
Pluton sort de son Trône ; il pâlit, il s'écrie ;
Il a peur que ce Dieu dans cet affreux séjour,
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour ;
Et par le centre ouvert de la terre ébranlée
Ne fasse voir du Stix la rive désolée ;
Ne découvre aux vivans cet empire odieux
Abhorré des mortels & craint même des Dieux.

Il n'y a point dans le Grec, d'un coup de son trident, ni quelques autres circonstances ; mais ces traits ajoûtés à la peinture d'Homere, ne la changent qu'afin qu'elle fasse tout son effet à nos yeux ; & comme Mr Despréaux a jugé que les expressions Grecques la mettoient dans tout son jour, au lieu que les Françoises, à moins d'y suppléer, ne lui donneroient pas la même force, il a prêté quelque chose à Homere, pour compenser ce qu'il croyoit lui faire perdre d'ailleurs. Il y a des gens qui ne goûtent pas ces libertés ; ils disent que ce n'est plus Homere, & qu'enfin, ce n'est pas là traduire

re : Mais, ſans diſputer des mots, de quelque nom qu'ils appellent ces licences, il n'y a pas d'autre parti à prendre, quand on veut plaire en traduiſant un Auteur.

Il y a deux ſortes de traductions. Les unes littérales, & c'eſt à celles-là que le nom de traduction ſemble être propre ; les autres plus hardies, & qui doivent plutôt paſſer pour des imitations élégantes, qui tiennent le milieu entre la traduction ſimple & la paraphraſe. Les premieres ont leur utilité pour ceux qui n'y cherchent que de l'érudition ; on s'y inſtruit des choſes qu'un Auteur a traitées, & de l'ordre qu'il a ſuivi. Le Traducteur y abandonne même le tour & le génie de ſa langue, pour ſuivre ſervilement celle de ſon original. Et il faut tout dire : avec de l'eſprit & de l'attention, le Lecteur eſt bien plus en état de rendre une juſtice exacte à un Auteur traduit de la ſorte, que s'il étoit traduit avec plus de liberté. L'autre eſpece de traduction eſt plus ambitieuſe ; c'eſt peu qu'elle ſoit utile ; elle doit plaire ; ce n'eſt pas aſſez d'y exprimer le ſens d'un ouvrage, ſi l'on n'en rend encore toute la force & tout l'agrément ; ſi l'on ne lui en prête même dans les endroits où il en manque.

Différence des traductions littérales, & des traductions élégantes.

Le premier Traducteur n'a que le méri-

re de ces artisans grossiers qui ne sçavent qu'étendre du plâtre sur un visage, pour en tirer une ressemblance exacte, mais toûjours insipide; & le second ressemble à un peintre habile, qui en copiant les traits d'un homme sçait encore donner de l'ame à la ressemblance, & réveille ainsi par une imitation vive, dans ceux qui ne voient que l'image, toute l'idée que l'original pourroit leur donner.

Mérite des traductions élégantes.

Madame Dacier prend la défense des traductions élégantes contre l'opinion vulgaire qui ne leur fait pas assez d'honneur. On s'imagine d'ordinaire que la fleur de l'esprit & de l'imagination n'y ont point de part, & qu'il n'y a presque d'autre mérite que la connoissance de deux langues. Madame Dacier soûtient, au contraire, qu'il y entre de l'invention, & qu'on ne sçauroit être bon Traducteur sans un enthouziasme judicieux, pour trouver des tours vifs & des expressions animées qui rendent la force & les graces de l'original; elle a sans doute raison, & sa traduction même en est une assez bonne preuve.

On jugera bien, après cette justice que je me fais un honneur & un plaisir de lui rendre, que si je combats quelqu'autre de ses sentimens, c'est avec toute la considération que je dois à son

mérite, & par la seule liberté que tout honnête homme doit prendre de dire naïvement son avis sur les ouvrages exposés au jugement du Public.

Apologie de la langue Françoise.

Madame Dacier, par exemple, avance que notre langue ne sçauroit atteindre à la beauté de l'expression Grecque, & qu'ainsi toute traduction d'Homere demeurera nécessairement bien au-dessous de l'original; elle veut bien qu'on tire cette conséquence pour la sienne même; dont il lui sied bien de ne pas sentir tout le mérite: mais en respectant sa modestie, je ne sçaurois convenir de son sentiment.

Abondance de la langue.

Sur quoi peut-on fonder ce désavantage de notre langue? Est-ce par la disette de mots qu'elle péche? Qu'y a-t-il donc qu'elle ne puisse exprimer? Si quelquefois elle est obligée d'employer plusieurs mots, pour rendre ce qu'un seul exprime en Grec, quelquefois en revanche, elle sera assez heureuse pour renfermer dans un seul mot le sens de plusieurs expressions Grecques. Les langues ont là-dessus des avantages réciproques qui se compensent. Du moins n'y a-t-il personne en état de faire là-dessus, une estimation juste des langues vivantes & des langues mortes; & d'ailleurs, en quelque langue que ce soit, quand on exprime

une choſe de la maniere la plus préciſe qu'elle ſe puiſſe dire, l'eſprit ne compte point les mots, & il eſt également content du plus ou du moins, pourvû qu'il ne ſente que le néceſſaire. Un ſens peut être diffus en Grec, & bleſſer l'eſprit par ce défaut ; ſi de quatre termes qu'on y emploie, il s'en trouve un d'inutile ; & le même ſens peut être précis en François, & flatter l'eſprit par cette beauté, s'il exige ſept ou huit termes, & qu'on n'y en emploie pas davantage.

Elégance. Eſt-ce le défaut d'élégance qu'on reprocheroit à notre langue ? Mais qu'y a-t-il qu'elle n'exprime avec la force & les graces propres au ſujet ? Manque-t-elle de clarté dans les ouvrages dogmatiques & dans les hiſtoires ? Manque-t-elle de ſublime dans les Panégyriques, ou de ſel dans les Satires ? Manque-t-elle de dignité dans les Tragédies de Corneille & de Racine, ou de jeux & de badinage dans les Comédies de Moliere ? Manque-t-elle de tendreſſe dans Quinault, ou de naïveté dans la Fontaine ? Qu'il vienne encore des inventeurs de genres nouveaux ; ils trouveront de nouvelles reſſources dans notre langue.

Harmonie. Seroit-ce donc par le ſon des mots même qu'on prétendroit la déprimer ? Les

ſons d'une langue ſont indifférens, du moins pour ceux qui n'en ſçavent point d'autres; ils ne nous plaiſent ou ne nous choquent, que par le ſens que nous y attachons; car enfin ils ne ſont que l'occaſion arbitraire de nos idées; c'eſt de ces idées ſeules que naiſſent nos plaiſirs & nos dégoûts, & il ne tiendroit qu'à nous de faire un beau mot de celui de *porc*; & un mot déſagréable de celui de *courſier*: il ne faudroit pour cela, qu'en changer le ſens, & faire que l'un ſignifiât ce que ſignifie l'autre; peut-être faudroit-il encore (tant nous ſommes ſujets à la prévention) effacer juſqu'au ſouvenir de leurs anciens uſages qui pourroit nous faire encore quelque peine. Je ne veux pas dire qu'il ne faille avoir égard au ſon dans l'aſſemblage des mots; c'eſt ce qui met de la grace & de l'harmonie dans le diſcours, je prétends ſeulement qu'on peut avoir cet égard en François comme en Grec; & qu'il y a des écrivains durs & des écrivains gracieux en chaque langue, par rapport à ceux qui la parlent.

Sageſſe.

On impute comme des défauts à la langue Françoiſe, l'exactitude & la ſageſſe des écrits même; & ce qui n'eſt qu'une preuve du bon goût des écrivains ſe tourne en reproche contre la langue. Elle eſt, dit-on, trop ſage & trop timi-

de, elle ne prend nulle hardieſſe, & toûjours priſonniere dans ſes uſages, elle n'a aucune liberté. Pourquoi la langue paroît-elle ſi timide ? C'eſt que les bons Auteurs nous ont accoûtumés à ne rien ſouffrir que de ſenſé. Nous ne manquons ni de termes hazardés, ni d'expreſſions audacieuſes, & il n'y a encore que trop d'écrivains qui le font bien voir. Si le goût ſe corrompoit; la langue ſortiroit bientôt de cet eſclavage qu'on lui reproche, mais qui dans l'avenir lui méritera peut-être la préférence ſur les autres.

Préciſion. Nous n'avons point ces particules ſonores qu'Homere ſeme dans ſes vers, & dont il ſoûtient ſes expreſſions. C'eſt que nous n'admettons rien de ſonore s'il n'eſt utile au ſens; nous voulons que le diſcours ſoit harmonieux ſeulement par les expreſſions néceſſaires; & cette prétendue diſette fait en effet la plus ſolide richeſſe de la langue.

Style. Homere emploie quelquefois les mots les plus vils, & il les releve auſſitôt par des épithétes magnifiques; ſi nous n'en faiſons pas de même, c'eſt encore par goût, plûtôt que par impuiſſance. Nous ne proſcrivons abſolument les mots bas, que parceque nous ſentons bien que le voiſinage des expreſſions nobles n'en effaceroit pas tout-à-fait l'impreſſion, & que peut-

être ce contraste ne feroit que la rendre plus sensible.

Homere mêle les mots les plus durs avec les plus polis & les plus doux, & il en fait, dit-on, une composition moyenne qui tient de l'austere & de la gracieuse. Nous n'employons pas ce mêlange, quoique nous en ayons les matériaux; parceque nous croyons que le style en perdroit cette harmonie égale & soûtenue, en quoi consiste sa véritable beauté. Je me dispense d'appuyer sur toutes ces réflexions que le Lecteur étendra mieux que moi; & je lui laisse à conclure que la langue Françoise peut le disputer à toute autre; qu'elle suffit à rendre tout ce qu'il y a de raisonnable & de bien pensé, & que presque tout ce qu'elle n'ose traduire fidélement, ne mérite pas en effet d'être traduit.

S'il faut traduire les Poëtes, en prose ou en vers.

Sur la traduction des Poëtes, il s'est élevé une nouvelle dispute. Les uns pensent qu'il faut absolument les traduire en vers; les autres, entre lesquels est Madame Dacier, soûtiennent qu'on ne sçauroit les traduire qu'en prose. On pourroit récuser le jugement des uns & des autres; parcequ'ils sont la plûpart juges & parties. Les Poëtes fiers de leur talent, s'imaginent que la prose ne peut atteindre à l'expression & aux images poëtiques; & les prosa-

teurs dédaignant un talent qu'ils n'ont pas, se persuadent que les vers sont incompatibles avec la fidélité qu'un Traducteur doit à son original.

En me dépouillant, autant que je le puis de l'intérêt poëtique, pour juger plus sainement de la question, je trouve d'abord que la prose seule est capable des traductions littérales. Jamais la tyrannie de la rime ne permettra de suivre les tours & les expressions d'un Auteur, aussi exactement que la prose le peut faire. Je trouve ensuite que la prose peut s'élever à une grande élégance ; qu'elle peut imiter les hardiesses de la poësie, & conserver avec cela plus de fidélité que les vers n'en souffrent. Je conviens encore qu'à la longue, la prose fatigueroit moins que les vers, parceque l'harmonie de l'une est plus naturelle & plus variée, & que celle des autres est plus contrainte & plus uniforme. Mais avec tout cela, l'on n'a pas raison de prétendre que la versification ne puisse suivre par des équivalens, les pensées d'Homere, & que les *Poëtes cessent d'être Poëtes*, quand ils sont traduits en vers.

Que prétend-t-on dire par ce paradoxe? Entend-t-on que le Poëte traducteur ne puisse rendre le fonds, la substance des pensées du Poëte original? Il

n'y a pas d'apparence qu'on le veuille dire, cela eſt trop évidemment faux. Entend-t-on ſeulement que pour peu qu'on change l'original, on le défigure? C'eſt ce que Madame Dacier paroît penſer à l'égard d'Homere; & ſi le principe qu'elle poſe eſt vrai, elle a raiſon d'en tirer cette conſéquence. *Ce qu'Homere a penſé & dit*, ce ſont ſes termes, *quoique rendu plus ſimplement & moins poëtiquement qu'il ne l'a dit, vaut certainement mieux que tout ce qu'on eſt forcé de lui prêter, en le traduiſant en vers.* Voilà la traduction d'Homere formellement interdite aux Poëtes; mais j'appelle de ce principe, & j'en poſe un tout oppoſé. Homere eſt quelquefois ſi défectueux en ce qu'il a penſé & dit, que le Traducteur proſaïque, & le plus déterminé à être fidéle, eſt ſouvent contraint de le corriger en beaucoup d'endroits. Je le prouverois aiſément par l'exemple même de Madame Dacier. Ce n'eſt donc pas un ſi grand malheur à un Poëte qui traduit Homere, de ne pouvoir être auſſi littéral qu'on peut l'être en proſe.

Je crois même qu'on pourroit mettre à profit cette impuiſſance; qu'en cherchant des équivalens, on découvriroit quelquefois mieux, & que la difficulté de rendre les choſes telles qu'elles ſont, con-

duiroit à imaginer la maniere dont elles doivent être. C'eſt du moins dans cette opinion que j'ai traduit Homere. Elle eſt vraie, ſi mon ouvrage en fournit quelque preuve ; mais quand il n'en fourniroit point du tout ; il ne s'en ſuivroit pas qu'elle eſt fauſſe ; & il faudroit attendre que de meilleurs Poëtes que moi en fiſſent voir la vérité.

Briéveté de la traduction. En tant que Traducteur, je me ſuis attaché particulierement à trois choſes : à la préciſion, à la clarté & à l'agrément.

Pour la préciſion, j'ai tâché de n'employer aucune épithéte, qui n'exprimât quelque circonſtance utile & du ſujet. Avec cette attention, on peut quelquefois renfermer dans un mot le ſens d'une phraſe entiere ; & cette briéveté, quand elle n'eſt pas exceſſive, produit néceſſairement la force & la beauté des vers. L'amas des circonſtances & des images frappe & remplit l'imagination, & c'eſt ce qu'on appelle force : les vers foibles ſont ceux où le ſens eſt en moindre proportion que les paroles.

Clarté. Pour la clarté, j'ai évité autant que je l'ai pû, les tranſpoſitions & les longues périodes. Les unes laiſſent une ambiguité fatiguante dans la conſtruction, & rendent en même tems le ſtyle dur & contraint. Les autres, pour vouloir unir trop de

de choſes enſemble, n'en dévéloppent aucune aſſez diſtinctement; & il faut ſouvent revenir avec une nouvelle attention, ſur ce qu'on a lû, parceque les idées ſe ſont confondues, ou effacées, l'une l'autre. Ajoûtez que ces longues périodes qui donnent du nombre à la proſe, rompent au contraire la cadence & l'harmonie des vers. Un vers eſt toûjours plus beau, toutes choſes égales, ſelon qu'il dépend moins pour la liaiſon de ce qui le précéde & de ce qui le ſuit.

Quant à l'agrément, la différence du ſiécle d'Homere & du nôtre m'a obligé à beaucoup de ménagemens, pour ne point trop altérer mon original, & ne point choquer auſſi des Lecteurs imbus de mœurs toutes différentes, & diſpoſés à trouver mauvais tout ce qui ne leur reſſemble pas. J'ai voulu que ma traduction fût agréable; & dès-là, il a fallu ſubſtituer des idées qui plaiſent aujourd'hui à d'autres idées qui plaiſoient du tems d'Homere: il a fallu, par exemple, anoblir par rapport à nous, les injures d'Achille & d'Agamemnon; éloigner des querelles de Jupiter & de Junon, toute idée de coups & de violence; adoucir la préférence ſolemnelle qu'Agamemnon fait de ſon eſclave à ſon épouſe; & Agrément.

exprimer enfin diverſes circonſtances, de maniere qu'en diſant au fonds la même choſe qu'Homere, on la préſentât cependant ſous une idée conforme au goût du ſiécle.

Voilà les régles que je me ſuis preſcrites dans les endroits de mon ouvrage, où j'ai prétendu traduire Homere; car je me regarde comme ſimple Traducteur, partout où je n'ai fait que de légers changemens. J'ai pouſſé ſouvent la hardieſſe plus loin, j'ai retranché des livres entiers, j'ai changé la diſpoſition des choſes, j'ai oſé même inventer : & c'eſt de cette conduite, ſi téméraire au premier aſpect, qu'il me reſte à rendre raiſon.

DES CHANGEMENS CONSIDERABLES.

Je me ſuis propoſé en mettant l'Iliade en vers, de donner un Poëme François qui ſe fît lire, & je n'ai compté d'y pouvoir réuſſir, qu'autant qu'il ſeroit court, intéreſſant : & du moins exempt des grands défauts.

De la longueur des Poëmes.

Entre pluſieurs raiſons, ce qui a fait tort à nos Poëmes François, c'eſt la longueur : une émulation mal entendue a trompé les Poëtes ; ils ont voulu courir une carriere auſſi longue que celle d'Homere & de Virgile, comme s'ils avoient

craint de ne pouvoir entrer en comparaison avec eux, que par des ouvrages d'aussi longue haleine que l'Iliade & que l'Eneide. C'est de cette émulation imprudente que sont nés la Pucelle, Clovis, S. Louis, &c. Poëmes allongés, dont on ne sçauroit achever la lecture, qu'en se roidissant contre l'ennui, & que l'on n'est jamais tenté de relire.

Les Auteurs ne leur auroient pas donné cette étendue, s'ils avoient fait attention à deux choses : l'une, que les vers François veulent être extrêmement soignés, qu'ils ne souffrent rien de forcé ni de languissant; que tout difficiles qu'ils sont, le Lecteur ne tient compte de la difficulté de les bien faire, qu'autant qu'elle est surmontée; & que par conséquent, il est téméraire de se mettre hors d'état de suffire à cette élégance exacte & continue que les vers exigent, en se surchargeant d'une matiere trop vaste.

Raisons de réduire les Poëmes François.

Aussi, tous ces longs Poëmes, chacun selon la portée de leur Auteur, ne sont-ils bien versifiés que par endroits; les beautés s'y font acheter par beaucoup de négligences, ou plutôt les négligences y étouffent les beautés; car ce n'est qu'au Théâtre qu'une versification négligée peut trouver quelque indulgence : l'action, la prononciation la soûtiennent & la cor-

rigent même en quelque sorte ; au lieu que les Poëmes, dénués de ces secours, laissent sentir tout leur foible, sans que rien le répare.

L'autre raison qui auroit dû engager les Poëtes héroïques à réduire leurs Poëmes, c'est la cadence trop uniforme de nos vers. Elle est agréable, un certain tems, mais à la longue, elle fatigue. Douze mille vers, fussent-ils excellens, ne le paroîtroient pas, s'ils étoient lûs tout de suite, & ils auroient beau encherir toûjours les uns sur les autres, à peine trouveroit-on qu'ils se soûtinssent. Il faut donc se garder d'en rassassier les Lecteurs ; & la prudence veut au contraire, que les Poëtes François réduisent le Poëme à des bornes plus étroites que ne faisoient les anciens, qu'ils le distribuent même en livres plus courts, afin de ménager plus souvent à l'attention, le repos dont elle a besoin, pour mieux goûter nos vers. Il n'y a de Poëmes François que le Lutrin qui se lise ; & quoiqu'il ait sur les autres, l'avantage d'une élégance continue, je suis persuadé que c'est encor un de ses agrémens de n'avoir que six livres, dont le plus long n'a pas trois cens vers.

C'est par ces raisons que j'ai réduit les vingt-quatre livres de l'Iliade en douze, qui sont même de beaucoup plus courts

que ceux d'Homere. On croiroit d'abord que ce ne peut être qu'aux dépens de bien des choſes importantes que j'ai fait cette réduction ; mais ſi l'on conſidere que les répétitions, à bien compter, emportent plus de la ſixiéme partie de l'Iliade, que le détail anatomique des bleſſures, & les longues harangues des combattans, en emportent encore bien davantage, on jugera bien qu'il m'a été facile d'abréger, ſans qu'il en coûtât rien à l'action principale. Je me flatte de l'avoir fait, & je crois même avoir rapproché les parties eſſentielles de l'action, de maniere qu'elles forment dans mon abrégé, un tout plus régulier & plus ſenſible que dans Homere.

Le Pere le Boſſu, dans ſon traité du Poëme épique, ouvrage le plus méthodique & le plus judicieux que le préjugé ait produit, prétend que tout le deſſein de l'Iliade n'eſt que de faire voir combien la diſcorde eſt fatale à ceux qu'elle diviſe. Il n'eſt pas bien sûr qu'Homere y ait penſé ; mais quoi qu'il en ſoit, j'ai tâché que cette vérité ſe ſentît dans mon ouvrage ; je l'ai même établie dès la propoſition, en diſant que la colere d'Achille lui fut funeſte à lui-même, auſſi-bien qu'aux Grecs (ce qu'Homere auroit dû faire, s'il avoit eu le deſſein qu'on lui ſuppoſe) & après avoir ainſi préparé l'eſprit

à la vérité morale dont il doit s'instruire ; j'ai dégagé le Poëme de ce qui pourroit l'en distraire dans la suite : en un mot, je n'ai été plus court, qu'afin de dire plus nettement ce qu'on prétend qu'Homere a voulu dire.

De l'intérêt. La seconde condition que j'ai jugée nécessaire au Poëme, c'est d'être intéressant. Je l'ai trouvé suffisamment dans la fable de l'Iliade. Il s'y agit du salut & de la gloire de deux grands peuples. Deux Rois d'un parti se querellent & se séparent ; l'un perd ses sujets, l'autre son plus cher ami ; leur malheur les réconcilie ; aussitôt le parti contraire perd le héros qui le défendoit, & cette perte fait le désespoir d'une famille auguste & d'un peuple considérable : voilà sans doute de grands intérêts.

D'ailleurs, les principaux personnages de cette action, sont devenus si fameux, par le Poëme même d'Homere, que leur nom seul intéresse, on aime à suivre leurs avantures ; on entre sans peine dans leurs passions. Des héros moins connus qu'Achille, & qu'Hector ; des femmes moins célébres qu'Andromaque & qu'Hélene ne feroient pas sur les cœurs des impressions si sûres ni si vives ; & c'est assurément une grande avance pour plaire & pour émouvoir que la célébrité des personnes qu'on introduit.

Je n'aurois rien eu à corriger là-dessus dans l'Iliade, si ce qu'il y a de touchant, n'étoit affoibli par des préparations détaillées, qui en ôtant des événemens toute la surprise, en diminuent d'autant l'impression ; ou s'il n'étoit interrompu par de longs Episodes qui roulent sur les personnages indifférens, tandis qu'on perd de vûe ceux qu'on vouloit suivre. J'ai cru devoir remédier à ces deux défauts, en supprimant les préparations inutiles, & en retranchant les Episodes sans intérêt.

Souffriroit-on au Théâtre, que dans les entr'Actes d'une Tragédie, on vînt nous dire tout ce qui doit arriver dans l'Acte suivant ? Approuveroit-on que l'action des principaux personnages y fût interrompue par les affaires des confidens ? Non sans doute. C'est néanmoins ce qu'Homere fait souvent dans son Poëme, où cela n'est ni moins importun, ni moins à contre-tems que dans la Tragédie. Les sçavans prévenus ne le sentent pas dans l'Iliade ; mais eux-mêmes, ou du moins les autres, l'auroient bien senti dans mon ouvrage ; & quoique je ne me flatte pas trop de plaire, avec les changemens que j'ai faits, je suis sûr du moins que j'aurois déplû, si j'avois été plus fidéle.

Voici un exemple des libertés que j'ai prises dans la vûe de soûtenir & d'aug-

menter l'intérêt. Patrocle, dans Homere, ayant pris les armes d'Achille, fait un carnage horrible de Troyens; on le prend quelque tems pour le héros dont il porte les armes: mais enfin on se détrompe. Il combat & tue Sarpedon pour qui Jupiter fait de grands prodiges. Le combat roule ensuite sur les subalternes; après quoi Apollon lui-même désarme Patrocle; Euphorbe le blesse par derriere, & Hector qui étoit demeuré dans l'inaction, profite de l'état où il voit Patrocle; il le tue & l'insulte mal à propos; ce que son ennemi mourant lui reproche avec raison.

Pour moi, je fais durer l'erreur des Troyens qui prennent Patrocle pour Achille. C'est dans cette idée que Sarpedon l'attaque, & il en devient plus intéressant, par le péril où il croit s'exposer; comme Patrocle en est plus grand par l'erreur que cause toûjours son courage. A peine Sarpedon est-il mort, qu'Hector entreprend aussitôt de le venger: ainsi, l'on passe sans interruption d'un intérêt à un autre encore plus considérable. Hector, & Patrocle toûjours pris pour Achille, se disputent le corps de Sarpedon, ce qui fait une image terrible & touchante tout à la fois. C'est dans cette occasion que Jupiter fait gronder la foudre & pleuvoir le sang: pro-

diges qui découragent les deux armées, tandis qu'ils redoublent encor la valeur des deux héros. Hector triomphe de Patrocle, & il l'insulte plus à propos que dans Homere, puisqu'il le prend pour Achille, & qu'il l'a vaincu sans secours. Patrocle mourant détrompe Hector, surprise intéressante : & enfin la tristesse où tombe Hector détrompé, ferme ce me semble cet incident, d'une maniere grande & pathétique. Je me suis du moins affermi dans ces pensées, par le plaisir que cet endroit m'a paru faire à ceux qui l'ont entendu.

A l'égard des défauts, je n'ai pas cru devoir retrancher ceux qui ne s'apperçoivent que par la réflexion, & qui ont au premier aspect de l'éclat & de la beauté ; le Poëme s'accommode assez de ces défauts-là, & ils n'empêchent pas qu'on ne réussisse ; parce que le lecteur une fois touché, ne se demande gueres à lui-même, s'il a assez de raisons de l'être. Ils donnent seulement lieu à de bonnes critiques qui ont aussi leurs succès. L'ouvrage est séduisant, la censure est raisonnable ; & le public les lit avec plaisir l'un & l'autre. Je me suis donc contenté de remédier, autant qu'il m'a été possible, aux défauts qui choquent ou qui ennuyent ; ceux-là ne se pardonnent point.

Des défauts importants.

J'ai laiſſé aux Dieux leurs paſſions ; mais j'ai tâché de leur donner toûjours de la dignité. Je n'ai pas dépouillé les héros de cet orgueil injuſte, où nous trouvons ſouvent de la grandeur ; mais, je leur ai retranché l'avarice & l'avidité du butin qui les avilit à nos yeux ; & je n'ai pas voulu, par exemple, qu'Achille examinât la rançon d'Hector, avant que de le rendre ; une ſi baſſe attention le déshonoreroit plus, poëtiquement parlant, que ſa cruauté même.

J'ai tâché de rendre la narration plus rapide qu'elle ne l'eſt dans Homere, les deſcriptions plus grandes & moins chargées de minuties, les comparaiſons plus exactes & moins fréquentes. J'ai dégagé les diſcours de tout ce que j'ai crû contraire à la paſſion qu'ils expriment, & j'ai eſſayé d'y mettre cette gradation de force & de ſens, d'où dépend leur plus grand effet. Enfin, j'ai ſongé à ſoûtenir les caractères, parce que c'eſt ſur cette régle aujourd'hui ſi connue, que le Lecteur eſt le plus ſenſible & le plus ſévere. Je ne rapporterai point d'exemples de toutes ces attentions ; ils me meneroient trop loin ; d'ailleurs, ſi je plais, il m'importe peu qu'on ſache en détail le mérite que j'y puis avoir ; & ſi je ne plais pas, pourquoi rendrois-je compte d'un

art qui ne m'auroit pas réussi ? Je dirai seulement, pour donner une idée du reste, les raisons que j'ai eues de changer le bouclier d'Achille, & les circonstances de la mort d'Hector. La réputation de ces endroits mérite plus particulierement que je justifie mes hardiesses.

Bouclier d'Achille.

J'avoue donc que le bouclier d'Achille m'a paru défectueux par plus d'un endroit ; les objets que Vulcain y représente n'ont aucun rapport au Poëme, & ils ne conviennent ni à Achille pour qui on le fait, ni à Thétis qui le demande, ni à Vulcain même qui en est l'ouvrier ; les objets y sont tellement multipliés, qu'à peine imagine-t-on que le bouclier les pût contenir distinctement ; les figures représentées agissent & changent de situation, comme si elles étoient vivantes, ce qui fait un prodige puérile.

Le premier de ces défauts s'excuse mieux que les autres : on dit qu'Homere a voulu délasser l'imagination du récit des combats, & qu'il a saisi cette occasion de lui offrir des objets plus riants & plus tranquilles. A la bonne heure ; mais ne conviendra-t-on pas du moins que s'il eût pû accorder cette variété avec la convenance, comme Virgile l'a fait dans le bouclier d'Enée, la chose n'en auroit été que mieux.

Pour la multiplicité des objets, on allegue nos petites pierres gravées, où les ouvriers ont raſſemblé quelquefois pluſieurs figures; mais faut-il d'autre cenſure que l'Apologie même? Et n'étoit-il pas ridicule à Vulcain de faire en cette occaſion un travail ſi difficile à appercevoir & à déchiffrer.

Pour les diverſes actions des mêmes figures, diroit-on qu'elles étoient répétées ſous différentes formes, en pluſieurs tableaux ſéparés? mais cela ne feroit qu'augmenter la confuſion; il vaut mieux avouer franchement qu'Homere a abuſé de la puiſſance de Vulcain, & qu'après lui avoir fait faire des trépieds qui marchent ſeuls aux aſſemblées des Dieux, & des ſtatues d'or qui parlent & qui penſent, il n'a cru que ſuivre ce Syſtême, en lui faiſant faire encore un bouclier mouvant, comme ces tableaux que nous avons vûs en France depuis quelques années.

J'ai donc imaginé un bouclier qui n'eût point ces défauts. Je n'y place que trois Actions liées même l'une à l'autre. Les nopces de Thétis & de Pélée, qui fondent la nobleſſe d'Achille; le jugement de Pâris, qui fonde la colere de Minerve & de Junon contre les Troyens; & l'enlevement d'Hélene qui fonde la vengeance des Grecs. Ces objets, quoique

riants, ont tous rapport au Poëme ; il n'y a point de confusion ; & je ne peins chaque action que dans un instant, quoique par la maniere dont je la peins, j'en fasse entendre les commencemens & les suites. Je ne sçai si je me trompe, mais il me paroît heureux d'avoir fait ainsi du bouclier d'Achille, un titre de sa grandeur, & pour ainsi dire, son manifeste.

J'ai trouvé la mort d'Hector aussi défectueuse que le bouclier d'Achille. Qu'on en juge par les circonstances dont elle est accompagnée dans l'Iliade. Après le carnage opiniâtre qu'Achille a fait des Troyens sur les bords du Xante, tout ce qui peut en échaper, se sauve dans Ilion ; Hector lui seul hors des murailles, attend son ennemi avec toute l'assurance d'un héros : c'est en vain que Priam & qu'Hecube le conjurent de rentrer, par tout ce que l'amour paternel peut imaginer de plus touchant ; il demeure inflexible, & il n'est occupé que de l'impatience d'en venir aux mains. Achille arrive enfin ; qui le croiroit, après ce que je viens de dire de la disposition d'Hector ? Cet homme si intrépide tout à l'heure fuit sans tenter seulement de se défendre, & ce n'est plus qu'une dispute de coureurs entre les deux héros,

qui tous deux, l'un fuyant, l'autre poursuivant, fourniſſent trois fois le tour de la grande ville de Troye. Il faut que Minerve, pour engager Hector au combat prenne la forme de Deiphobus ſon frere, & vienne l'enhardir à combattre Achille avec ſon ſecours. Hector reprend courage à la vûe d'un ſecond, & réſolut enfin de combattre Achille, il lui fait ſeulement des propoſitions d'humanité pour le corps de celui qui ſera vaincu. Achille lance un trait contre Hector & le manque; Hector atteint du ſien le bouclier d'Achille, mais ſans effet; Minerve court aſſez loin ramaſſer le trait d'Achille pour le lui rendre, tandis qu'Hector qui s'attend au ſecours de ſon frere, ne le trouve plus; il fait pourtant un dernier effort, & c'eſt le ſeul ſigne de valeur qu'il donne en cette occaſion; il briſe ſon épée contre les armes de Vulcain, après quoi Achille triomphe ſans peine d'un ennemi ſans défenſe, juſques-là qu'il examine à loiſir où il portera le coup. En vérité, quand Homere auroit eu deſſein d'avilir ſes deux Héros, qu'il auroit voulu que l'un périt avec infamie, & que l'autre triomphât ſans gloire, il me ſemble qu'il n'auroit pû mieux s'y prendre. L'un eſt lâche, l'autre eſt ſecondé; l'un s'abandonne ſans combat à toute la frayeur

du péril, & l'autre n'en court point du tout. Je sçais que les Sçavans ont des allégories toutes prêtes pour sauver tout cela ; mais pour moi, je n'ai pas crû devoir me fier à des excuses que la plûpart des lecteurs traitent de frivoles, & qui, quand elles seroient solides, ne réparent jamais les premieres impressions.

Ainsi, j'ai changé sans scrupule toutes ces circonstances, pour rétablir la gloire des deux Héros de l'Iliade. Hector ne fuit point d'abord avec ignominie ; il commence par proposer son traité qui est raisonnable & magnanime ; Achille, furieux qu'il est, ne répond à sa proposition, qu'en lui portant le premier coup. Hector aussi-tôt lance son dard, il brise son épée contre les armes divines, & c'est alors que se trouvant sans défense, il est réduit à fuir ; mais encor fuit-il en homme que la crainte de la mort n'a pas troublé ; il fuit sous les ramparts de Troye, pour exposer son ennemi à une grêle de traits : danger qui enhardit Achille à le poursuivre, & qui fait même une action héroïque, de la poursuite d'un ennemi désarmé. Enfin Hector ramasse un des traits qui pleuvoient sur Achille ; il combat encore & succombe du moins glorieusement. Si ces corrections sont bonnes, je ne prétends pas

en tirer vanité. Le défaut étoit si sensible, qu'à moins d'être idolâtre d'Homere, je ne pouvois n'en être pas blessé ; & dès qu'on sent le mauvais, on a du moins une idée confuse du bon ; un peu de méditation l'éclaircit & la perfectionne bien-tôt.

Voilà ce que j'avois à dire de l'Iliade & de mon imitation. J'abandonne l'ouvrage au jugement du Public ; si j'obtiens son approbation, peut-être m'enhardira-t-elle à entreprendre un Poëme tout-à-fait original : s'il me la refuse, je ne lui en demanderai pas raison, & ce sera à moi d'érudier pourquoi j'aurai manqué de lui plaire.

Mais que diront certains Sçavans ? je m'attends, surtout si je réüssis, à de vives contradictions. On dira que je suis un téméraire d'avoir osé toucher à une réputation de plus de deux mille ans. Je réponds à cela que je ne sçaurois lui porter d'atteinte qu'autant qu'elle seroit injuste, & que les erreurs accréditées n'en deviennent pas plus respectables. On dira que je suis un ignorant ; j'en demeure déja d'accord ; j'ai songé néanmoins à ne parler que de ce que j'entends ; il faudra faire voir en quoi je me suis trompé ; il ne suffira pas même de me convaincre de plusieurs fautes ; je serai toûjours en droit de

tenir pour bien remarqué de ma part, tout ce qu'on paſſera ſous ſilence. En un mot, on m'oppoſera de bonnes ou de mauvaiſes raiſons : je ferai gloire de me rendres aux bonnes, & le public fera juſtice des mauvaiſes.

L'OMBRE D'HOMERE

ODE.

L'OMBRE D'HOMERE

ODE.

HOMERE, l'honneur du Permeſſe,
Toi, qui par de ſublimes airs,
Aſſuras aux Dieux de la Gréce
L'immortalité de tes Vers ;
Parois, ſors du Royaume ſombre,
Et dérobe un moment ton ombre,
A la foule avide des morts ;
Cede à l'innocente magie
De la poëtique énergie,
Et des graces de mes accords.

Oui, ma Muſe aujourd'hui t'évoque :
Non pas que nouvel * Appion.
Je brûle de ſçavoir l'époque,
Du débris fameux d'Ilion ;
Non, pour ſçavoir ſi ton génie
Fut Citoyen de Mæonie,
Ou de l'Iſle heureuſe d'Yo ;
Tu peux d'un éternel ſilence,
Voiler ton obſcure naiſſance,
Echapée aux yeux de Clio.

* *Appion évoque l'ombre d'Homere pour ſçavoir le lieu de ſa naiſſance.*

Un déſir plus noble m'anime,
Et ſans en craindre le danger,
Je veux forcer ton chant ſublime,
D'illuſtrer un luth étranger.
Je veux ſous un nouveau langage,
Rajeunir ton antique ouvrage,
Vien toi-même, vien m'exciter :
Seconde, régle mon yvreſſe,
Et ſi ta gloire t'intéreſſe,
Di-moi comme il faut t'imiter.

Effet ſurprenant de ma lyre !
Divin Homere je te vois ;
Tu ſors brillant du ſombre empire :
J'écoute, impoſe-moi tes loix.
Loin cette aveugle obéiſſance,
Dit-il, pour m'imiter commence
A bannir ces reſpects outrés ;
Sur mes pas qu'un beau feu te guide,
Je réprouve l'eſprit timide,
Dont mes Vers ſont idolâtrés.

Homme, j'eus l'humaine foibleſſe ;
Un encens ſuperſtitieux,
Au lieu de m'honorer me bleſſe :
Choiſis, tout n'eſt pas précieux.
Prend mes hardieſſes ſenſées,
Et du fond vif de mes penſées,
Songe toûjours à t'appuyer :
Du reſte je te rends le maître ;
A quelque prix que ce puiſſe être,
Sauve-moi l'affront d'ennuyer.

Mon siécle eut des Dieux trop bizares
Des Héros d'orgueil infectés :
Des Rois indignement avares ;
Défauts autrefois respectés.
Adoucis tout avec prudence ;
Que de l'exacte bienséance
Ton ouvrage soit revêtu :
Respecte le goût de ton âge
Qui sans la suivre davantage,
Connoît pourtant mieux la vertu.

Ne borne pas la ressemblance,
A des traits stériles & secs ;
Rends ce nombre, cette cadence
Dont jadis je charmai les Grecs.
Sois fidele au stile héroïque,
Au grand sens, au tour pathétique,
Enfans d'un travail assidu.
Qu'en ce choix la raison t'éclaire ;
Je plaisois, si tu ne sçais plaire
Crois que tu ne m'as pas rendu.

Ose

Oſe imaginer que la Parque
Démentant ſes féveres loix,
Permet à la fatale barque,
De me remettre aux bords françois:
Dans leur ſobre & modeſte langue;
Crois que de plus d'une harangue,
J'abrégerois mes longs combats;
Mes Héros dignes de leur gloire
Impatiens de la victoire,
Vaincroient, & ne ſe loueroient pas.

Du faux merveilleux de la Fable
Mes Vers ſe feroient garantis,
Et j'y tiendrois au vrai-ſemblable
Les Dieux mêmes aſſujettis.
De Vulcain la main trop ſçavante,
Par une gravure mouvante,
N'orneroit pas un bouclier;
D'Achille, par une autre image,
Il animeroit le courage,
Et ſçauroit le juſtifier.

Tu m'entends : Pluton me rappelle ;
L'Ombre disparoît à ces mots.
Enflammé d'une ardeur nouvelle,
Peignons les Dieux & les Héros.
Je vois au sein de la nature,
L'idée invariable & sûre,
De l'utile beau, du parfait.
Homere m'a laissé sa Muse,
Et si mon orgueil ne m'abuse,
Je vais faire ce qu'il eût fait.

L'ILIADE.

LIVRE PREMIER.

USE raconte-moi la colere d'Achille,
Pour les Grecs, pour lui-même, en malheurs si fertile ;
Et qui le retenant dans un cruel repos ;
Fit aux Champs Phrygiens, périr tant de Héros.
Tel fut de Jupiter le décret homicide,
Depuis qu'aux cœurs d'Achille & du puissant Atride
La discorde insolente eut versé son poison,
Et dans ces cœurs aigris eut éteint la raison.
Quel Dieu de ces Héros rompit l'intelligence ?
Apollon, que Chrysés arma pour sa vengeance ;
Qui dans le camp des Grecs, semant par-tout l'effroi,
Fit payer aux sujets la faute de leur Roi.
Chrysés pour dérober sa fille à l'esclavage ;
Chargé de dons, aborde au Phrygien rivage ;
Il croit déja la voir rendue à ses transports,
Et compte sur ses pleurs, plus que sur ses thrésors ;

Il paroît ; d'Apollon le Sceptre, la Couronne
Accroît la Majesté que son âge lui donne.
Vous Atrides, dit-il, vous Grecs qui les suivez,
Puissiez-vous voir bien-tôt vos travaux achevez,
Et laissant votre affront sous les débris de Troye
Rentrer dans vos foyers, pleins d'honneur & de joye.
De ma fille, à ces dons, laissez tomber les fers;
Je la demande au nom du maître que je sers.
Tous les cœurs sont émûs pour ce malheureux pere;
Tous réverent en lui son sacré caractere.
Du retour de sa fille ils approuvent le prix.
Atride à leurs respects sent croître ses mépris,
Et seul bravant l'arrêt que tout son Camp prononce,
Son inflexible orgueil lui dicte sa réponse.
Vieillard, loin de ce camp précipite tes pas,
Tout ce vain apareil ne t'y défendroit pas;
Ta présence m'aigrit, ta priere m'outrage;
Ta fille est pour jamais livrée à l'esclavage,
Elle n'est plus à toi : tu ne la verras plus.
Souffre & pleure : tel est le destin des vaincus.
Il dit. Le Prêtre garde un silence timide;
Il s'éloigne, & bien-tôt loin des regards d'Atride,
L'œil en pleurs & le cœur oppressé de sanglots,
A son Dieu tutelaire il adresse ces mots.
Dieu puissant, dont les traits plus promts que le tonnerre,
Atteignent à la fois aux deux bouts de la terre;

Dieu de Cylle & de Cryse, écoute & venge moi.
Si le soin de ton Temple est mon unique emploi ;
Si jamais en ton nom, les flammes dévorantes
Ont consumé les cœurs des victimes sanglantes,
Si leurs membres fumans sur ton Autel épars
Ont quelquefois du Ciel attiré tes regards,
Lance tes traits vengeurs sur une armée impie,
Et si tu vois mes pleurs, que son sang les expie.
Apollon l'entendit, & du plus haut des Cieux
Armé de tous ses traits, il descend furieux.
Le bruit l'annonce en vain; des nuages le couvrent:
Mais, non loin des Vaisseaux, ces nuages s'entr'ouvrent.
De-là, lançant ses traits, ainsi que des éclairs,
D'un homicide bruit il fait fremir les airs;
Les troupeaux tombent morts, essai de sa puissance.
Mais bien-tôt sur les Grecs il étend sa vengeance;
Et déja les Soldats sont par-tout occupés
A couvrir les buchers de ceux qu'il a frappés.
Neuf jours ces traits mortels volerent sur l'Armée.
De leur ravage affreux Junon est allarmée.
De ces Grecs expirans elle plaint le destin;
Elle veut à la mort arracher son butin;
Et contre ces malheurs, sa bonté tutelaire
Inspire au cœur d'Achille un dessein salutaire.
Il assemble les Grecs, & s'adresse à leur Roi.
Que servent tant de bras réunis sous ta loi?
Malgré tous nos projets ton Armée est réduite
A chercher sans honneur, son salut dans la fuite;

En laiſſant ſur ces bords nos compagnons épars,
Qui n'y devoient périr que victimes de Mars.
Sur ce danger preſſant conſultons un Augure,
Qui du ſombre Avenir perce la nuit obſcure,
Inſtruit à pénétrer le ſens myſtérieux
Des ſonges qui ſouvent ſont les avis des Dieux.
Qu'il regle notre ſort; que ſa voix nous apprenne
Du couroux d'Apollon l'origine incertaine;
Quel crime à notre perte auroit pû l'animer,
Et par quel Sacrifice on peut le déſarmer.
A ce diſcours d'Achille, un Augure ſe leve:
C'eſt Calchas, d'Apollon cet infaillible éleve,
Qui, comme le préſent, voit d'un regard certain
Tout l'avenir écrit au livre du Deſtin;
Qui juſqu'aux bords Troyens, ſur les champs de Neptune,
Des Grecs impatiens conduiſit la fortune.
Tu veux ſçavoir, dit-il, pour quel crime punis,
Nous ſentons d'Apollon tous les traits réunis.
J'en pénetre la cauſe, & les Grecs vont l'apprendre.
Toi qui me fais parler, jure de me défendre.
Je vais, par mes diſcours, m'attirer le couroux
D'un Roi puiſſant, d'un Roi qui vous commande à tous.
Pour me porter peut-être une atteinte certaine,
Sous un calme apparent il va cacher ſa haine;
Mais toûjours redoutable, il faut que contre lui
Un ſerment ſolemnel m'aſſure ton appui.
Ne crains rien, dit Achille; à cet indigne obſ-
tacle

C'eſt déja trop laiſſer retarder ton Oracle.
Je jure par le Dieu qui ſaiſit tes eſprits ;
Par les ſaintes fureurs dont ton cœur eſt épris ;
Ne crains aucun des Grecs ; fut-ce Atride lui-
même,
Ce bras eſt ton appui contre ſon rang ſuprême ;
Prononce, ſans égards pour lui ni pour les ſiens ;
Tes jours ſont en ces lieux auſſi ſûrs que les miens.
La crainte à ce ſerment fuit du cœur de l'Augure.
Apprenez, leur dit-il, & réparez l'injure.
Chryſés eſt outragé, ſa fille eſt dans les fers ;
De-là ſont nés les maux que vous avez ſoufferts :
Qu'on la rende, & qu'à Chryſe une Hecatombe
offerte
Calme le Dieu vengeur armé pour notre perte.
Atride à ce diſcours ſe leve furieux.
La colere contrainte étincelle en ſes yeux ;
Sur l'Augure fatal qui contre lui prononce
Un regard menaçant devance ſa réponſe.
Quoi faudra-t-il toûjours qu'en tes triſtes fu-
reurs
Tu faſſes tes plaiſirs d'annoncer nos malheurs ?
Des volontés des Dieux incommode Miniſtre,
Ta voix nous eſt toûjours d'un préſage ſiniſtre.
Tu dis que pour Chryſés mes injuſtes dédains
Ont armé d'Apollon les redoutables mains ;
Le Ciel par tant de morts demande Chryſeïde ?
D'un partage ſi doux veux-tu priver Atride ?
Car enfin, à tes yeux je ne m'en cache plus,
Mes feux pour ma Captive ont fondé mes refus ;

Sous les mépris forcés dont j'accablois le pere ;
Je lui cachois combien sa fille m'étoit chere.
Cependant, s'il le faut, je la rends dès ce jour ;
Le salut de la Grece est mon premier amour.
Mais quand d'un bien si doux moi-même je me
privе,
Je veux qu'un autre prix remplace ma Captive.
Par quels avares soins ton cœur est avili !
De l'honneur de ton rang quel est ce lâche oubli ?
Dit Achille, d'où vient que ton cœur mercénaire
De son obéissance exige le salaire ?
Tous les thrésors conquis par nos travaux passés
Dans les mains de nos Grecs sont déja dispersés.
Quand chacun de sa part est le maître paisible,
Veux-tu redemander un partage impossible ?
Aux remparts d'Ilion portons les derniers coups ;
Tu rougiras alors de t'être plaint de nous.
Mais desarme aujourd'hui la céleste vengeance,
Et laisse-nous le soin de la reconnoissance.
Quoi donc, sorti des Dieux, usurpes-tu leurs
droits,
Et penses-tu, comme eux, donner ici des Loix ?
Répond le fier Atride au violent Achille.
Tu te pares ici d'une audace inutile.
Et de quel droit viens-tu, par tes libres avis,
Hors d'intérêt pour toi disposer de mon prix ?
Je le rends, c'est aux Grecs que je le sacrifie.
Mais qu'un nouveau partage aussi les justifie ;
Ou j'irai ne suivant que mon dépit pour loi,
Dépouiller de leur prix Ajax, Ulisse, ou toi.

Et c'eſt ainſi qu'en moi ce Camp va reconnoître
La tendreſſe d'un pere & le pouvoir d'un maître.
Achille, l'œil en feu répond à ce diſcours :
Et quoi de ton orgueil rien n'arrête le cours ?
Indigne Chef des Grecs, ta ſuperbe inſolence
Devroit tous les ſouſtraire à ton obéïſſance.
C'eſt trop ſur les Troyens réunir leur effort
Et braver ſous tes loix les hazards & la mort.
Qui m'anime moi-même à la chute de Troye ?
Jamais les biens d'Achille ont-ils été leur proye ?
Jamais pour m'outrager ont-ils paſſé les eaux ?
Les bords Theſſaliens ont-ils vû leurs Vaiſſeaux ?
Nos rives des Troyens ſont encore ignorées ;
Trop de Monts, trop de Mers ſeparent nos Contrées.
Ingrat, c'eſt pour toi ſeul que s'eſt armé mon bras ;
Je m'expoſois ici pour toi, pour Ménelas.
D'un généreux ſecours digne reconnoiſſance !
Tu veux de mes travaux m'ôter la récompenſe ;
Ce prix, ſur qui les Grecs, honorant mes Exploits,
M'ont donné contre tous d'inviolables droits.
Attends le jour fatal de la ſuperbe Troye,
Ce jour où ſes thréſors deviendront notre proye.
Qu'on nous diſtingue alors par des prix inégaux.
Je conſens que ton rang prévaille à mes travaux.
Mais non, n'attens plus rien ; je quitte ce rivage ;
C'eſt aſſez ſous tes Loix aſſervir mon courage ;
Et je ne prétends plus par des efforts nouveaux
Nourrir l'orgueil d'autrui de mes propres travaux.

Fui, dit Agamemnon, ne crois pas, fier Achille,
Que je perde à regret ton secours inutile.
Assez d'autres sans toi marcheront sur mes pas;
Et ton absence ici ne s'appercevra pas.
Je n'y perds qu'un Guerrier prompt à me contredire,
Qui seul de tous les Grecs, trouble ici mon Empire,
Qui, fier d'un cœur altier qu'il a reçu des Dieux,
Cherche à semer par-tout un désordre odieux.
Va, pars, & pour tout fruit d'une impuissante audace,
Remporte de ton Chef l'infaillible menace.
J'affranchis Chryseïde, & mes Vaisseaux sont prêts;
Les flots vont la porter dans les bras de Chrysés.
Tandis que de tes bras Briseïde enlevée,
Va venger ma puissance imprudemment bravée;
Je veux que tout le Camp soit instruit avec toi,
Que les Dieux seuls ici sont au-dessus de moi.
Dans le cœur du Héros s'éleve un nouveau trouble;
Il brûloit d'un couroux que ce discours redouble.
Dans un silence affreux il demeure un instant;
Il consulte, il balance, & son esprit flotant
Ne sçait s'il doit se vaincre, ou se venger d'Atride.
L'esprit balance en vain, le cœur plus prompt décide.
Il est prêt à frapper, quand Minerve, des Cieux
Vient arrêter le fer qui déja brille aux yeux.

Le seul Achille voit & connoît la Déesse.
Quel sujet, lui dit-il, en ces lieux t'intéresse !
Qui t'ameine ? à tes yeux faut-il être outragé !
Laisse-moi, qu'à tes yeux je sois aussi vengé.
Modere, dit Pallas, ce transport sanguinaire.
Junon a dans les Cieux tremblé de ta colere.
Ton sang, le sang d'Atride est cher à ses desirs.
Par tes reproches seuls venge tes déplaisirs.
Un jour, un jour les Grecs, c'est moi qui te le jure,
Viendront par leurs respects effacer ton injure.
Mais jusques à ce jour qui doit t'être si doux
Laisse à l'ordre des Dieux enchaîner ton courroux.
J'obéis, dit Achille, à ta Loi souveraine.
Mon respect pour les Dieux est plus fort que ma haine.
Sa main au même instant confirme ses égards ;
Et le fer repoussé disparoît aux regards.
Pallas s'éleve au Ciel ; le Héros qu'elle laisse
Accorde encor ces mots au dépit qui le presse.
Quel orgueil effrené possede Agamemnon !
Quel excès, quelle yvresse a troublé ta raison ?
Lâche, ton seul aspect doit détromper la Grece :
Et tes yeux de ton cœur décelent la foiblesse.
Ton bras du sang Troyen craindroit de se souiller :
Et tu n'es Chef des Grecs que pour les dépouiller.
Peuple digne du joug où ton orgueil le livre,
ne de t'obéir, puisqu'il te laisse vivre !
A ces vils combattans, c'est trop m'associer :
D'avec toi, d'avec eux, je veux me délier.
Mais craignez tous, qu'ainsi que ce Sceptre stérile

Sur ſa tige autrefois fut un Rameau fertile,
Qui ſéparé du tronc qui pouvoit le nourrir
A perdu ſous le fer l'eſpoir de refleurir :
Craignez, craignez ainſi, que ſéparés d'Achille
Vous n'oppoſiez à Troye une haine inutile,
Et que du fer d'Hector vous ne ſentiez les coups ;
Foibles rameaux d'un tronc qui vous ſoûtenoit tous.
Son Sceptre au loin jetté confirme ſa menace.
Atride dans ſon cœur frémit de cette audace :
Quand l'éloquent Neſtor qui les voit s'animer,
Vénérable Orateur, tâche de les calmer,
Lui qui depuis les jours que la Parque lui file
A vû naître trois fois un nouveau peuple à Pile :
Et qui, Roi du troiſiéme élevé ſous ſes yeux,
Commande à des Sujets dont il vit les Ayeux.
Dans quels tranſports, dit-il, faut-il que je vous voye ?
Quel déſeſpoir pour vous ! quel triomphe pour Troye !
Si ce bruit ſe répand, votre déſunion
Va contre vos exploits raſſûrer Ilion.
Laiſſez à la raiſon calmer la violence,
Et reſpectez en moi l'âge & l'expérience.
Craindrez-vous d'imiter en ſuivant mes conſeils
Ceux qui doivent ſervir d'exemple à vos pareils,
Piritoüs, Driante, Exadie, & Cénée,
Le divin Poliphême, & l'heritier d'Egée ?
Jamais leur bras vengeur s'arma-t-il vainement ?
Quel monſtre dans leurs jours nâquit impunément ?

Loin de Pile, à leur voix, je cherchai les allarmes
Je vins à leurs travaux associer mes armes.
Cent fois j'ai vû près d'eux le péril sans effroi ;
Une part de leur gloire a rejailli sur moi.
Ils ont de mes conseils éprouvé l'assistance,
Et depuis, un long âge a meuri ma prudence.
Croyez-en donc Nestor, ou plûtôt la raison.
Elle asservit Achille au rang d'Agamemnon :
Mais sans autoriser que le puissant Atride
Aille, au mépris des Grecs lui ravir Briseïde:
L'un & l'autre ont ici d'inviolables droits ;
L'un est le fils des Dieux, l'autre est le chef des Rois.
Ainsi tu dois, Atride, en regnant sur toi-même,
Justifier les Grecs de ton pouvoir suprême.
Et nous verrons Achille ardent à t'imiter,
Nous confirmer l'appui qu'il vouloit nous ôter.
La raison, dit Atride, a parlé par ta bouche :
Mais dois-je me soumettre à cet esprit farouche,
Qui toûjours dans ses vœux inflexible, effrené,
Veut usurper le rang que les Grecs m'ont donné ?
Fils des Dieux, prétend-il à leur indépendance ?
Et croit-il la révolte un droit de sa naissance ?
Non, en suivant tes Loix je croirois me trahir,
Je laisse à d'autres cœurs l'affront de t'obéir,
Dit Achille, & ses yeux secondent ce langage.
Ne crains pas cependant d'obstacle à ton outrage :
Ma captive à ton gré va passer dans tes mains.
Le silence des Grecs approuve tes desseins ;
Puisque de ton orgueil leur foiblesse est complice ;
Qu'ils reprennent leurs dons, ce sera leur supplice.

Va Patrocle ; remets mon eſclave en ſes bras ;
Va ; mon cœur en gemit ; mais ne l'écoute pas.
Tout charmé, tout épris qu'il eſt de Briſeïde ;
Je ne la puis ſouffrir comme un préſent d'Atride.
Je pars ; malheur à ceux dont je ſuis outragé.
Je ne combatrai plus, ingrats, je ſuis vengé.
Suivi de tous les ſiens Achille ſe retire.
A l'ordre de Calchas Atride va ſouſcrire.
Pour apaiſer les Dieux, ſur un de ſes Vaiſſeaux
Il place vingt Rameurs, embarque cent taureaux ;
Y remet à regret l'aimable Chryſeïde ;
Et nomme en ſoupirant, Uliſſe pour ſon guide ;
Uliſſe part, bien-tôt touche au bord ſouhaité.
Le vaiſſeau dans le port par l'ancre eſt arrêté ;
L'Hecatombe en deſcend, pacifique préſage ;
Chryſeïde s'émeut en touchant le rivage.
Uliſſe la conduit ; il arrive à l'Autel ;
Et la remet enfin dans le ſein paternel.
C'eſt aſſez, Apollon, s'écria l'heureux Pere ;
Ma fille m'eſt rendue ; appaiſe ta colere ;
Et ſi contre les Grecs mes vœux t'ont animé,
Qu'ils déſarment auſſi le bras qu'ils ont armé.
Cent taureaux égorgés rendent le Dieu propice ;
Un feſtin ſolemnel ſuccede au Sacrifice ;
Leur chant reſpectueux juſqu'au Ciel eſt porté ;
Et le Dieu qui l'entend lui-même en eſt flatté.
Tandis qu'au Camp des Grecs, du ſuccès de ſon zele,
Uliſſe impatient va porter la nouvelle ;
Atride vers Achille envoyoit ſes Heraults

Lui ravir la beauté, ſeul prix de ſes travaux ;
Et dans le même tems qu'ils alloient la reprendre ;
Patrocle, de ſa part arrivoit pour la rendre.
L'un par la violence inſultoit la fierté ;
L'autre par le dédain bravoit l'autorité.
Aux Grottes de Thétis déja le bruit fidelle
A porté le ſuccès de l'injuſte querelle ;
Et l'œil noyé de pleurs garants de ſon amour ;
Sous quel aſtre, mon fils, vous ai-je mis au jour,
Dit-elle ? & faudra-t-il que l'outrage & la honte
Troublent le peu de jours que la Parque vous compte ?
Triſte mere, faut-il, pour comble de malheurs,
En craignant votre mort, voir encor vos douleurs?
Soudain s'éleve au Ciel cette mere éperdue.
Jupiter écarté s'offre ſeul à ſa vûe :
Thétis devant ce Dieu prompte à s'humilier,
Par ces tendres reſpects commence à le prier :
Digne Maître des Dieux ſi jamais de ſon zele
Thétis vous a donné quelque gage fidèle,
Que la reconnoiſſance en tombe ſur mon fils ;
Vengez ſon nom flétri par d'odieux mépris ;
Que les Grecs repouſſés & déchus de leur gloire
Reviennent à ſes pieds mendier la victoire.
Vengez l'honneur d'Achille, & faites que ſes jours
Du moins ſoient glorieux, s'ils doivent être courts.
Jupiter à ces mots garde un ſombre ſilence.
Thétis, à ſes genoux redouble ſon inſtance :
Parlez, éclairciſſez vos ſentimens confus.
Prononcez, ſans égard, la grace ou le refus.

Qu'oſez-vous exiger, dit le Dieu du Tonnerre ;
Vos vœux juſques au Ciel apportent-ils la guerre ?
Vous ſçavez pour les Grecs la faveur de Junon ;
Elle voit à regret ſubſiſter Ilion ;
Par ſes moindres honneurs ſa colère eſt émûe.
Mais partez, dérobez vos deſſeins à ſa vûe.
Allez à votre fils promettre un prompt ſuccès ;
Rien ne peut dans mon cœur balancer vos ſouhaits.
En doutez-vous encor ; j'en jure par moi-même.
Je me lie à vos yeux par ce ſerment ſuprême.
Il incline à ces mots ſon front impérieux,
Et ce ſeul mouvement ébranla tous les Cieux.
Thétis franchit les airs ; & ſa prompte tendreſſe
Va porter à ſon fils la divine promeſſe.

FIN DU PREMIER LIVRE.

L'ILIADE.

LIVRE SECOND.

LE sommeil a chassé les soins de l'univers.
Du souverain des Dieux les yeux seuls sont ouverts.
Jupiter veut d'Achille honorer le courage,
Et dans le sang des Grecs expier son outrage.
Le conseil en est pris; & volant à sa voix,
Le Songe séducteur vient recevoir ses loix.
Va, lui dit Jupiter, vole aux tentes d'Atride;
Qu'il arme les Guerriers qui l'ont choisi pour guide;
Di-lui qu'enfin rendus aux desirs de Junon,
Tous les Dieux à l'envi lui livrent Ilion.
Il dit. Le Songe part, & d'une aîle rapide,
Fend les airs; est déja sur la tête d'Atride.
Pour donner plus de poids aux célestes Arrêts,
Il prend du vieux Nestor les vénérables traits.
Tu dors, Agamemnon! Que ma voix te ranime,
Chargé de tant de soins, ton sommeil est un crime,
Dit-il; de Jupiter apprends les volontés:

Il laiſſe encor ſur toi deſcendre ſes bontés:
Arme les Grecs ; le Ciel a décidé du reſte.
Ilion eſt proſcrit par la troupe céleſte.
A cet ordre divin garde de réſiſter,
Et ne r'ouvre les yeux que pour l'exécuter.
Agamemnon ſurpris d'une trompeuſe joie,
Penſe que ce jour même il doit entrer dans Troye:
Il ignore à quel temps ſon terme eſt arrêté,
Et de combien de ſang il doit être acheté.
Ses yeux s'ouvrent. Il croit, au moment qu'il s'éveille,
Que la divine voix frappe encor ſon oreille.
Il ſe leve, & jaloux de ſon autorité,
D'auguſtes ornemens accroît ſa Majeſté.
Un cothurne ſuperbe, une robe éclatante,
D'un redoutable fer la garde étincelante,
Tout brille : il prend enfin pour commander aux Grecs,
Le ſceptre paternel, garand de leurs reſpects.
Phœbus alloit bien-tôt ſortir du ſein de l'onde;
L'Aurore ſur ſon char déja l'annonce au monde.
D'Atride les Herauts vont répandre les loix,
Les Argiens en foule accourent à leurs voix.
Il faut d'abord des Chefs prendre un conſeil fidelle.
Au vaiſſeau de Neſtor Atride les appelle ;
Et là, par ce diſcours, prévénant les eſprits,
Jugez, amis, dit-il, du deſſein que j'ai pris.
Un ſonge, de nos Dieux miniſtre reſpectable,
Eſt venu m'annoncer leur decret immuable.

Je croyois voir Neſtor ; ſon air étoit pareil.
D'abord il a de crime accuſé mon ſommeil ;
M'a dit que Jupiter du haut de l'Empirée,
Baiſſoit encor les yeux ſur la race d'Atrée ;
Qu'il m'abandonnoit Troye. A preſent, c'eſt à nous
D'aider de nos exploits le céleſte couroux.
Il faut à ce décret joignant notre courage,
Que le bienfait desDieux ſoit auſſi notre ouvrage.
Il s'aſſit, & Neſtor répond à ce diſcours :
Aux intérêts des Rois les Dieux veillent toûjours.
Si quelqu'autre que toi nous rapportoit ce ſonge,
Nous ſçaurions le traiter de vapeur, de menſonge ;
Mais dans le Chef des Grecs, on doit le reſpecter ;
Et ſans l'approfondir, il faut l'exécuter.
Tandis que ſe tenoit l'importante aſſemblée,
Des Soldats inquiets, court la foule troublée.
Ils inondent la rive, & n'augurent entr'eux
De ces nouveaux conſeils, qu'un ſuccès malheureux.
Nous n'avons plus Achille, Agamemnon l'outrage.
Ces cris multipliés conſternoient leur courage ;
Quand Therſite voyant le trouble des eſprits,
Par ce diſcours rebelle interrompit leurs cris.
Nous ignorons le ſort que nos Chefs nous préparent :
Mais ſans attendre ici que les Rois ſe déclarent,
Sans nous inquiéter de leurs conſeils ſecrets,
N'avons-nous pas des yeux ? voyons nos intérêts

Eſclaves éternels, jouet de leur caprice,
Faudra-t-il à leur gré que tout ce Camp périſſe?
Laiſſons leur vain orgueil balancer notre ſort;
Et choiſiſſons ſans eux ou la vie ou la mort.
Rappellez, chers amis, ces tranquilles journées
Que pour nous autrefois filoient les Deſtinées;
Lorſque, peres heureux & fortunés époux,
Les Plaiſirs habitoient nos foyers avec nous.
Nous avons pû quitter nos enfans & nos femmes;
Quelle gloire frivole a donc ſéduit nos ames?
Et pour quelle querelle armons-nous notre bras?
Une femme a trahi l'honneur de Ménélas:
Nous traverſons les mers pour venir devant Troye
Demander à Priam une ſi vile proye:
Plus inſenſés encor de la redemander,
Que le Troyen ne l'eſt de vouloir la garder.
Falloit-t'il tant de ſang pour laver une offence
Qu'effaçoit le mépris bien mieux que la vengeance?
Depuis neuf ans entiers que pour de tels affronts,
Même par nos exploits, nous nous déshonorons,
Nous faiſons chaque jour dans notre folle yvreſſe,
Du rivage Troyen le tombeau de la Grece.
Enſevelira-t'il tant de braves ſoldats,
Victimes de vingt Rois qui ne les valent pas?
Car, connoiſſez ces Chefs ſi peu dignes de l'être;
Si la vertu regnoit, ils auroient tous un maître.
Ce fier Agamemnon, qui de ſon rang charmé,
Croit que pour notre Chef Jupiter l'a nommé,
Qu'eſt-il? vous le ſçavez, un barbare, un perfide;

Qui n'eut de piété que pour un parricide ;
Et qui du nom sacré de la Religion,
Sçut voiler l'attentat de son ambition.
Sacrilége bourreau de sa propre famille,
Sous le fer de Calchas il fit tomber sa fille ;
Et du courroux des Dieux obtint ainsi les vents
Qu'ils avoient par pitié refusés si long-tems.
Qui les Dieux effrayés de ce don sanguinaire,
N'exaucerent ses vœux qu'au fort de leur colere.
Ulisse n'est qu'un lâche, ennemi des hazards,
Qui, pour se dérober aux fatigues de Mars,
Labourant follement les rivages d'Itaque,
A presque fait passer le soc sur Télémaque :
Sage pourtant alors de feindre l'insensé.
Insensé seulement celui qui l'a forcé,
En dévoilant trop bien son adresse parjure,
D'amener parmi nous la fraude & l'imposture.
Ce sont là ses talents : Son perfide secours,
Sans nous servir jamais, nous trompera toûjours.
Vous connoissez Ajax, cette valeur farouche,
Qui brave tout conseil, qu'aucun égard ne touche,
Plus prête mille fois d'offenser ses amis,
Que de porter la mort dans les rangs ennemis.
Eh pourquoi suivre un Chef né pour nous faire outrage,
Dont la férocité fait haïr le courage,
Et qui loin d'être un Roi qui doive gouverner,
N'est qu'un soldat mutin qu'il faut discipliner ?
Mais que sert de Nestor la vieillesse imbécille,

Qu'à nous importuner du récit inutile
Des exploits que jadis il ſçut exécuter ?
Ne pouvant plus agir, il ne ſçait que conter.
Aux Héros de ſon tems prodiguant ſon ſuffrage,
Sans ceſſe il nous en trace une inſultante image ;
Et proteſtant toûjours qu'ils nous ſurpaſſoient tous,
Ses éloges pour eux ſont des mépris pour nous.
Simples que nous étions ! cette éternelle offenſe
A paſſé parmi nous pour ſublime éloquence ;
Et lorſqu'à ſon audace on eût dû s'oppoſer,
Nous l'avons applaudi d'oſer nous mépriſer.
Qu'il aille à ſes enfans conter ſes faits frivoles ?
L'ennemi fuira-t'il au bruit de ſes paroles ?
Pour tant de vieux exploits ſon admiration,
N'a pas hâté d'un jour la chute d'Ilion.
Pour Calchas que des Dieux vous croyez l'interprete,
Combien de faux décrets ſon caprice leur prête !
Il leur fait commander ce que lui ſeul réſout ;
Et l'adroit impoſteur fait oracle de tout.
Tout devient dans ſa bouche, ou promeſſe ou menace.
Un vol d'oiſeaux, s'il veut, nous arrête ou nous chaſſe.
Et de chacun de nous la vie eſt dans ſes mains :
Qui voudroit un inſtant combatre ſes deſſeins,
Bien-tôt du malheureux nous verrions le ſupplice ;
L'homicide prendroit le nom de ſacrifice ;

Et le fourbe ſçauroit transformer à nos yeux
La vengeance du Prêtre en Juſtice des Dieux.
Enfin voilà nos Chefs ! & nous perdons Achille.
Sans lui pourſuivrons-nous une guerre inutile ?
Je ſçai ſon injuſtice & ſon farouche orgueil :
Mais lui ſeul d'Ilion pouvoit être l'écueil ;
Et ſi d'un Chef injuſte il falloit être eſclave,
Nous ne devions au moins l'être que du plus brave.
Plus de gloire pour nous, puiſqu'il s'eſt retiré :
Abandonnons des Rois dont il s'eſt ſéparé :
Toute l'Aſie a pris la deffenſe de Troye ;
Ce Camp ſans deffenſeur va devenir ſa proye.
Partons, dérobons-nous à leurs nouveaux efforts.
Ce rivage fatal n'a vû que trop de morts.
Rendons des citoyens à nos villes déſertes ;
Repeuplons-les du moins du reſte de nos pertes.
Si nos femmes perdant tout eſpoir de retour,
Laſſes de nous garder un inutile amour,
Et violant la foi qu'elles nous ont donnée,
Alloient ſouiller leur lit d'un parjure himenée....
Vous frémiſſez ! Eh bien prévenons le danger
Du même affront qu'ici nous n'avons pû venger.
Il dit. En un inſtant la révolte eſt ſemée,
Et le mépris des Chefs gagne toute l'armée.
Tout s'ébranle : il ne part de tout le Camp troublé
Que le cri du retour, mille fois redoublé.
Sous les pieds fugitifs qui foulent le rivage ;
La pouſſiere s'éleve en un épais nuage ;

Et tous, impatiens de monter les vaisseaux,
N'attendent leur salut que des vents & des eaux.
Atride qui déja comptoit sur la victoire,
En voit dans ce désordre évanouir la gloire,
Et les Chefs consternés en un trouble si grand,
Ne sçavent quelle digue opposer au torrent.
La clameur des fuyards jusqu'au Ciel est portée.
Junon frémit de voir sa vengeance avortée;
Elle court à Pallas & lui tient ce discours:
Fille de Jupiter, j'implore ton secours.
Faut-il donc que les Grecs chargés d'ignominie,
De nos affronts communs laissent Troye impunie?
Qu'après tant de combats Priam plus glorieux,
Prouve à tout l'avenir l'impuissance des Dieux;
Que l'adultere Hélene, enlevée à l'Aulide,
Goûte en repos les fruits de son Himen perfide;
Et que tant de Héros devant Troye égorgés,
Soient morts pour nous servir, & ne soyent pas vengés?
Non, guerriere Pallas, prévenons cette injure.
Les Grecs sont ébranlés; cours, vole & les rassûre;
Arrête leurs vaisseaux, & de ces lâches cœurs
Va, l'Ægide à la main, faire autant de vainqueurs.
Pour réponse, Pallas descend d'un vol rapide
Aux vaisseaux que les Grecs préparoient pour l'Aulide.
A ses premiers regards s'offre ce Chef prudent,
Ce Roi qui des revers toûjours indépendant,
Cent fois à sa sagesse asservit la fortune.

Triste;

Triſte, il déploroit ſeul la lâcheté commune.
La Déeſſe l'aborde, & de ces mots divins,
L'excite à corriger encore les Deſtins.
Uliſſe que te ſert cette douleur oiſive ?
Tu vois, ſans t'ébranler, la Grece fugitive
Abandonner des murs dévoués à ſes coups,
Marche ; que ta douleur ſe transforme en courroux ;
Que l'armée à ta voix, honteuſe de ſa fuite,
Se rende à l'entrepriſe où les Dieux l'ont conduite,
Et que les Grecs prenant des ſentimens meilleurs,
Meurent ici plûtôt que d'aller vivre ailleurs.
Au diſcours de Pallas, l'ardeur d'Uliſſe éclate:
Il court enorgueili d'un ordre qui le flate :
Et pour s'armer encor de plus d'autorité,
Il prend d'Agamemnon le Sceptre redouté.
Volant parmi les Grecs, il conjure, il menace ;
Rend aux Chefs, aux ſoldats, une nouvelle audace ;
Et d'un zele irrité moderant les fureurs,
Par differens moyens regagne tous les cœurs.
Il eſt donc vrai, dit-il, qu'une armée infidelle
Cherche à ſouiller ſon nom d'une tache éternelle ;
Qu'au mépris des ſermens qu'ils ont faits dans Argos,
Les Grecs ont réſolu de repaſſer les flots ?
Ne jurâmes-nous pas, pleins d'ardeur & de joie,
De ne revoir nos bords, que triomphants de Troye ?
Nous voulons maintenant, mépriſables Guerriers,

Chargés d'un long affront, rentrer dans nos foyers !
Je ſçai qu'un doux inſtinct, qu'une voix naturelle,
Auprès de nos enfans ſans ceſſe nous r'appelle ;
Le Pilote, un ſeul mois éloigné de leurs yeux,
De ſon impatience importune les Dieux ;
Et depuis qu'Ilion jouit de nos traverſes,
Le Soleil a neuf fois vû ſes maiſon diverſes ;
Mais la honte pour nous en croîtroit encor plus,
D'avoir tant demeuré pour retourner vaincus.
Oppoſez donc, amis, le courage à l'obſtacle ;
Le temps va de Calchas juſtifier l'oracle.
Je vous atteſte tous ; vous vous en ſouvenés,
Reſte de nos Héros par le fer moiſſonnés ;
L'évenement encor à mes yeux ſe retrace :
Nos ſermens de Paris avoient proſcrit la race ;
Et l'Aulide déja ſur les flots étonnés,
Voyoit mille Vaiſſeaux contre Ilion tournés :
Nous offrions au Ciel, pour le rendre propice,
De cent taureaux choiſis l'auguſte Sacrifice ;
C'étoit ſous un platane arroſé d'un ruiſſeau :
Quand nos yeux ſont frappés d'un prodige nouveau.
Un Dragon que des Dieux ſuſcite la puiſſance,
Sort du pied de l'Autel, juſqu'à l'arbre s'élance,
De ſa dent carnaſſiere engloutit huit oyſeaux,
Et leur mere avec eux, errant ſur les rameaux.
A peine ils ne ſont plus, que ce dragon énorme,
Terrible encor à voir, en rocher ſe transforme.
Une muette horreur au Ciel fixoit nos yeux :

Ecoutez, dit Calchas, ce qu'annoncent les Dieux.
Ne vous rebuttez point d'une trop longue attente;
Votre gloire tardive, en ſera plus conſtante.
Autant d'ans que ce monſtre a dévoré d'oyſeaux;
Aux rives d'Ilion retiendront vos vaiſſeaux;
Mais vous verrez, ainſi le veut la Deſtinée,
Votre gloire & ſa chûte à la dixiéme année.
Grecs, nous touchons au terme annoncé par Calchas:
Méritons que les Dieux ne le démentent pas.
Quel jour choiſiſſiez-vous pour une fuite infame?
Le jour même où le Sort va renverſer Pergame.
L'ordre de Jupiter eſt deſcendu des Cieux.
Tentons l'effet certain des promeſſes des Dieux.
Quand nos heureux vaiſſeaux partirent de l'Aulide,
Un préſage flateur fut notre premier guide;
Et d'un coup de tonnere à la gauche lancé,
Le deſtin d'Ilion fut alors prononcé.
L'irrévocable Arrêt aujourd'hui s'exécute;
Nous n'avons qu'à fraper; Ilion voit ſa chûte.
D'Achille vainement perdons-nous le ſoutien!
Jupiter nous deffend; Achille n'eſt plus rien.
Tout cede à ce diſcours que Minerve ſeconde.
Alors le bruit du Camp reſſemble au bruit de l'onde,
Quand les vents en fureur lutant contre les flots,
Font mugir des rochers les horribles échos.
Minerve de l'éclat de l'Ægide immortelle,

Allume dans leurs cœurs une audace nouvelle ;
Partout chaſſe la peur & les ſoins du retour ;
Fait naître à ſon aſpect le fier mépris du jour ;
Enflamme tous les Grecs d'une noble furie,
Et du Champ de bataille, elle fait leur patrie.
Ainſi ſe réveilla la guerriere fureur.
Le Camp ne peut plus voir Therſite ſans horreur.
Chacun veut dans ſon ſang laver ſon infamie.
Sans ordre mille bras s'arment contre ſa vie
Et tous ſe diſputant l'honneur de l'action,
Son ſupplice fut preſque une ſédition.
Attride les approuve ; & leur obéiſſance
A ſes ordres nouveaux prête un profond ſilence.
Il les range en bataille ; & les Chefs differents
Marquent à tous les corps leurs emplois & leurs rangs.
Chaque ſoldat déja, trop certain de ſa gloire,
Sent, ayant le combat, l'orgueil de la victoire.
Des Cignes du Caïſte, on voit les bataillons,
A flots tumultueux inonder les ſillons ;
De cent battemens d'aîle ils expriment leur joie,
Et frappent l'air de cris que l'écho leur renvoye.
Sur les bords du Scamandre, ainſi les Argiens
Pouſſent cent cris rendus par les échos Troyens.
Atride les conduit, garand de leur fortune ;
On le prendroit pour Mars, Jupiter ou Neptune.
Près de lui s'éclipſoit l'éclat des autres Rois,
Sa haute majeſté juſtifioit leur choix.
En ce moment, Iris, plus vîte que Borée,
Meſſagere des Dieux, fend la plaine azurée :

Au Palais de Priam, elle trouve assemblés
Tous les Héros Troyens, par son ordre appellés.
Ils consultoient. Iris prend les traits de Polite,
D'un des fils de Priam, qui du tombeau d'Asite,
Observoit du Camp Grec les mouvemens divers,
Et se présente au Roi sous des dehors si chers.
Que servent, dit Iris; ces conseils trop tranquilles?
Croyons-nous de la paix habiter les aziles?
Les Grecs impatiens de renverser nos tours,
Vont prendre pour agir le temps de nos discours.
Oui, j'ai vû s'avancer leurs troupes redoutables;
Des rives de la mer ils égalent les sables.
Leve-toi, cher Hector, prévien notre malheur;
Il faut du moins au nombre opposer ta valeur.
Rassemble les Soldats; sois le guide & le maître
De ceux que dans ses murs Ilion a vû naître.
Mille autres sont venus partager nos dangers;
Fais marcher sous leurs Chefs, ces Soldats étrangers;
Et du Camp Argien ne fussions-nous que l'ombre,
Que l'ordre & la valeur nous tiennent lieu de nombre.
Hector ne répond rien, mais court exécuter
Le généreux conseil qu'Iris vient d'apporter.
De Pergame à l'instant il fait ouvrir les portes,
Et va sous les remparts disposer ses Cohortes.
Bien-tôt tout est en ordre, & d'un courage égal,
Les deux Camps, du combat attendent le signal

Fin du second Livre.

L'ILIADE.

LIVRE TROISIE'ME.

D'UNE aîle audacieuſe, & voiſine des nues,
Fendent l'air, à grand bruit, les bataillons de grues,
Quand traverſant les mers au retour des frimats,
Elles vont défier le Pigmée aux combats.
Des Troyens marche ainſi l'armée impatiente,
Et l'air réſonne au loin de ſa marche bruyante.
Avec plus de ſilence approche l'autre Camp;
Mais, non moins altéré de carnage & de ſang;
Sous ſes pas, d'un bruit ſourd, toute la plaine tremble,
La pouſſiere autour d'eux en nuages s'aſſemble;
Et ce brouillard épais devant les Grecs marchant,
Semble multiplier leur nombre en le cachant.
Les deux Camps ennemis bien-tôt ſont en préſence,
Pâris quitte les rangs, vers les Grecs il s'avance;
D'une adreſſe ſuperbe, il manioit ſon dard;

Sur ſon dos deſcendoit la peau d'un leopard ;
Et ſe flattant alors d'en avoir le courage,
Il défioit les Grecs indignés de l'outrage.
Ménélas l'apperçoit. O Dieux ! qu'il lui fut doux
De voir ſon ennemi s'offrir à ſon couroux !
Son tranſport eſt ſemblable à la cruelle joye
D'un lion affamé qui découvre une proye ;
Il ſaute de ſon char ; & furieux qu'il eſt,
Du ſang qu'il veut verſer ſon eſpoir le repaît.
A peine de Pâris a-t'il frappé la vûe,
L'imprudent eſt ſaiſi d'une crainte imprévûe :
Il échappe au péril, d'un pas précipité :
Ordinaire retour de la témérité.
Mais Hector irrité d'une fuite ſi prompte :
Lâche, s'écria-t'il, homme né pour la honte,
Pourquoi vis-tu le jour ? Pourquoi, dans ſon couroux,
Le Ciel a-t'il jetté tant d'opprobre ſur nous ?
Que ne t'a t'il du moins redemandé ta vie,
Avant, que par tes mains, Hélene fût ravie ?
Quel démon t'inſpira de monter nos vaiſſeaux,
De commettre ta vie au caprice des eaux ?
Qui te fit aborder cette funeſte plage,
Où tu devois payer ton hôte d'un outrage ?
Raviſſeur de l'épouſe, il falloit éprouver
Du moins à quel époux tu l'oſois enlever.
Mais tu fuis, & tu n'es hardi que pour le crime.
Ton cœur te préſageoit une mort légitime.
Ta beauté, tes cheveux, tes chanſons, ni ton luth,

Venus même n'eût pas assûré ton salut :
Crains qu'au défaut des Grecs, une main Phrygienne
Ne lave dans ton sang notre honte & la tienne.
Pâris sent à ces mots une noble douleur ;
La honte fait en lui renaître la valeur.
Poursui, dit-il, poursui, j'ai mérité l'outrage,
Mon frere ; mais aussi trop fier de ton courage,
Garde-toi d'insulter aux présens de Venus :
Il est des dons charmans qui te sont inconnus.
Les Dieux de leurs faveurs font un divers partage,
Ta valeur, ma beauté, ne sont point notre ouvrage ;
Nous les tenons des Dieux ; révérons leurs bienfaits.
Ne crains rien cependant du discours que je fais ;
De la fin de nos maux je leverai l'obstacle.
Que les deux Camps oisifs soient témoins du spectacle ;
Moi seul, je combattrai Ménélas à leurs yeux ;
Que le fer entre nous fasse expliquer les Dieux ;
Et que des Nations, qu'ici la guerre appelle,
La haine se termine avec notre querelle.
Ce discours rend un frere a l'amitié d'Hector.
Il court au Camp des Grecs ; mais ils prennent encor
Sa marche & son signal pour un nouvel outrage ;
De mille traits sur lui vole un épais nuage,
Quand à ces furieux Atride fait crier,
De laisser, sans obstacle, approcher ce guerrier.

Grecs, Troyens, dit Hector, que les deux
Camps m'écoutent.
Pour épargner le sang que nos combats nous coûtent,
Pâris veut, à vos yeux, combattre Ménélas.
Qu'Hélene du vainqueur, suive à jamais les pas;
Et qu'à ce prix la Grece alliée avec Troye,
Goûte & nous rende enfin le repos & la joie.
Tout garde le silence, & Ménélas répond:
Jamais cœur n'éprouva de chagrin plus profond.
Depuis que de Pâris Hélene fut la proye,
J'ai senti tous les maux arrivés devant Troye.
Mais c'est trop, pour nous seuls, armer tant de
Héros:
Meure enfin l'un des deux pour le commun repos.
Immolez deux agneaux au Soleil, à la Terre,
Troyens; & nous un autre au maître du tonnerre
De notre paix ainsi jettons les fondemens,
Et que Priam y vienne ajouter ses sermens.
C'est peu qu'une jeunesse infidéle & légere,
A l'envi se jurât une paix mensongere;
La prudence & la foi sont les dons des vieillards;
Ils percent tous les temps, de leurs sages regards.
Corrigent la fortune, en fixent l'inconstance;
Et leur foi garantit ce qu'a fait leur prudence.
Les soldats sont charmés, comme si Ménélas
Venoit de révoquer l'arrêt de leur trépas.
Ils descendent des chars, renvoyés à leurs tentes,
On dépouille par-tout les cuirasses pésantes;
Les deux Camps raprochés & dans un plein repos

A peine laiſſent place au combat des Héros.
Iris, en ce moment, vers Hélene s'avance ;
Des traits de Laodice, elle a pris l'apparence,
Des filles de Priam, celle dont la beauté,
Avec Hélene même eût preſque diſputé.
L'ambitieuſe Reine ourdiſſoit un ouvrage,
Où de mille combats, elle traçoit l'image ;
De ces combats ſanglants, pour ſa cauſe entrepris,
Et dont ſa vanité cueilloit ſeule le prix.
Venez voir, dit Iris, un étrange ſpectacle ;
Je ne ſçai de quel Dieu peut partir ce miracle ;
Mais enfin ces deux Camps, dont l'ardente fureur
Reſpira juſqu'ici le carnage & l'horreur,
Ces deux Camps qu'à la Paix on eût crûs indociles,
Terribles ſi long-temps, maintenant ſont tranquilles.
Des dards, des boucliers l'appareil menaçant
Eſt couché ſur la terre, oiſif & languiſſant ;
Et de tant d'ennemis, reſtez ſeuls ſous les armes,
Paris & Ménélas combattront pour vos charmes.
Heureux encor tous deux ! l'un va vous conquerir ;
Et l'autre, en vous perdant, ſçaura du moins mourir.
Hélene impatiente abandonne ſa toile,
Et ſe couvre, ou plûtôt s'orne d'un riche voile ;
Des pleurs mouilloient ſes yeux, fruits d'un ſecret retour
Pour ſon premier hymen & ſon premier ſéjour.
Elle ſort du Palais, d'où la belle Climene,

Avec la jeune Æthra suivit les pas d'Hélene.
Elle arrive au rampart où Priam écoutoit
La vénérable Cour des Chefs qu'il consultoit :
Anténor, Thomitis, ceux à qui la vieillesse,
Avec l'expérience amena la sagesse,
Et qui par leurs conseils, l'ame encor des combats,
Tranquilles font mouvoir les ressorts des Etats.
A peine les vieillards apperçoivent Hélene ;
Admirant, malgré l'âge, une si belle Reine,
Tant d'appas, dirent-ils, l'éclat de ces beaux yeux,
Donneroient de l'envie aux épouses des Dieux.
Si la Grece, pour elle, a pû prendre les armes,
Si, pour la conserver, nous bravons tant d'allarmes,
Elle excuse, à la fois, le Grec & le Troyen ;
Qui peut la regarder, ne s'étonne de rien.
Cependant, s'il le faut, rendons à sa patrie,
Rendons à son époux cette épouse chérie,
Sans faire contre nous, qu'excitent tant d'appas
Murmurer nos neveux, qui ne la verront pas.
Que ne peut la beauté ! Priam même plus tendre,
Venez, dit-il, venez, épouse d'Alexandre, *
Ma fille ; car malgré les malheurs d'Ilion,
Ma tendresse aime encor à vous donner ce nom.
Vous n'avez point sur nous attiré les allarmes ;
C'est au décret du Sort que j'impute nos larmes.

* *Alexandre est le même que Páris.*

Asseyez-vous ; voyez parmi tous ces Héros,
Ce que vous connoissiez de plus cher en Argos.
Nommez-moi ce guerrier qu'entr'eux je voi paroître,
Qui, moins grand que plusieurs, semble pourtant leur maître.
Jamais tant de fierté, tant de grace à la fois,
N'ont mieux peint sur un front la majesté des Rois.
Mon pere, dit Hélene, oserai-je répondre
A de tristes discours dont je me sens confondre ?
Malheureuse ! Pourquoi, le jour que votre fils
M'obligea de quitter mon époux, mon païs,
Pour venir en ces lieux, sous le doux nom de fille,
Livrer à tant de maux ma nouvelle famille,
Pourquoi ne fut-ce pas le dernier de mes jours ?
Je n'ai pû des Destins interrompre le cours.
Mais, mon pere, ces maux que j'attire sur Troye,
Pardonnez-les du moins aux pleurs dont je me noye.
Connoissez, poursuit-elle, à ces augustes traits,
Le chef des ennemis qu'Hélene vous a faits ;
Le grand Agamemnon que la sagesse inspire,
Qui conduit une Armée aussi-bien qu'un Empire ;
Qui frere de l'époux que j'ai deshonoré,
Des Héros, dont il sort, n'a point dégénéré.
Heureux Agamemnon ! grandeur digne d'envie,
Dit Priam ! sous quel astre as-tu reçu la vie ?

Tu vois marcher ſous toi mille peuples entiers,
Et ton ſceptre régit un monde de guerriers.
Je me ſouviens du temps que contre l'Amazône,
D'Otrée & de Migdon je défendis le trône,
Le Scamandre voit plus de troupes ſur ſes bords,
Qu'aux rives du Sangar je n'en comptois alors.
Sous ſes yeux, en parlant Uliſſe ſe rencontre.
Eh! quel eſt, pourſuit-il ce Grec que je vous montre,
Moins haut qu'Agamemnon; mais l'air non moins guerrier?
Voyez: il a quitté ſon dard, ſon bouclier,
Et court de rang en rang, tel qu'un bélier ſuperbe,
Court autour du troupeau qu'il a conduit ſur l'herbe.
C'eſt Uliſſe, répond l'épouſe de Pâris;
Laërte ſur Itaque a fait regner ce fils.
En lui, des ſûrs conſeils le Ciel mit l'abondance;
Et juſqu'à l'artifice, il pouſſe la prudence.
Que voila bien Uliſſe, interrompt Anténor!
Je le vis autrefois, je croi le voir encor,
Tel, qu'avec Ménélas, envoyé de la Gréce,
Il vint dans cette Cour déployer ſa ſageſſe.
Ils parlerent tous deux! Ménélas noble & vif
Harangua le premier le conſeil attentif;
Et dans un âge ami des ornemens frivoles,
Il prodiguoit le ſens & comptoit les paroles.
Uliſſe, le regard ſur la terre fixé,
Dans un morne ſilence, & l'air embarraſſé,

Se leve ; ſon maintien répand la défiance ;
Le conſeil lui plaint preſqu'un moment d'audience.
Dès qu'il a commencé, les eſprits étonnés,
Par le cours du torrent ſe ſentent entraînés :
Il ſçut nous émouvoir, nous ravir, nous confondre :
Tous en furent charmés, aucun n'oſa répondre.
Priam ne peut ceſſer ; il veut encor ſçavoir
Quel eſt un autre Grec qu'il vient d'appercevoir :
Celui-là, diſoit-il, dont l'air eſt ſi terrible,
Plus haut que tous les Grecs ? C'eſt Ajax l'invincible,
Dit Hélene ; & cet autre eſt un des plus grands Rois :
La Créte en lui, d'un Dieu croit recevoir les loix.
Connoiſſez le vaillant, le ſage Idoménée :
Il me rappelle encor mon premier himénée ;
Ami de Ménélas, quand il vint dans Argos,
Ce fut ſous nos lambris qu'habita ce Héros.
Hélas ! plus ſur ce Camp mes regards ſe promenent,
Plus s'ouvre ma mémoire, où mille noms reviennent :
Quelle foule de Grecs je reconnois encor !
Mais je ne vois entr'eux ni Pollux, ni Caſtor :
Ces deux fils de Léda, ces deux Héros, mes freres,
N'ont-ils point voulu voir ces rives étrangeres ?
Ou plutôt, indignés de mon manque de foi,
N'y rougiſſent-ils pas de combattre pour moi ?

Elle ignoroit encor, qu'arrivés à leur terme,
Au lieu qui les vit naître un tombeau les renferme.
On avoit vers Priam député deux Hérauts.
L'un d'eux, en ce moment, l'aborde avec ces mots :
Grand Roi, tes ennemis & tes sujets t'attendent ;
Pour sceller de ta foi, la paix qu'ils se demandent;
Pâris & Ménélas y consentent tous deux :
Ils combattront. Le sort va nous juger en eux.
Du combat de Pâris, du sort qui le menace,
Priam frémit, son sang dans ses veines se glace ;
Cependant sur son char, par son ordre, attelé,
Il monte ; à ses côtés Anténor appellé,
L'accompagne : de Troye ils traversent les portes,
Et parviennent bien-tôt au milieu des cohortes.
Le vénérable aspect de ces nouveaux témoins,
Fait hâter les apprêts redouble encor les soins ;
Ulisse & Ménélas se levent à leur vue ;
Sur les mains de Priam l'eau sainte est répandue.
Le vin coule en offrande ; & du sacré coûteau,
Atride tond alors le front de chaque agneau :
La laine est selon l'ordre aux chefs distribuée ;
L'ardeur, par ces détails, n'est point diminuée ;
Au travers du simbole, un regard pénétrant,
Dans le culte des Dieux trouve tout saint, tout grand.
Toi, dit Agamemnon, qui lances le tonnerre,
Toi, Soleil qui vois tout, & toi féconde Terre,

Vous, vengeurs du parjure, effroyables torrents ;
Craints des Dieux, des Mortels, & des Manes errans,
Soyez, de nos sermens, les témoins redoutables,
Préparez, tous ensemble, un supplice aux coupables,
Et rempliſſez ainſi tous les temps, tous les lieux
De l'utile frayeur des vengeances des Dieux.
Si mon frere périt ſous le fer d'Alexandre,
Nous lui laiſſons les biens qu'il aura ſçû défendre ;
Mais ſi lui-même céde au fer de Ménélas,
Qu'Hélene reconquiſe accompagne nos pas ;
Et qu'un juſte tribut, payant notre victoire,
Au dernier avenir en tranſmette la gloire.
Si malgré nos ſermens, le Troyen criminel
Rompt d'une ſainte paix le lien ſolemnel,
Contre Pergame alors ma fureur ſe déploye ;
Femmes, enfans, vieillards, tout eſt proſcrit dans Troye ;
Je verrai ſes Palais par le feu dévorez ;
Et c'eſt vous, Dieux vengeurs, vous qui m'en aſſurez.
Il dit. Du coup mortel les victimes frappées
Font rejaillir le ſang de leurs gorges coupées ;
Le vin ſacré s'épanche, & les regards aux Cieux,
Les deux Camps imploroient la juſtice des Dieux :
A la paix, diſent-ils, ſi quelqu'un fait injure,
Dieux ! qu'ainſi que ce vin, coule ſon ſang parjure.

Abandonnez ſa femme en des bras ennemis,
Et que votre fureur paſſe juſqu'à ſes fils.
Vœux que n'éxauçoit pas le Maître du tonnerre.
Quel combat, dit Priam, va finir cette guerre!
J'y conſens cependant; la raiſon veut qu'en moi
L'intérêt paternel cede au devoir du Roi;
Ce combat où mon fils va défier la Parque,
Je le déteſte en pere, & l'approuve en Monarque;
Mais, aux troubles preſſans qui viennent m'émouvoir,
C'eſt trop d'y conſentir, je mourrois de le voir;
Dans les murs d'Ilion, tremblant, je vais attendre
L'inviolable arrêt que les Deſtins vont rendre.
Il monte ſur ſon char, le front chargé d'ennui;
Anténor l'accompagne auſſi triſte que lui.
Alors le fier Hector, avec le ſage Uliſſe,
Meſure du combat la dangereuſe lice,
Et ſoudain deux billets dans un caſque jettés,
Organes du Deſtin, ſont long-temps agités.
Par qui le Sort veut-il que le combat commence?
Dans les Camps attentifs, regne un profond ſilence;
De l'auteur de la guerre ils eſpéroient la mort,
Comme ſi nos deſirs déterminoient le Sort.
Pâris eſt l'aſſaillant que le Deſtin déclare,
On s'éloigne; on fait place au choc qui ſe prépare,
Pâris prend du combat l'appareil menaçant;
Sur ſes épaules luit l'acier éblouïſſant.

Sous le brillant rampart d'une forte cuiraſſe,
Son cœur bannit la crainte & rappelle l'audace.
D'une épée, ornement & défenſe à la fois,
Pendoit à ſon côté le magnifique poids :
Il a chargé ſon bras du fardeau ſecourable
D'un bouclier épais & preſqu'impénétrable ;
Sur ſa tête eſt un caſque, où de cent crins mouvants,
Flotte une fiere aigrette abandonnée aux vents :
Il prend enfin ſon dard pour dernier avantage,
Et ſemble en l'ébranlant, eſſayer ſon courage.
Ménélas entre en lice avec le même éclat ;
Leurs regards enflammés commencent le combat ;
Mais dans les combattans, moins il paroît de crainte ;
Et plus les ſpectateurs en reſſentent l'atteinte,
Pâris lance ſon dard, & du rapide effort,
Penſe qu'à Ménélas il a porté la mort.
Le bouclier réſiſte, & le dard qu'il renvoye,
Prive bien-tôt Pâris d'une trompeuſe joye.
Le Grec intéreſſant le Ciel à ſon couroux,
Croit donner, par ces vœux, plus de force à ſes coups.
D'un perfide aujourd'hui, livre-moi la vengeance,
Conduis ; ô Jupiter ! le trait que je lui lance ;
Que ſans ceſſe préſente à la poſtérité,
Sa mort ſerve de frein à l'infidélité.
Il diſoit. Le trait part ; & juſqu'à la cuiraſſe
Perçant le bo = clier, s'ouvre une large trace.

Si le Troyen adroit n'eût détourné ſon corps ;
Le Stix en ce moment, le voyoit ſur ſes bords.
Le Grec frémit de voir ſon attente trompée :
Il vole ſur Pâris, l'attaque avec l'épée.
A ſes nouveaux efforts le ſort ne répond pas.
Briſé contre l'airain, le fer vole en éclats.
La fureur inſenſée enfante le blaſphême :
Injuſte Dieu, dit-il, tu me trahis toi-même :
Toi, que j'ai crû vengeur de l'hoſpitalité,
Tu dérobes un traître au tourment mérité !
Mon épée eſt briſée, & mon dard ſans atteinte ;
Du perfide, ſans toi, la vie étoit éteinte.
Sa rage s'en irrite ; il court ſur le Troyen,
Le ſaiſit par ſon caſque, en ſerre le lien ;
Et, d'un bras vigoureux qu'anime encor la haine,
A peine reſpirant, vers les Grecs il l'entraîne.
Ménélas triomphoit ; Pâris eût ſuccombé,
Si Vénus au péril ne l'avoit dérobé.
Elle rompt le lien ; par ce ſecours céleſte,
Pâris échappe au Grec, à qui le caſque reſte.
Ménélas, dans le Camp, le jette avec mépris ;
Et revient, furieux, fondre encor ſur Pâris.
Vaine fureur. Venus dans un épais nuage,
Lui déroboit Pâris & trompoit ſon courage.
Que n'eût-elle pas fait pour ce Troyen ſi cher,
Qui, pour elle, oſa plus que n'oſa Jupiter !
Auſſi-tôt, d'une vieille empruntant la figure,
De Grea de qui l'art égale nature,

Quand d'une riche laine, assemblant les couleurs,
Sur la toile, elle peint les oiseaux & les fleurs.
La Déesse empruntant ces traits chers d'Hélene,
D'un air mistérieux, aborde cette Reine;
Par un signe flatteur l'écarte de la Cour:
Suivez-moi, lui dit-elle, où vous attend l'Amour;
Ma fille, d'un époux rempliſſez l'espérance;
L'Impatient Pâris gémit de votre absence.
Jamais rien de si beau n'a frappé vos regards;
Vous ne le croirez point sorti du champ de Mars;
Et les Graces plutôt, de leurs mains immortelles,
Semblent l'avoir paré pour des fêtes nouvelles.
Hélene, en rougiſſant, à ce discours ceda;
Mais quand, à la splendeur, la fille de Léda
Au travers de la vieille, eut connu la Déesse,
Ah, dit-elle, Venus que je crains cette adresse!
Cruelle, en quels climats prétends-tu m'entraîner?
A quels nouveaux affronts vas-tu me condamner?
Epouse de Pâris, & la fable de Troye,
De quel autre étranger serai-je encor la proye?
Non. Puisque Ménélas a vaincu mon époux,
Je choisis le vainqueur, même avec son courroux.

Mon dépit désormais t'abandonne Alexandre ;
Laisse, pour lui, les Cieux dont il t'a fait descendre ;
Et, sans t'embarrasser de Nectar ni d'autel,
Déesse, mets ta gloire à servir un mortel.
Est-ce ainsi, dit Vénus, qu'on ose me déplaire ?
Igorez-vous combien je vous suis nécessaire ?
Et de votre Destin quelle seroit l'horreur,
Si jamais mon amour se changeoit en fureur ?
A combattre pour vous, ceux qu'en secret j'anime,
Peuvent, si je le veux, vous prendre pour victime.
Hélene plus soumise aux ordres de Venus,
Céde alors : elle prend des détours inconnus ;
Et déja, sur ses pas ; elle vient de se rendre
Sous les lambris dorés où repose Alexandre.
Venus, qui dans les Cieux revole en ce moment,
Laisse à l'amour le soin du raccommodement.
Hélene cependant, de son époux s'approche.
Un regard dédaigneux devance ce reproche :
Tu reviens donc vaincu, lâche, & de ton trépas,
Une fuite honteuse a frustré Ménélas.
Toi qui, loin de ses yeux, lui fis cent fois l'outrage
De croire sa valeur moindre que ton courage.
Retourne l'éprouver, va le combattre, & voi
Lequel est de vous deux le plus digne de moi.

Mais non, tu n'iras point rechercher la victoire ;
Aux dépens de tes jours tu ne veux point de gloire.
Eſt-ce à vous, dit Pâris d'irriter mes douleurs ?
Votre haine doit-elle être un de mes malheurs ?
Ménélas m'a vaincu, ſecondé de Minerve ;
Pour le vaincre, à mon tour, Jupiter me réſerve ;
Mais me deſtinât-il le ſort le plus affreux,
Si vous m'aimez encor, je ſuis aſſez heureux.
Approchez, chere épouſe, & partagez ma flamme ;
Jamais autant d'ardeur n'a regné dans mon am
Non ; Sparte qui vous vit monter ſur mon vaiſſeau ;
L'Iſle où de notre hymen s'alluma le flambeau,
Ne vous offrirent point à mes yeux ſi charmante.
Votre amour s'éteint-il, lorſque le mien s'augmente ?
Il l'embraſſe & ſoupire ; à ce ſoupir ſi doux,
Hélene ne voit plus qu'un amant dans l'époux,
S'attendrit, & bien-tôt dans ſes bras entraînée,
Laiſſe jouir l'amour des fruits de l'hymenée.
Qu'un ſoin bien différent agite Ménélas !
Sa fureur au hazard, précipite ſes pas ;
En lion rugiſſant, il court après ſa proye ;
Redemande Pâris aux défenſeurs de Troye.
Aucun ne l'avoit vû ; des ſiens même abhorré ;
Aux mains de ſon rival il eût été livré.

Equitables témoins, jugez, leur dit Atride :
Nos droits ſont éclaircis, la victoire en décide.
Songez que le Ciel même eſt garand du Traité ;
Et ſubiſſez l'arrêt par vous-même dicté.

FIN DU TROISIÉME LIVRE.

L'ILIADE.

LIVRE QUATRIEME.

DANS les riches Palais de la voûte étoilée,
Des Dieux en ce moment, la troupe eſt aſſemblée ;
Hébé leur préſentoit le Nectar précieux,
De l'immortalité, ſoûtien délicieux.
Ils regardoient de-là le ſort douteux de Troye,
Avec des ſentimens de douleur ou de joye,
Car, malgré leur pouvoir, l'encens & les autels,
Ils ſont des paſſions les ſujets immortels.
Eh ! quoi, dit Jupiter, deux Déeſſes puiſſantes,
Qui promettoient aux Grecs des bontés ſi conſtantes,
Ont pû ſe démentir ; & Junon & Pallas,
Oiſives, ont laiſſé combattre Menélas,
Dans le tems que des jeux l'indolente Déeſſe
A, pour ſauver Pâris, oublié ſa moleſſe !
Le Troyen alloit voir l'empire de Pluton,
Si Venus n'eût plus fait que Pallas & Junon.

Conſultons

Consultons cependant & que notre sagesse
Pése ici les destins de Troye & de la Gréce.
Faut-il tromper encor, ou combler leurs souhaits ?
Prononçons ; auront-ils ou la guerre ou la paix ?
Ah ! que si comme moi, vous aimiez cette terre,
Bien-tôt seroit éteint le flambeau de la guerre,
Et laissant Ilion dans son premier repos,
La fugitive Hélene iroit revoir Argos.
Là, Minerve & Junon frémissent de colère ;
De Minerve pourtant le couroux sçait se taire.
Junon est moins timide ; & contre son époux,
Elle laisse, en ces mots, éclater son couroux :
Quoi cruel ! faudra-t-il que ta fierté jalouse,
Du fruit de ses travaux prive ainsi ton épouse ?
Des malheurs de Priam tu veux rompre le cours ;
Et qui peut me déplaire est sûr de ton secours.
Eh bien, suis ton projet ; nous en suivrons un autre ;
Le vainqueur des Titans n'est pas encor le nôtre.
Infléxible Junon, dit le maître des Dieux,
Priam, à cet excès, a-t-il blessé tes yeux ?
Quel horrible attentat, quel sacrilége outrage,
A pû, contre Ilion, t'inspirer cette rage ?
Au plaisir de punir pourquoi s'abandonner ?
Ne connoissons-nous plus celui de pardonner ?
J'ai juré, dit Junon, la perte de Pergame ;
Souvien-toi que je suis & ta sœur & ta femme.
Rend ces augustes noms terribles aux humains :
Il y va de ta gloire à servir mes desseins.

C'eſt à toi d'ordonner ce que Junon demande :
Dans le Camp des Troyens que Minerve deſcende ;
Qu'ils r'allument la guerre au mépris de leur foi.
Que ce jour faſſe voir ce que je puis ſur toi.
Jupiter céde aux vœux de la fiere immortelle ;
Donne l'ordre. Minerve à peine l'attend-elle ;
Rapide elle deſcend, comme un aſtre fatal,
Qui du courroux des Dieux, effroyable ſignal,
Précipité du Ciel, dans les mers vient s'éteindre,
Faiſant déja ſentir tous les maux qu'il fait craindre.
Qu'annoncent, diſoit-on, ces feux étincelans ?
Ramenent-ils le trouble & les combats ſanglants ?
Toi, qui du haut du Ciel, peſes les deſtinées,
Ne verrons-nous jamais nos peines terminées ?
Minerve cependant ſous un front emprunté,
S'approche de Pandare, à l'arc ſi redouté ;
Qui des bords de l'Æſepe aux rives du Scamandre,
Allié des Troyens, eſt venu les défendre.
Aujourd'hui, dit Pallas, le fils de Licaon,
De l'oubli du tombeau veut-il ſauver ſon nom ?
Qu'il s'arme, qu'il choiſiſſe une fléche homicide ;
Qu'au ſein de Ménélas ſon adreſſe la guide ;
Qu'il lave notre honte, & mérite à ce prix,
L'hommage des Troyens & les dons de Pâris.

Veux-tu, sous ton effort, que notre ennemi tombe ?
Au puissant Apollon promets une Hécatombe ;
Et qu'aussi-tôt le trait que tu vas décocher,
Ne laisse à Ménélas que l'honneur du bucher.
Pandare, à ce discours, tente son premier crime,
Croit, perfide qu'il est, n'être que magnanime ;
L'interêt de Pergame impose à sa raison,
Et des traits de l'honneur, lui peint la trahison.
Il s'arme de son arc ; d'une main infidelle
Prend la fléche fatale, aux deux Camps si mortelle :
Il la pose sur l'arc, & sçait contre son corps,
En ramener la corde avec de tels efforts,
Que du trait qui la suit, la redoutable pointe,
Presque au sommet de l'arc en ce moment est jointe.
Au Dieu qui l'instruisit ses vœux à peine offerts,
Le trait parjure part, siffle & perce les airs.
Les Dieux veilloient sur toi, généreux fils d'Atrée ;
Minerve te sauva d'une mort assûrée :
Ainsi que de son fils attendant le réveil,
Une mere attentive assure son sommeil ;
Et pour des jours si chers sans relâche agitée,
Veille à parer les coups d'une abeille irritée.
Le sacrilége trait, affoibli par Pallas,
Atteint, mais sans danger le sein de Ménélas.

Le sang en boüillonnant, coule de sa blessure ;
D'abord il en frémit ; bien-tôt il se r'assure ;
Tandis qu'Agamemnon, en proye à ses frayeurs,
Aux yeux même des Chefs, laisse échaper ses pleurs.
Cher Ménélas, dit-il, en embrassant son frere,
Avec des cris garands d'une douleur amère,
Malheureux que je suis ! c'est moi, cher Ménélas,
C'est moi, qui trop crédule, ai hâté ton trépas ;
Mais du cruel mépris d'une sainte alliance,
Bien-tôt sur les Troyens va tomber la vengeance.
Le sang de ces agneaux par ma main immolés,
Ce vin offert aux Dieux, nos sermens redoublés,
Leurs mains serrant nos mains, gage d'un cœur sincere,
Tout va contr'eux du Ciel allumer la colère ;
Qu'ils n'esperent plus rien d'un tardif repentir ;
Ville, peuples & Roi, tout va s'anéantir.
Hélas ! ce châtiment que hâte en vain ma haine,
Est éloigné peut-être, & votre mort prochaine !
Les Grecs vont demander de repasser les flots.
Eh ! de quel œil sans vous me reverroit Argos ?
Tout m'y reprocheroit de laisser votre cendre
Reposer sans honneur aux rives du Scamandre,
Où l'orgueilleux Troyen de quelque affront nouveau,
Oseroit chaque jour, charger votre tombeau,

C'eſt-là, ſe diroient-ils, qu'eſt un des fils d'Atrée;
Son frere qui guida la Gréce conjurée,
En fuyant nos efforts, l'a laiſſé dans ces lieux,
De l'honneur d'Ilion monument glorieux.
Ah! que plutôt ici m'embraſe le tonnerre;
Que plutôt, tout vivant, m'engloûtiſſe la terre;
D'un affreux avenir épargne moi l'horreur,
O Ciel! & que ma mort ſuffiſe à ta fureur.
Ménélas attendri de ces vives allarmes,
Regrette moins ſon ſang que de ſi cheres larmes;
Conſole Agamemnon, l'aſſure en l'embraſſant,
Que le trait ne l'atteint que d'un coup impuiſſant;
Qu'il n'eſt pas tems enfin que ſon ame allarmée,
Aille, par ſes douleurs, décourager l'armée.
Raſſûré par ces mots, le tendre Agamemnon
Dépêche Taltibie au ſçavant Machaon.
Il part, & de ſon Roi comblant bien-tôt l'attente,
Suivi de Machaon, il rentre dans la tente.
Ce Héros, d'Eſculape avoit reçu le jour;
Par ſon art ennemi de l'infernale Cour,
Il ſuſpend à ſon gré le cizeau de la Parque,
Et retire un mortel de la fatale barque.
Du ſein de Ménélas le trait eſt arraché;
L'eau dérache le ſang ſur la playe épanché:
Puis enfin d'une main toûjours prudente & sûre,
Le divin Machaon applique à la bleſſûre

Un baume qu'Eſculape avoit eu de Chiron,
Et qui, plus d'une fois, a fruſtré l'Achéron.
Ces ſoins d'Agamemnon appaiſent les allarmes;
Les Troyens cependant ſe mettent ſous les armes;
Rappellent les combats, ſans fruit interrompus;
Et ſemblent s'applaudir de leurs ſermens rompus.
Du fils d'Atrée alors, l'active vigilance
Va répandre par-tout l'ardeur de la vengeance:
Il fait ſuivre ſon char que guide Eurimédon;
De l'éloge ou du blâme employant l'aiguillon,
Il rend les cœurs vaillans encor plus intrépides;
Et fait peur de la honte aux cœurs les plus timides.
Mes amis, diſoit-il, à ſes braves guerriers,
La gloire vous appelle à de nouveaux lauriers.
Du perfide Ilion venez vous rendre maîtres;
Jupiter irrité va vous livrer des traîtres;
Et, juſte prix des maux que vous avez ſoufferts,
Leurs femmes, leurs enfans vont tomber dans vos fers.
Mais aux ſoldats chagrins du retour de la guerre,
Infâmes, diſoit-il, vil rebut de la terre,
Quoi! ſans vous émouvoir, dévoués au danger,
Vous attendez les traits qui vont vous aſſiéger!
Ici, tels que des daims fatigués & timides,
Vous vous abandonnez à des terreurs ſtupides,
Tandis que l'ennemi par ſes efforts nouveaux,
S'apprête à vous chaſſer juſques ſur vos vaiſſeaux!

N'avez-vous plus de bras, & voulez-vous attendre
Qu'un Dieu s'arme pour vous, qui n'osez-vous défendre ?
En parlant, il arrive au quartier des Crétois,
Qui déja, de leur Prince, exécutoient les loix ;
Les cohortes déja sous ses ordres armées,
De l'ardeur de leurs Chefs paroissoient enflammées.
Roi de Créte, dit-il, toi qu'entre tous les Rois ;
J'ai toujours distingué par d'honorables droits,
Pour prix de ta valeur, si ma reconnoissance
N'a jamais entre nous souffert de difference,
J'attends le même zéle & les mêmes secours ;
Sois encore aujourd'hui ce que tu fus toujours.
Ordonne ; J'obéis, répond Idomenée.
Soupçonnes-tu la foi que je t'en ai donnée ?
Crois-en, de mon devoir, l'inviolable loi.
Cours t'animer des Grecs moins fidéles que moi.
Va de tous nos guerriers hâter la diligence ;
S'ils ont mes sentimens, sois sûr de ta vengeance.
Agamemnon charmé porte plus loin ses pas ;
Il voit les deux Ajax ranimant leurs soldats,
Qui prêts de s'immoler à l'honneur de la Gréce,
Du reste de l'armée accusoient la paresse.
Qu'aux yeux d'Agamemnon ce spectacle fut doux !
Les conseils, leur dit-il, ne sont pas faits pour vous.

Il passe ; & près de là, trouve le Roi de Pile ;
Disposant ses soldats, vif ensemble & tranquille ;
A leur tête rangés, ceux qui montent les chars,
Servent aux bataillons de mobiles remparts.
De fermes legions se placent les dernieres ;
Il enferme au milieu le troupes moins guerrieres,
Rend la fuite impossible à leur timidité,
Et leur fait du courage, une nécessité.
Sur-tout il recommande une valeur réglée ;
Veut qu'on garde ses rangs au fort de la mêlée ;
Prescrit tous les moyens dont il a vû cent fois
Les Héros d'un autre âge assurer leurs exploits.
Sage & vaillant Héros, dit le Chef de la Gréce,
Que ta force n'est-elle égale à ta sagesse !
De ceux qu'un âge vert ne rend pas généreux,
Que n'as-tu la jeunesse, inutile pour eux !
Il est vrai, dit Nestor ; mon impuissant courage,
Regrette ces secours qu'il recevoit de l'âge.
Jadis Euritalus tomba sous mes efforts ;
Que ne suis-je aujourd'hui tel que j'étois alors.
Mais les Dieux à leur sort n'égalent point le nôtre :
Ils nous font acheter un bien au prix d'un autre.
Plus ardent autrefois, plus prudent aujourd'hui,
De mes conseils, du moins, je te promets l'appui ;
De ces jeunes guerriers je conduirai l'audace ;
Ils lanceront les traits, j'en marquerai la place ;

Et, de l'expérience, éclairant la valeur,
Mon âge emploira bien l'avantage du leur.
Atride d'un regard anime encor son zèle,
Et passe aux autres lieux où le besoin l'appelle.
Il trouve Menestée, & ses Athéniens,
Ulisse qui commande aux Céphaloniens :
Sans soupçon de la guerre, alors renouvellée,
Tranquilles, ils comptoient sur la foi violée.
Le Chef impatient que surprend ce repos,
D'un reproche indiscret, insulte aux deux Héros :
Toi, fils d'un Roi fameux, toi trop prudent Ulisse,
Faut-il que du combat d'autres ouvrent la lice ?
Les premiers aux conseils, êtes-vous peu jaloux
D'avoir, au champ de Mars, l'honneur des premiers coups ?
Partagez les lauriers que vos amis moissonnent.
Ils attendoient de vous l'exemple qu'ils vous donnent.
Il monte au front d'Ulisse une noble rougeur ;
Son dépit sur le Roi jette un regard vengeur :
Injuste, qu'as-tu dit ? & par quelle imprudence,
Outrages-tu deux Rois armés pour ta défence ?
Eh bien, dans le combat te mêlant avec nous,
Viens, pour nous mieux connoître, observer tous nos coups.
D'Atride ce discours désarma la colère.
Mes soins, lui répond-il, doivent-ils vous déplaire ?

Allez, ſage Héros, courez nous ſécourir ;
C'eſt contre les Troyens qu'Uliſſe doit s'aigrir.
Déſormais plus d'honneurs, & plus de déference,
De vos nouveaux exploits ſeront la récompenſe.
Diomede tranquille, & campé loin du bruit,
Du ſerment violé n'étoit pas mieux inſtruit ;
Et le fier Sténélus, près du fils de Tidée,
Jouiſſoit, comme lui, de la tréve accordée.
Ils remettent le trouble au cœur d'Agamemnon.
La colere l'emporte encor ſur la raiſon.
Qui l'eût crû, leur dit il ! de la valeur d'un pere,
Le tremblant Diomede aujourd'hui dégénére !
Songe-t-il donc à fuir quand les Grecs ſont aux mains ?
Ce ne fut pas ainſi qu'on vit aux champs Thébains,
L'intrépide Tidée, ami de la juſtice,
Contre un frere infidéle appuyer Polinice,
Mais ſon fils eſt encor loin de lui reſſembler ;
Et ce n'eſt qu'en diſcours qu'il ſonge à l'égaler.
Diomède en reſſent une douleur amère ;
Son reſpect cependant commande à ſa colère ;
Sténélus eſt plus fier : il ne peut réprimer
Le généreux dépit qui le vient enflammer.
La vérité, dit-il, dément ce lâche outrage.
Dois-tu, toi que cent fois ſervit notre courage,
N'élever nos ayeux que pour nous avilir ?
Souvien-toi des lauriers qu'on nous a vûs cueillir,

Quand à nos longs travaux les Dieux enfin prospéres,
Nous livrerent ces murs où périrent nos peres :
Nous les avons vengés, & de nos heureux coups,
Ceux dont tu nous fais honte, auroient été jaloux.
Ami, dit Diomède, imite mon silence :
Le Roi nous encourage ; est-ce donc une offense ?
Respectons l'intérêt qui l'anime aujourd'hui ;
Et ne lui répondons qu'en combattant pour lui.
Il dit. Et tel alors que le Dieu de la Thrace,
Il inspire à la fois la terreur & l'audace.
Ainsi qu'on voit les flots par les vents agités,
Et s'élévant des mers, à bonds précipités,
Brisés par les rochers qu'attaque en vain l'orage,
Revenir écumans inonder le rivage ;
Ainsi les rangs pressés des nombreux Argiens
Venoient pleins de fureur attaquer les Troyens.
Cependant l'attentive & prompte Obéïssance
Prête à la voix des Chefs un fidéle silence ;
Le soldat dont l'ardeur vient de se redoubler,
Impatient d'agir, dédaignoit de parler.
Effet bien différent d'un courage semblable !
Les Troyens frappent l'air d'un bruit épouvantable ;
Et s'animant l'un l'autre à de nouveaux exploits,
De cent cris différens ne forment qu'une voix.
Pallas devant les Grecs fait briller son Ægide ;
Des Troyens qu'il chérit, Mars lui-même est le guide,

La Terreur, la Discorde, & l'âpre Soif du sang
Voloient sans s'arrêter sur l'un & l'autre Camp.
Par-tout en même tems on les eût vû paroître :
La Discorde sur-tout, qui, si prompte à s'accroître,
Naît foible, mais bien-tôt remplissant tous les lieux,
A les pieds sur la terre & le front dans les Cieux.
En ce moment fatal se joignent les armées,
D'une égale fureur l'une & l'autre animées ;
Déja les javelots volent de toutes parts,
Le choc des boucliers, le sifflement des darts,
Des vainqueurs, des mourans, la clameur différente,
Porte au loin dans les airs l'horreur & l'épouvante ;
La mort éclaircissoit les épais bataillons,
Le sang à flots pressés, couloit dans les sillons,
Comme on voit un torrent du haut d'une montagne,
De ses rapides eaux inonder la campagne.
De moment en moment le choc est plus affreux,
Ils paroissent cruels plûtôt que généreux ;
L'un sur l'autre acharnés, lions ardens de rage,
Ils ne respirent plus que le sang, le carnage ;
Dans le meurtre chacun par le meurtre affermi,
Veut payer de ses jours la mort d'un ennemi.
Mais enfin des Troyens la valeur affoiblie,
Sous les efforts des Grecs déja se lasse & plie ;

Ils étoient prêts de fuir, au moment qu'Apollon
Qui voyoit le combat des ramparts d'Ilion,
Vole, prévient leur fuite; & d'une voix puissante,
R'anime de leurs cœurs la vertu languissante.
R'assûrez-vous, dit-il, & défendez-vous mieux;
Si vous êtes mortels, les Grecs sont-ils des Dieux?
Osez à vos égaux disputer la victoire;
Et voyant le danger, voyez aussi la gloire.
Mais pourriez-vous douter du succès de vos coups?
Achille est loin des Grecs, & je suis près de vous.
A la voix d'Apollon le Troyen se r'anime:
Il se sent enflammer d'un dépit magnanime.
Pallas, de son côté, conserve aux Argiens
L'audace qu'Apollon vient de rendre aux Troyens.
L'ardeur de vaincre alors, ne connoît plus d'obstacles.
Dieux! combien la valeur acheva de miracles!
Les regards immortels qui suivoient ces combats,
Y comptent des Héros autant que de soldats.

Fin du quatriéme Livre.

L'ILIADE.

LIVRE CINQUIE'ME.

MAIS dans ce jour de ſang, la guerriere Immortelle,
Reſerve à Dioméde une gloire nouvelle,
Entre mille Héros il ſe diſtingue encor ;
C'eſt un nouvel Achille aux yeux même d'Hector.
Bien-tôt l'ennemi s'ouvre à ſa courſe rapide ;
Le plus brave, à le voir, ſe trouve un cœur timide ;
Du feu de ſes regards il ſçait les diſſiper ;
On ne réſiſtoit plus, il n'avoit qu'à frapper.
Un fleuve impétueux, groſſi par les orages,
Avec moins de fureur ſurmonte ſes rivages,
Quand briſant à grand bruit les digues & les ponts,
Il va des champs voiſins ravager les moiſſons :
Plus redoutable encor le vaillant Diomede,
Rompt les rangs ennemis où tout plie où tout cede :

Et ſa rapidité ſe redoublant toûjours,
Juſques ſur les fuyards ce torrent ſuit ſon cours.
D'un infaillible trait, c'eſt en vain que Pandare
Croit le précipiter aux rives du Tenare :
Il bleſſe le Héros dont le ſang coule en vain ;
Plus furieux encor il pourſuit ſon deſſein ;
Un carnage nouveau ſoulage Diomede,
Et la mort de Pandare eſt ſon premier remede ;
Minerve le guérit ; en combattant toûjours
Le guerrier lui laiſſa le ſoin de ſon ſecours.
Hector, de ſon côté, ſignalant ſon courage,
Remportoit ſur les Grecs un pareil avantage ;
Et tous deux triomphans en différens endroits,
Leurs partis ſont vainqueurs & vaincus à la fois.
Hector accourt enfin où le fils de Tidée
Pourſuivoit des Troyens la troupe intimidée,
Et là, comme une digue où ſe briſent les flots,
Il arrête à l'inſtant la courſe du Héros.
Le Troyen r'aſſûré près d'Hector ſe rallie.
Bien-tôt dans tous les cœurs l'audace eſt rétablie :
Le terrain ſe diſpute ; en cet affreux moment,
Que le moindre avantage eſt payé cherement !
Quel carnage affouvit les regards de Bellone !
La mort de toutes parts ſe reçoit & ſe donne ;
Aucun d'eux ne ſçauroit ni vaincre ni céder ;
Et le Deſtin entr'eux à peine à décider.
Dioméde pourtant fait pancher la balance ;
Et du côté des Grecs repaſſe l'Eſpérance.

Ce Héros en fureur vole de toutes parts,
Force tout ; on l'eût pris pour Achille, ou pour Mars.
De combien de Héros la vie eſt moiſſonnée
Par les Ajax, Atride, Uliſſe, Idomenée !
Et ce Chef qu'au combat Machaon a rendu ;
Combien fait-il payer le ſang qu'il a perdu !
Adreſte le fuyoit ; mais un arbre funeſte
Renverſe de ſon char le malheureux Adreſte,
Qui tout prêt de périr du fer de Ménélas,
Se jette à ſes genoux, en détournant ſon bras.
Ah ! dit-il, arrêtez, faites grace à mes larmes ;
Ma mort eſt inutile au ſuccès de vos armes ;
J'ai de riches parens à qui mes jours ſont chers ;
Au prix de leurs tréſors, ils briſeront mes fers.
Ménélas laiſſe alors déſarmer ſa vengeance,
Peut-être à la pitié, peut-être à l'eſpérance ;
Agamemnon le voit ; & d'un ton de fureur,
Quoi ! dit-il, la pitié fléchiroit votre cœur ?
Pour qui ? pour un Troyen oubliez-vous l'injure?
Que vous fit en Argos cette race parjure ?
Vous leur devez, mon frere, un éternel courroux :
Point de grace pour eux ; la mort eſt dûë à tous.
Il faut le fer en main, de ces peuples funeſtes,
Juſqu'au ſein maternel aller chercher les reſtes.
Devenu plus cruel à ces mots, Ménélas
Repouſſe le guerrier qui lui tendoit les bras ;

Et ſon frere auſſi-tôt le perçant de ſa lance,
Que tout Troyen, dit-il, ſente ainſi ma vengeance.
D'un imprudent butin détournant le ſoldat,
Neſtor, par ce diſcours, échauffoit le combat :
Ne ſoyez maintenant avides que de gloire ;
Craignez que de vos mains n'échappe la victoire ;
Vos exploits d'Ilion vont vous ouvrir les murs ;
Differez-en les fruits pour les rendre plus ſûrs.
Les Troyens en effet repouſſés vers la Ville,
Eſclaves de la peur, ne cherchoient qu'un azile :
Braves Chefs, crie Hector, arrêtez les Troyens,
Et ſauvez nos enfans, nos femmes & nos biens ;
Les Dieux vous ont commis la défenſe de Troye ;
Empêchez que des Grecs elle ne ſoit la proye ;
Raſſemblez les ſoldats, & r'alliez les corps ;
Du ſecours de l'exemple animez nos efforts ;
En un combat ſanglant changeons notre retraite ;
Que le Grec à ſon tour tremble pour ſa défaite
Et que par ſes périls le Troyen excité
Tire au moins ſa vertu de la néceſſité.
Par ſon propre diſcours, il ſent croître en ſon ame
D'un généreux dépit l'impétueuſe flame.
Il vole ; ſa menace arrête les fuyards :
Il ranime les cœurs du feu de ſes regards.
Tout revient au combat ; une nouvelle audace
Fait prendre à la fortune une nouvelle face ;

Et le Grec étonné croit que ſon ennemi
Par le ſecours d'un Dieu vient d'être raffermi
Du péril renaiſſant Dioméde s'irrite,
Raſſure ſes ſoldats, les preſſe, les excite.
Par de nouveaux exploits, il ſe ſignale encor.
Hector cherche à le joindre ; il cherche à joindre Hector ;
Et tous deux, à travers le ſang & le carnage,
Ils s'ouvroient l'un vers l'autre un glorieux paſſage :
Mais par-tout leur exemple animant les ſoldats,
Il leur falloit combattre & vaincre à chaque pas.
Plus avides d'honneur, que ſoigneux de la vie,
Par-tout quelque guerrier les brave & les défie.
Dans ce rude combat ſans ceſſe diſputé,
Hector reçoit un coup, ſans en être arrêté :
Il ne le ſentit point dans la boüillante yvreſſe
Qui ſeule de ſes ſens eſt alors la maîtreſſe.
Juſques à Dioméde il ſe fait jour enfin,
Charmé de faire entr'eux expliquer le Deſtin.
Dioméde eſt lui-même au comble de ſa joye ;
Il rend graces à Mars d'une ſi noble proye :
Mais du fils de Priam voyant le ſang couler,
Ciel ! eſt-ce en cet état que je dois t'immoler ?
S'écria-t-il Va, fui ; je ſens que mon courage
Dédaigne de combattre avec tant d'avantage.
Tu perds déja ton ſang ; & tu veux que mon bras
Tranche un reſte de vie échappée aux ſoldats.

Non, je ne veux de toi triompher qu'avec gloire ;
Et j'attends que ta mort puisse être une victoire.
Laisse-là ta pitié, lui répondit Hector,
Qui, tout blessé qu'il est, veut le braver encor,
Ce n'est que du sang grec que ma cuirasse est teinte ;
Ce sang doit t'inspirer moins d'orgueil que de crainte.
Ils fondent l'un sur l'autre en lions acharnés
Qui, remplissant les airs de leurs cris forcenés,
Jettent loin devant eux l'effroi dans les campagnes,
Et font rugir l'écho caché dans les montagnes.
Le succès du combat est long-tems incertain ;
On frémissoit des coups qu'ils se portoient en vain :
Mais Hector sent enfin la douleur qui le presse ;
Il attaque & résiste avec plus de foiblesse.
Les Troyens commençoient à craindre pour ses jours ;
Aussi-tôt vingt guerriers, volant à son secours,
A l'ardent Dioméde ils dérobent sa proye.
Hector tombe en des bras qui l'emportent à Troye ;
Tandis que tout le camp plus fort de sa douleur,
Repare cette absence à force de valeur.

Dieux ! de quel déſeſpoir Andromaque eſt ſaiſie,
A l'aſpect d'un époux qu'elle croyoit ſans vie !
Sous le poids de ſes maux ſe ſentant accabler
Vingt fois elle l'embraſſe, & ne peut lui parler.
Après mille ſanglots enfin elle s'écrie.
Hector reprend ſes ſens à cette voix chérie.
Le ſang ne couloit plus ; ſa playe eſt ſans danger,
Et du premier reméde il ſe ſent ſoulager.
De ſecours en ſecours ſa force eſt ranimée ;
Hector parle déja de rejoindre l'armée.
Quoi ! s'écrie Andromaque, où veut courir Hector ?
Tout bleſſé, tout mourant, va-t-il combattre encor ?
Tant de fois en un jour faudra-t-il que je tremble
D'un péril où je vois rous les malheurs enſemble ?
Les Grecs vont ſur toi ſeul réunir leur effort.
Que je crains l'intérêt qu'ils ont tous à ta mort !
Hélas ! que devenir, ſi la Parque ſévére
Me laiſſe ſans époux, & cet enfant ſans pere ?
Dieux ! ne nous privez pas de notre unique appui.
Heureuſe ſi la mort me frappoit avant lui.
J'ai perdu dès long-tems ceux dont je tiens la vie ;
Dans Thébes, à mon pere, Achille l'a ravie,

En vain lui rendit-il les funébres honneurs,
Sa ſuperbe pitié n'eſſuya point mes pleurs.
Mes ſept freres ſont morts de ſes traits ſanguinaires,
Et ma mere a ſervi l'aſſaſſin de mes freres;
Sa rançon fut payée; hélas! bien-tôt après
Diane de ſon ſang raſſaſia ſes traits
Ainſi, ſœur déplorable & malheureuſe fille,
J'ai vû le fer cruel moiſſonner ma famille;
Mais j'oubliois mes maux auprès de mon époux;
Tout ce que j'ai perdu me reſte encor en vous.
S'il faut que votre mort réveille mes miſeres,
Je vais reperdre en vous mes parens & mes freres.
Cher Hector, prend pitié de moi, d'Aſtianax;
Demeure; ſous ces murs ont paru les Ajax;
Raſſembles-y le peuple, & veille à leur défence;
Rends du moins mes regards témoins de ta vaillance.
De vos pleurs, dit Hector, que je me ſens toucher!
Mais enfin je n'ai point appris à me cacher;
Quand la gloire commande, en vain la mort menace;
Et le lieu du péril eſt ma plus chere place;
Tel que je fus toûjours, tel je veux être encor;
Troye, avant mon trépas, ne perdra point Hector;

Et courant ſans relâche où le devoir m'appelle,
Vous me verrez toûjours digne de vous & d'elle.
Peut-être qu'Ilion n'eſt pas loin de tomber ;
Qu'en vain à ſon deſtin je veux le dérober ;
Qu'Hécube, que Priam, que mes ſœurs, que mes freres,
Vont bien-tôt, par leur mort, conſommer nos miſeres,
Malgré la voix du ſang, malgré de ſi doux nœuds,
Je crains pour Andromaque encor plus que pour eux !
Et même, en cet inſtant, ma tendreſſe craintive,
Préſente à mon eſprit Andromaque captive,
Qui, privée à la fois d'honneur & de repos,
File, en pleurant Hector, pour les femmes d'Argos.
Peut-être quelque Grec inſultant à vos larmes,
C'eſt la femme d'Hector, ſi fatal à nos armes,
Diroit-il ; il n'a pû détourner ſes malheurs.
A ce nom ſi chéri, s'irriteroient vos pleurs.
Inſupportable idée, ô douloureux ſupplice !
Dieux ! ſauvez Andromaque, & qu'Hector ſeul périſſe.
Que de larmes couloient de ſes yeux attendris !
Alors pour l'embraſſer, il veut prendre ſon fils ;
Mais l'enfant effrayé du caſque & de l'aigrette,
Au ſein de ſa nourrice, en criant ſe rejette,

Hector sourit de voir ses naïves frayeurs,
Et ce tendre souris n'interrompt point ses pleurs.
Enfin ôtant son casque, il le prend, le caresse,
Par mille embrassemens, soulage sa tendresse;
Et le tenant serré dans ses bras paternels,
Il adresse pour lui, ses vœux aux Immortels.
Je vous offre mon fils, Dieux, faites-en le vôtre;
Digne de votre appui, qu'il n'en cherche point d'autre;
Rendez-le, s'il se peut, le secours des Troyens;
Qu'un jour par ses exploits, il efface les miens;
Récompensez en lui la piété du pere,
Et qu'il soit les plaisirs & l'honneur de sa mere.
A ces mots, il l'embrasse; & pleurant aussi-tôt,
Dans le sein d'Andromaque, il remet ce dépôt.
Que fais-tu, lui dit-elle, hélas! tu me le laisses!
Et peut-être voilà tes dernieres caresses.
C'est trop, s'écrie Hector, c'est trop nous attendrir;
Adieu, chere Andromaque, il faut vous secourir;
Adieu, je vais tenter la fortune des armes;
D'un peu de sang ne prenez point d'allarmes;
Je le vendrai bien cher à ceux qui l'ont versé;
Fiez-vous à celui que le Ciel m'a laissé
Adieu; je vais servir les troupes qui m'attendent
Des forces que les Dieux & ma valeur me rendent.
Mais pour vous consoler, c'est assez de sçavoir
Que vivant, ou mourant, Hector fait son devoir.

Il s'éloigne, & bien-tôt Andromaque éperduë
Tombe pâle & mourante en le perdant de vuë.
Au ſortir d'Ilion Pâris joignit Hector,
Qui loua ſa valeur pour l'affermir encor.

Fin du cinquiéme Livre.

L'ILIADE.

LIVRE SIXIE'ME.

LEs deux fils de Priam arrivent dans l'armée ;
Soudain, à leur aſpect, l'audace eſt ranimée.
Ce qu'eſt un vent propice aux triſtes matelots,
Qui s'ouvroient dans le calme un chemin ſur les flots,
A qui long-tems la rame a tenu lieu des voiles,
Quand ce vent déſiré vient en enfler les toiles ;
Les deux Héros le ſont aux Phrygiens laſſés ;
Et bien-tôt, devant eux, les Grecs ſont repouſſés.
Après quelques eſſais de ſon nouveau courage,
Le généreux Hector interrompt le carnage :
Il défie au combat le plus brave Argien ;
Le ſort lui donne Ajax le Télamonien.
L'un & l'autre s'apprête, impatiens de gloire ;
Chacun à ſon parti garantit la victoire ;
Mais aucun des deux camps n'oſe encor s'en flatter,
En voyant l'ennemi qui va la diſputer.

Ils se portent des coups que l'un & l'autre évite;
De ces coups évités leur audace s'irrite ;
Les dards à chaque instant sont lancés de plus près ;
Le bouclier reçoit & repousse les traits ;
Ils en viennent aux mains enfin, & par l'épée
Tentent une victoire à leurs traits échapée ;
Ils paroissent alors aux deux camps étonnés,
Deux tigres furieux l'un sur l'autre acharnés ;
Sous les efforts d'Ajax Hector chancelle, tombe,
Se releve, & soudain c'est Ajax qui succombe ;
On diroit que le Sort secondant ces grands cœurs,
Entre deux combattans veut trouver deux vainqueurs.
Mais la nuit les sépare ; un égal avantage
Du camp même ennemi leur obtient le suffrage.
On se retire, alors on convient des deux parts,
De retrancher un jour à la fureur de Mars,
Et de rendre aux soldats, qu'a perdu la patrie,
Les honneurs du bucher achetés de leur vie.
La nuit est consommée à ces tristes apprêts ;
De tous côtés le fer dépeuple les forêts ;
On dresse les bûchers, & ce lugubre ouvrage
Fait, d'un bruit effrayant, retentir le rivage.
A peine le Soleil entr'ouvre l'Orient,
Que l'un & l'autre peuple accourt impatient ;
Sur le champ de bataille ensemble ils se confondent ;
Tout pleure ; mille cris, à l'envi, se répondent ;

Ils trouvent leurs amis meurtris & dépouillés,
De poussiere & de sang encore tout souillés ;
Quelle étoit leur douleur en les voyant paroître !
C'étoit les perdre encor que de les reconnoître.
C'est lui, s'écrie-t-on, c'est mon frere, mon fils ;
A ces noms redoubloient les soupirs & les cris :
On ne répandit pas de larmes plus amères,
Quand le feu dévora ces dépouilles si chéres.
Mais les Grecs de ce jour ménagent chaque instant :
Ils suivent de Nestor un avis important :
On les croit occupés des tristes funerailles ;
Ils creusent de fossés, élevent des murailles,
Préparent aux Troyens mille obstacles nouveaux ;
Et d'un rampart terrible, ils couvrent leurs vaisseaux.
Pour les Grecs en effet salutaire prudence !
Le sort du jour suivant en montra l'importance.
Le Héros d'Ilion, par d'éclatans efforts
Les chassa de la plaine ; & jusques à leurs forts,
Courut, la flamme en main, poursuivre la victoire :
Les Grecs en le voyant avoient peine à le croire ;
Tout cédoit ; c'est en vain que Minerve & Junon
Veulent rendre l'audace au camp d'Agamemnon ;
D'un déluge de sang Hector couvre la terre ;
Jupiter devant lui fait marcher son tonnerre ;
Tout, jusqu'à Diomède en désordre s'enfuit :
Le Grec ne dût enfin son salut qu'à la nuit.

Dans l'armée Argienne, au déſeſpoir réduite,
Regne la froide Peur, compagne de la Fuite :
On y ſent tous les maux dont on eſt menacé ;
Et l'effroi des ſoldats juſqu'aux Chefs a paſſé.
Dans leur eſprit émû cent diverſes penſées,
Etoient l'une par l'autre en naiſſant renverſées ;
Ainſi que par deux vents qui troublent ſon repos,
L'Ocean voit lutter les flots contre les flots,
Mais la peine d'Atride eſt la plus violente ;
Par ſes ſoins le conſeil s'aſſemble dans ſa tente ;
C'eſt là, qu'à ſa douleur laiſſant un libre cours,
Ses ſanglots redoublés annoncent ce diſcours :
La promeſſe des Dieux eſt enfin démentie ;
De Jupiter ſur nous la main appéſantie,
Nous reprend cet eſpoir qu'il nous avoit donné ;
Il faut fuir ; les Deſtins ainſi l'ont ordonné.
Fuyons, & fléchiſſons, malheureux que nous ſommes,
Sous l'Arbitre Immortel des fortunes des hommes.
Ce diſcours augmenta la triſteſſe des Rois ;
Conſternés, ils ſembloient avoir perdu la voix ;
Tout reſſentoit la peur, la honte & l'impuiſſance.
Dioméde en ces mots rompt ce honteux ſilence :
Pardonne, Agamemnon ; ſouffre que mon devoir
Combatte ſeul ici ton lâche déſeſpoir :
Souffre que ce guerrier à qui tu fis l'outrage
D'oſer lui reprocher un défaut de courage,

Seul, s'éleve aujourd'hui contre ta lâcheté.
De quoi sans la valeur te sert l'autorité ?
Chef de ce camp nombreux, soumis à ta conduite,
Tu ne veux que l'honneur de commander sa fuite!
Fui donc, si tu le veux, & retourne en Argos ;
Commande à tes sujets de repasser les flots ;
Sans toi, nous sçaurons bien achever notre ouvrage ;
Mais enfin tout le camp quittât-il ce rivage,
Seul avec Sténélus je demeure en ces lieux,
Où nous justifierons les promesses des Dieux.
Du Héros l'assemblée approuve le courage ;
Au suffrage des Rois Nestor joint son suffrage :
Dioméde, le Ciel t'a prodigué ses dons.
Au grand nom de vaillant qu'ici nous t'accordons,
Tu joins celui de sage ; & pour toi la Prudence
Semble avoir devancé l'âge & l'expérience.
A peine serois tu le dernier de mes fils,
Et déja ma vieillesse adopte tes avis.
J'ajoûte seulement un conseil salutaire,
Le seul point qu'on néglige, & le seul nécessaire.
Banissons la discorde ; & que notre union
Assûre désormais la chûte d'Ilion.
Atride, c'est à toi que ce conseil s'adresse ;
Jupiter t'a remis le sceptre de la Grece ;
Mais c'est pour la sauver : songes-y bien, tu dois
Donner aux bons conseils l'autorité des loix,

Soûmettre à la raiſon la majeſté ſuprême ;
Et commencer toûjours par te juger toi-même.
Tu ſçais que contre Achille, écoutant ta fierté,
Tu l'as privé d'un bien tant de fois mérité ;
Rien n'a pû t'empêcher de ravir ſa captive ;
Sous ſes tentes depuis ſa valeur eſt oiſive ;
Nous perdons ſon ſecours ; nous perdons avec lui,
Les Dieux dont ce Héros nous aſſûroit l'appui.
Répare, il en eſt temps, répare cette offence ;
Que l'excuſe & les dons déſarment la vengeance :
Deviens l'ami d'Achille, & fais nous dire à tous :
Qui pouvoit tant ſur ſoi, doit pouvoir tout ſur nous.
Oui, dit Agamemnon, toute ma fierté cede ;
Tu m'apprends à la fois le mal & le remède.
Combien Achille abſent nous coûte de lauriers !
L'ami des Dieux vaut ſeul un peuple de guerriers.
C'en eſt donc fait ; d'Achille étouffons le murmure ;
Que mes dons prodigués effacent ſon injure ;
Apprenez pour les Grecs juſqu'où va mon amour,
Et le prix dont je veux acheter ſon retour.
Vingt grands vaſes où l'art épuiſant ſa puiſſance,
Egala l'induſtrie à la magnificence ;
Douze courſiers, vingt fois dans nos jeux triomphants,
Dignes du char des Dieux, & plus prompts que les vents ;

Douze jeunes beautés, adroites Lesbiennes,
Qui le disputeroient aux mains Sidoniennes,
Quand, l'aiguille animant la toile sous leurs doigts,
Mille objets différens y naissent à leur choix.
C'est peu : je lui rendrai sa chere Briséide,
Qui devoit, dans mon cœur, remplacer Chrisséide ;
Et j'atteste les Dieux que jusques à ce jour,
J'ai, malgré mes desirs, respecté son amour.
Il faut faire encor plus ; & s'il veut nous défendre,
Nous serons plus qu'amis, je l'accepte pour gendre ;
Heureux ! sage Nestor, si le fils de Thétis,
Touché de nos malheurs se désarme à ce prix.
Mais craindroit-il encor d'avilir son courage ?
N'accorderoit-il rien à mon rang, à mon âge ?
Ah ! si ce cœur cruel ne nous rend son appui,
L'inflexible Pluton l'est encor moins que lui.
La justice d'Atride, & sa magnificence,
Dans les cœurs abattus remettent l'espérance.
Phœnix, Ulisse, Ajax sont choisis entre tous
Pour aller du Héros désarmer le courroux.
On nomme, pour les suivre, Adius, Euribate :
Du succès mérité tout le conseil se flatte.
Le vin en sacrifice alors est épanché.
Nestor, à tout prévoir, sans relâche attaché,
De ses sages conseils éclaire leur prudence,
Et d'Ulisse sur-tout anime l'éloquence :

Qui pourroit réſiſter à des agens pareils ?
Dit-il, mêlant ainſi l'éloge & les conſeils.
Ils parviennent bien-tôt au pavillon d'Achille ;
Malgré le ſort des Grecs, ils le trouvent tranquille,
Qui des ſons d'une harpe accompagnant ſa voix,
S'amuſoit à chanter les célébres exploits ;
Et près de lui Patrocle, aſſis ſur le rivage,
Juſques dans ſes plaiſirs admiroit ſon courage.
Quand le fils de Thétis apperçoit les Héros,
Lui même, ſe levant, les aborde en ces mots :
Quel important deſſein dans ces lieux vous amene,
Mes amis ? car ſur vous je n'étends point ma haine :
Je n'accuſe qu'Atride ; & pour vous aujourd'hui
Ma tendreſſe eſt égale à ma haine pour lui.
C'eſt ainſi que déja tout ſon cœur ſe déclare :
Il ordonne un feſtin que Patrocle prépare ;
Et bien-tôt, à ſa table, après eux s'aſſeyant,
Les invite au plaiſir avec un front riant.
Sur la fin du répas le ſage Roi d'Itaque :
Porte au fils de Thétis cette premiere attaque.
Vous nous aimez, Achille, & cet accueil flatteur
Nous rend enfin l'eſpoir d'attendrir votre cœur :
Connoiſſez donc nos maux, & prévenez vous-même
Ce que nous attendons d'un Prince qui nous aime.

Le Troyen eſt vainqueur, & nos ramparts nouveaux,
Peut-être ne pourront garantir nos vaiſſeaux.
Les foudres, les éclairs par un double préſage,
En nous glaçant de crainte augmentent leur courage;
Et juſques à nos nefs, ils vont porter les feux,
Si vous ne nous rendez les Dieux qu'ils ont pour eux.
Tout fier de leur ſecours, le défenſeur de Troye,
Hector penſe déja que nous ſommes ſa proye:
Enyvré du ſuccès qui le flatte aujourd'hui,
Il croit qu'Achille même eſt au-deſſous de lui.
Pour brûler nos vaiſſeaux, il n'attend que l'aurore;
Il ſe plaint de la nuit qui le retarde encore;
Et preſſe le Soleil de venir éclairer
Le vaſte embrâſement qui doit les dévorer.
Cher Achille, armez-vous; prévenez ſa furie;
Nous verriez-vous périr loin de notre patrie?
A nos maux, à nos vœux n'auriez-vous point d'égard?
Ah! venez, & craignez de le vouloir trop tard:
Craignez, ſi nous mourons, que dans le cœur d'Achille,
Nous ne ſoyons vangés d'un remords inutile.
Ne vous ſouvient-il plus de ces tendres avis
Que vous donna Pélée, en embraſſant ſon fils?
Allez, vous diſoit-il; le Deſtin vous réſerve
Le ſecours de Junon & l'appui de Minerve;

La gloire vous attend, mon fils ; mais gardez-vous
D'écouter les conseils d'un imprudent coureux ;
Joignez à la valeur une douceur modeste ;
Faites votre devoir, les Dieux feront le reste.
Suivez-le ce devoir ; venez nous délivrer ;
Agamemnon fléchit, & veut tout réparer :
Ne nous opposez point un dépit trop sévere ;
Songez que je vous tiens le langage d'un pere.
Pour mieux l'intéresser, Ulisse en cet endroit,
De tous les dons offerts fait un détail adroit :
Si, contre Agamemnon ta haine est inflexible,
Ajoûta-t-il, du moins à nos maux sois sensible ;
Fut-il encor l'objet de ton inimitié,
Que du moins tes amis le soient de ta pitié ;
Quand tu nous haïrois, prends soin de ta mémoire ;
Et ne te vange pas aux dépens de ta gloire.
De la fierté d'Hector vien réprimer l'excès ;
Plein de ce fol orgueil qu'enfantent les succès,
Il semble à tous nos coups se croire invulnérable,
Et plus grand qu'un mortel, aux Dieux mêmes semblable.
Il y va de ta gloire à détromper Hector ;
Vien lui faire sentir qu'Achille vit encor.
Achille lui répond : brave & prudent Ulisse,
D'un discours concerté j'ignore l'artifice ;
Je laisse à tes pareils orner la vérité ;
Et ma seule éloquence est ma sincérité,

Achille eſt ennemi de l'indigne contrainte,
Et parmi ſes défauts ne compte point la feinte.
Comment Atride a-t-il reconnu mes travaux :
Le lâche & le vaillant, devant lui ſont égaux.
Qu'on ſe dérobe aux coirs, qu'on s'offre à la fatigue,
Que l'on ſoit de ſon ſang ménager ou prodigue ;
Le prix en eſt le même ; ou par d injuſtes loix,
La vertu voit le vice enrichi de ſes droits.
A combien de périls ai-je expoſé ma tête ?
J'ai volé, pour les Grecs, de conquête en conquête.
Que d'ennemis défaits ! que de remparts détruits !
Combien de jours ſanglants, & d'inquiétes nuits !
Mon bras alloit porter la flamme vengereſſe,
Par-tout où m'appelloit l'intérêt de la Gréce ;
Je combattois pour vous mieux que les Phrygiens,
Pour leurs foyers, leurs fils, leurs femmes & leurs biens.
Quel fruit de mes travaux ? quel prix de mon courage ?
Atride s'eſt rendu l'arbitre du partage ;
Preſque tout le butin pour lui fut réſervé ;
Le ſeul prix que j'en eus vient de m'être enlevé ;
Et puiſque tout le camp l'a ſouffert ſans murmure,
Tout le camp s'eſt rendu complice de l'injure.

C'eſt moi qu'on traite ainſi ! moi ſeul de tous les Rois
Je n'aurois point de part au fruit de mes exploits!
Sur ces bords ennemis quel deſſein nous améne ?
Ce Camp n'y vient-il pas redemander Hélene ?
On m'ôte Briſéïde ; & l'on veut qu'aujourd'hui,
Inſenſible pour moi, j'oſe tout pour autrui:
Non : je n'épouſe plus les intérêts d'Atride ;
Et je ſuis las enfin de ſervir un perfide.
Mais qu'a-t-il aujourd'hui beſoin de mon ſecours ?
N'a-t-il pas fait ſans moi ſes foſſés & ſes tours ?
Que ſa prudence encor les éleve, les creuſe ;
Qu'il arrête d'Hector l'audace trop heureuſe.
Tant que j'ai combattu, vous braviez ſes efforts
Et nous n'avions beſoin de foſſés ni de forts.
Mais qu'il ne compte plus ſur le ſecours d'Achille;
Je vais le délivrer d'un guerrier inutile ;
Demain, pour fuir des lieux témoins de mon affront,
La rame à mes vaiſſeaux ouvrira l'Helleſpont.
Pour vous, ne tenez point ma réponſe ſecrette ;
Publiez les raiſons d'une juſte retraite ;
Et ſur-tout apprenez au Roi dont je me plains,
Pourquoi je l'abandonne à ſes mauvais deſtins.
Qu'il garde ſes préſens ; je garderai ma haine,
Plus chere pour mon cœur que tout l'or d'Orchomene.
Je ne confondrai point mon ſang avec le ſien ;
Qu'il réſerve à ſa fille un plus heureux lien ;

Eût-elle plus d'attraits que la belle Immortelle,
Je haïrois encor Agamemnon en elle.
Mais enfin par la gloire on veut m'intéresser :
La gloire est un faux bien ; (il croyoit le penser ;
Et le dépit menteur le séduisant lui-même :
Il parle avec mépris du seul objet qu'il aime.)
Je ne me repais plus d'un chimérique honneur ;
Le repos, même obscur, est l'unique bonheur,
Insensé que j'étois ! je voulois que la gloire,
En abrégeant mes jours, étendît ma mémoire.
L'injustice d'Atride a dessillé mes yeux ;
Je sens combien la vie est un don précieux.
En venant sur ces bords, (je l'appris de ma mere,
L'ordre absolu du sort me laisse un choix à faire :
Je puis, si je m'obstine à détruire Ilion,
Aux dépens de mes jours éterniser mon nom ;
Ou si loin des combats, je vais revoir la Gréce,
Atteindre, sans honneur, à l'extrême vieillesse.
Mon choix est fait, vivons. Et puissent comme moi,
Tous les Grecs s'affranchir d'une odieuse loi.
Puissent-ils, fatigués d'une vaine entreprise,
Laisser en paix des murs que le Ciel favorise !
Que du moins avec moi, Phœnix passant les flots,
Vienne assûrer ailleurs sa vie & son repos.
Phœnix à ce discours, verse un torrent de larmes.
Eh ! que devient, dit-il, la gloire de vos armes ?

Quoi, mon fils, notre sort ne peut vous attendrir ?
Vous voulez nous quitter quand nous allons périr ?
Achille pourra-t-il me laisser sans défense ?
Est-ce le prix des soins que j'eus de son enfance ?
Rappellez tous ces tems si chers à mon amour,
Tous ces tems écoulés depuis que dans sa Cour,
Votre pere, à ma fuite, accordant un azile,
Daigna me confier la jeunesse d'Achille.
Hélas ! à votre aspect, j'oubliai mes malheurs ;
Dès lors, vous fîtes seul ma joye & mes douleurs ;
Vous devîntes mon fils, je n'en connus plus d'autre,
Et tel fut mon amour qu'il mérita le vôtre.
Alors de vos lauriers préparant les moissons,
Je vous voyois avide, écouter mes leçons ;
Vous me cherchiez par-tout, & votre confiance
Entre Pélée & moi mettoit peu de distance.
Mes soins en devenoient plus vifs, plus complaisans ;
Je croyois élever l'appui de mes vieux ans.
Pourriez-vous secondant nos tristes destinées
Démentir en un jour l'espoir de tant d'années ?
Ah ! déja par la force, égal aux Immortels,
Par la douceur aussi méritez les autels.
On irrite les Dieux, mais par les sacrifices
De ces Dieux irrités on fait des Dieux propices ;

Si vous êtes leur fils, que les dons & les vœux
Puissent du moins sur vous ce qu'ils peuvent sur eux.
Au nom de votre enfance, au nom de ma vieillesse,
Si jamais votre cœur ma donné sa tendresse,
Par ces genoux si chers que je tiens embrassés,
Venez combattre, Achille; & nos maux sont passés.
Achille est attendri; mais toûjours la plus forte
L'infléxible Fierté sur la Pitié l'emporte.
Eh! pourquoi, cher Phœnix, venez-vous à mes yeux
Combattre par vos pleurs la volonté des Dieux?
Je garde, pour Atride une haine immortelle,
Mais Jupiter lui-même est d'accord avec elle.
C'est lui qui me retient; & fidelle à ses loix,
Je contente les Dieux & ma haine à la fois.
Faut-il qu'un vain ferment dans ce camp te retienne?
Mon injure, Phœnix, n'est-elle pas la tienne?
Sans attirer ta haine, a-t'on pû m'offenser?
Et ton cœur, entre nous, devroit-il balancer?
Viens... Ajax interrompt; & las de ce langage,
Sans s'adresser à lui, murmuroit de l'outrage.
Sortons, dit-il, Ulisse, allons, ne perdons plus
Des momens précieux en discours superflus;
Aux Grecs impatiens portons cette nouvelle;
Ce barbare ne suit qu'une haine rébelle;

A ſuivre la raiſon, il croiroit s'avilir ;
Et c'eſt un cœur de fer qu'on ne peut amollir ;
Allons, [& tout d'un coup ſe tournant vers Achille)
Vous nous voyez partir, cruel, d'un œil tranquille !
La priere obtient tout des cœurs les plus aigris ;
On pardonne la mort d'un époux & d'un fils ;
Mais vous, plus fier encor du dépit qui nous brave,
Vous nous immolez tous à l'amour d'un eſclave.
Vous voyez vos amis ſans fruit humiliés,
Embraſſer vos genoux, & pleurer à vos pieds !
Cruel, puiſque nos pleurs ne trouvent point de grace,
Puiſſe tomber ſur vous le ſort qui nous menace.
Vous voulez que j'oublie un mépris outrageant ?
Non, mon courroux encor s'irrite en y ſongeant,
Lui répond le Héros ; cet Ajax qui murmure
Sçauroit-il mieux que moi pardonner une injure?
C'en eſt donc fait, partez ; j'attendrai ſur mes bords
Que cet Hector ſi craint y porte ſes efforts ;
Bien-tôt à s'éloigner, je ſçaurois le contraindre ;
Mais s'il n'attaque Achille, Hector n'a rien à craindre.
Ils partent; Phœnix reſte : Atride avec ſa Cour,
Dans l'eſpoir du ſuccès, attendoit leur retour ;
Ils arrivent au Camp ; Uliſſe leur annonce
Du Héros irrité l'inflexible réponſe.

La triſteſſe & la peur s'emparent des eſprits ;
Mais Dioméde enfin, plus ſenſible au mépris,
Laiſſons, dit-il, laiſſons un regret inutile ;
Et que notre valeur nous tienne lieu d'Achille ;
Que demain les Troyens renverſés ſous nos coups,
Puiſſent à chaque inſtant le retrouver en nous.

FIN DU SIXIÉME LIVRE.

L'ILIADE.

LIVRE SEPTIE'ME.

LA nuit eut ſes ſuccès, fruits de la vigilance,
Qui, des exploits du jour accrurent l'eſpérance.
Uliſſe & Dioméde, au Camp des ennemis,
Vont, trouvent dans le vin les Thraces endormis;
Ils égorgent Rheſus, & frappent un grand nombre
De ſes plus braves Chefs compagnons de ſon ombre:
Ils ramenent au Camp ſon char & ſes chevaux;
Préſage encourageant pour de plus grands travaux.
Dès les premiers rayons de l'aurore naiſſante,
La Diſcorde en fureur vole aux rives du Xanthe;
De l'un à l'autre Camp elle porte ſes cris,
Et de ſa rage aveugle, enyvre les eſprits.
Atride, dès ce jour, veut renverſer Pergame;
Hector, juſqu'aux vaiſſeaux prétend porter la flamme.

Tous deux, prêts à périr plutôt que de céder,
Pensent être au moment qui doit tout décider.
Les deux Camps s'approchoient d'une ardeur généreuse :
Ils s'attaquent ; déja la mêlée est affreuse ;
Déja des plus hardis la mort a triomphé ;
C'est moins un premier choc, qu'un combat échauffé.
Comme, des moissonneurs on voit la faux tranchante
Abattre dans un champ la moisson jaunissante ;
Ainsi, sous mille coups, tombent les rangs entiers ;
Ainsi le fer cruel moissonne les guerriers.
La Discorde long-tems soûtint leur violence ;
Mais enfin Jupiter fit pancher la balance.
Atride, des Troyens, s'ouvre, perce les rangs ;
Ses efforts plus heureux en deviennent plus grands ;
Jusqu'au tombeau d'Ilus, il les pousse, les presse ;
En vain la voix d'Hector les rappelle sans cesse :
Ils ne l'entendent plus ; &, contre Agamemnon,
Ils voudroient se couvrir des remparts d'Ilion.
Quoique, devant ses pas marchassent les allarmes,
Quelques Héros encor s'opposent à ses armes ;
Et, dans le même instant qu'il blesse Iphidamas,
Il est atteint d'un trait qui lui perce le bras.

Il sent de sa blessure irriter son courage,
Et se venge long-tems par un plus grand carnage.
Enfin, las, affoibli, la douleur qui l'abbat,
Le force, prêt de vaincre, à sortir du combat.
Poursuivez, Grecs, dit-il, d'une voix magnanime;
Je mourrai trop content, si ma mort vous anime;
J'ai fait ce qu'exigeoient & ma gloire & mon rang;
Suivez, pour triompher, la trace de mon sang.
Je cours, dit Dioméde, assûrer ta victoire;
Elle nous coûte trop pour en perdre la gloire;
Repose toi sur nous du fruit de tes exploits;
Ton sang nous le prescrit encor mieux que ta voix.
Il dit, impatient d'exercer son courage,
Et laisse Agamemnon que son discours soulage.
Les Grecs, quoiqu'effrayés, l'accompagnent encor;
Mais, pour comble, lui-même est blessé par Hector.
A ce nouveau malheur, ils se laissent abattre;
Ils se croyoient sans chefs, & n'osoient plus combattre;
Hector le voit; des siens il ranime les cœurs;
Et bien-tôt les fuyards deviennent les vainqueurs.
Les Grecs épouvantés ne résistent qu'à peine;
Toûjours pressés d'Hector, abandonnent la plaine;

Et pour se dérober enfin à ses efforts,
Repassent les fossés, & rentrent dans leurs forts.
Renversons, cria-t'il, leur derniere espérance;
On n'a rien fait encor, & le combat commence.
Descendons de nos chars, & l'épée à la main,
Allons forcer ces murs qu'ils défendront en vain.
Sous des chefs différens il range cinq cohortes,
Dont l'égale valeur assiége autant de portes,
Sur ses nouveaux remparts, l'Argien plus vaillant,
De tous côtés s'oppose aux coups de l'assaillant.
Hector veut le premier forcer avec Ænée,
La porte qu'occupoient Ulisse, Idoménée.
Digne de Jupiter qui lui donna le jour,
Sarpedon cherche Ajax jusqu'au haut d'une tour.
C'est en vain que des murs tombe une horrible grêle;
C'est en vain que la pierre, avec les traits se mêle:
Rien ne peut réussir à les décourager;
La gloire, à leurs regards, efface le danger.
Appuyez l'un de l'autre, ils montent aux murailles,
Les fossés sont bien-tôt comblés de funerailles;
Plusieurs tombent mourans qui s'estiment heureux
D'aider leurs compagnons à s'élever sur eux.
Courage, mes amis, crioit le Roi de Pile;
Courage, défendez notre dernier azile;

Soutenez bien l'honneur de vos premiers exploits ;
Vos femmes, vos enfans vous pressent par ma voix.
Jupiter, d'Ilion nous promit la ruine ;
Ne faites point mentir la promesse divine.
Le bruit ne laissoit pas distinguer ses discours ;
Mais le son de sa voix les animoit toujours.
Des Troyens cependant l'opiniâtre audace
Rend effort pour effort, menace pour menace ;
Et, sous leurs boucliers, tout hérissés de dards,
Ils atteignoient déja le sommet des remparts.
C'est ainsi que les flots, qu'a soulevés l'orage,
Menacent, à grand bruit, un vaisseau du naufrage ;
L'un sur l'autre poussés, ils atteignent son bord ;
Dans les voiles, le vent frémit avec effort ;
La mer blanchit d'écume, & l'horrible tempête
Des pâles matelots, environne la tête,
Le pilote troublé n'agit plus qu'au hazard,
Et trouve le péril au-dessus de son art.
En ce moment fatal, Ulisse, Idoménée
Sont blessés à la fois par Hector, par Ænée.
Ces Héros, tour a tour s'étoient vingt fois vaincus ;
Hector triomphe enfin ; rien ne l'arrête plus :
Sarpedon, sur les murs, a le même avantage ;
Sa valeur, aux Troyens, ouvre un large passage ;
Et les Grecs effrayés fuyoient à leurs vaisseaux,
A peine avec l'espoir de repasser les eaux.

L'extrémité cruelle où la Gréce eſt réduite,
Touche Neptune : il vient s'oppoſer à leur fuite;
De l'Augure Calchas prend les traits reſpectés,
S'adreſſe aux deux Ajax. Ah ! dit-il, arrêtez.
Vous, fuir ! vous dont le ſang ne coule point encore !
Méritez mieux les noms dont ce Camp vous honore ;
Pour repouſſer Hector, rappellez vos ſoldats :
Il fuira ; croyez-en l'oracle de Calchas.
Neptune diſparoît, & dans leur ame il laiſſe
De généreux tranſports, garands de ſa promeſſe.
Il court aux autres chefs qu'il ramene au combat ;
Chaſſe de tous les cœurs l'effroi qui les abbat.
Hector eſt étonné qu'on oſe encor l'attendre :
Il croit preſque qu'Achille accourt pour les défendre ;
Sur lui les deux Ajax fondent la lance en main ;
Et d'inſtant en inſtant regagnent du terrain.
Du haut des Cieux, alors, Junon voyoit Neptune,
Des Grecs encouragés, rétablir la fortune ;
Mais, quelque heureux ſuccès qu'elle en oſe prévoir,
La crainte, dans ſon cœur, entroit avec l'eſpoir.
Au haut du Mont Ida, Junon voit, avec peine,
Les yeux de Jupiter attachés ſur la plaine :
Elle craint qu'écoutant ſes bontés pour Hector,
La perte d'Ilion ne ſe différe encor.

Sa haine impatiente en veut hâter la chûte ;
Un deſſein s'offre, eſt pris, s'arrange & s'exécute.
La Déeſſe entreprend de charmer ſon époux ;
Ses yeux s'arment déja des regards les plus doux :
Elle veut que l'adreſſe, & la magnificence,
De ſes auguſtes traits ſerve encor la puiſſance ;
De ſa robe ſuperbe ouvrage de Pallas ;
Se répandent, dans l'air, d'ébloniſſans éclats ;
Sa chevelûre flotte, en longs anneaux formée ;
Et du parfum divin la terre eſt embaumée.
Telle on la vit, le jour qu'aux regards de Pâris,
Ses traits, de la beauté diſputerent le prix :
Mais ce n'eſt pas aſſez ; la jalouſe Immortelle
Se ſouvient que ce jour, Vénus étoit plus belle ;
De ſa rivale même, elle veut obtenir
De quoi venger l'affront qu'elle eût à ſoûtenir.
Elle court à Vénus. Puis-je eſpérer, dit-elle,
Que Vénus, à mes vœux, ne ſera point rébelle?
Vous ſervez les Troyens, je protége les Grecs ;
Et mes deſſeins pour vous peuvent être ſuſpects.
A me voir cependant, vous connoiſſez ſans peine;
Que la guerre n'eſt point l'intérêt qui m'amene.
J'abandonne à ſon ſort l'empire de Priam ;
Au bout de l'Univers, je vais voir l'Ocean ;
Et pour le prix des ſoins qu'il eut de mon enfance,
Entre Thétis & lui, mettre l'intelligence.
Je n'y puis réuſſir ſans vos ſecours vainqueurs,
Sans ces charmes ſi ſûrs de l'empire des cœurs.
Aux deſirs de Junon, Vénus prête à ſe rendre,
Par un regard flatteur déja ſe fait entendre.

Que

Que ne pourriez-vous pas, même ſans mon ſecours,
Dit-elle ? Ah ! vous m'allez enlever les amours !
Je ne le céle point, votre beauté m'allarme ;
Je veux bien cependant en augmenter le charme :
Des déſirs de Junon je me fais une loi ;
Fut-ce contre moi-même, elle peut tout ſur moi.
Vénus lui donne alors ſa divine ceinture,
Ce chef-d'œuvre ſorti des mains de la nature,
Ce tiſſu, le ſymbole, & la cauſe à la fois,
Du pouvoir de l'amour, du charme de ſes loix.
Elle enflamme les yeux, de cette ardeur qui touche ;
D'un ſourire enchanteur, elle anime la bouche,
Paſſionne la voix, en adoucit les ſons,
Prête ces tours heureux, plus forts que les raiſons,
Inſpire, pour toucher, ces tendres ſtratagêmes,
Ces refus attirans, l'écueil des ſages mêmes ;
Et la nature enfin y voulut renfermer
Tout ce qui perſuade, & ce qui fait aimer.
En prenant ce tiſſu que Vénus lui préſente,
Junon n'étoit que belle, elle devient charmante.
Les graces & les ris, les plaiſirs & les jeux,
Surpris, cherchent Vénus, doutent qui l'eſt des deux.
L'amour même trompé, trouve Junon plus belle ;
Et ſon arc à la main, déja vole après elle.
Charmée, elle deſcend aux antres de Lemnos ;
C'eſt-là que le ſommeil, ſur un lit de pavots,

Gardé par le silence, environné des songes,
Dort, & n'est occupé que de riants mensonges.
Junon, en paroissant, l'éveille : Si jamais
Tu daignas, lui dit-elle, exaucer mes souhaits,
Sui-moi ; que Jupiter, soûmis à ta puissance,
Sente, sous tes pavots mourir sa vigilance ;
L'Amour va l'enchaîner de ses plus doux liens ;
Que des bras de l'Amour, il passe dans les tiens.
Le sommeil lui répond, d'une voix languissante :
Avec tant de beauté, que vous êtes puissante !
Commandez ; mais qu'au moins je vous puisse obéïr,
Et ne m'engagez pas moi-même à me trahir.
Nommez quelqu'autre Dieu ; fût-ce le Dieu des armes,
Ses yeux appésantis vont céder à mes charmes.
Je puis même, pour vous, répandre mes pavots
Sur les yeux inquiets du Souverain des flots ;
Mais que sur Jupiter j'éprouve ma puissance :
Non, mon péril passé m'en défend l'imprudence.
Je le tentai pour vous, lorsqu'Hercule vangé,
Revenoit triomphant d'Ilion saccagé :
J'endormis Jupiter ; Hercule sur sa tête,
Vous vit, du haut des Cieux, appeller la tempête ;
A travers les écueils, & les flots irrités,
Privé de ses amis, par les vents écartés,
Vous l'aviez exilé dans une Isle déserte :
Le Dieu ne s'éveilla que pour jurer ma perte ;

De ce seul souvenir renaît tout mon effroi ;
Songez que si la nuit ne l'eût fléchi pour moi,
Son couroux, à jamais, me releguant sous l'onde,
A des soins sans relâche alloit livrer le monde.
De son couroux, dit-elle, en vain tu te souviens ?
Voi quel étoit Hercule, & quels sont les Troyens.
C'est son fils ; que sont-ils ? rend-toi, vien sur mes traces ;
Je t'en donne pour prix la plus belle des Graces ;
Dès long-tems Pasithée objet de ton ardeur...
Ce nom, & la ceinture enflammerent son cœur ;
Junon s'en apperçoit. Oui, l'Hymen, poursuit-elle,
En fera, dès ce jour, ta compagne éternelle ;
J'en atteste du Stix les horribles torrents.
Allons la mériter, répond-il, je me rends.
Ils s'enferment tous deux dans une nuë obscure,
Arrivent sur le mont. Là, changeant de figure,
Le sommeil en oiseau se perche sur un pin,
Dont le faîte orgueilleux de l'Olimpe est voisin.
Pour tromper son époux, la Déesse s'avance,
Lui fait de son départ la fausse confidence,
Demande son aveu ; mais, semblant le hâter,
Elle presse d'un air à se faire arrêter.
L'Ocean va vous voir, chere sœur, chere Epouse,
Dit-il ; de son bonheur que mon ame est jalouse !

Que de charmes nouveaux ! l'Amour eſt avec
vous !
A votre ſeul aſpect, j'en ai ſenti les coups ;
Le ſoin de l'univers eſt ſorti de mon ame ;
Je ne me connois plus qu'à l'excès de ma flam-
me.
Partagez-en l'ardeur, Déeſſe, & que ce jour
Comble de nos tributs, l'Hyménée & l'Amour.
Junon ſoûrit : Eh quoi ! vous parois-je auſſi
belle
Que Caliſto, qu'Alcméne, & qu'Europe & Se-
méle ?
Laiſſez, dit-il, ces noms, de mon cœur effa-
cez ;
Les tranſports que je ſens vous en vengent aſſez.
Le jour qui couronna ma flamme impatiente,
Vous-même, à mes regards parûtes moins char-
mante :
Si j'ai pû, de ce jour violer les ſermens,
Oubliez mes erreurs dans mes embraſſemens.
D'une fauſſe pudeur, irritant ta tendreſſe,
Que vous êtes preſſant, répondit la Déeſſe !
Eſt-ce ici que l'Hymen doit combler vos déſirs ?
Le Soleil indiſcret, témoin de nos plaiſirs,
Iroit bien-tôt porter à la troupe immortelle,
De nos feux imprudens l'indécente nouvelle.
Voulez-vous donc ici renouveller pour eux,
De Mars & de Vénus, le ſpectacle honteux ?
Soyez ſeule témoin de mon ardeur extrême,
Dit-il ; je la dérobe aux yeux du Soleil même ;

De ce nuage d'or qui s'éleve ſur nous,
Il ne percera point un myſtére ſi doux:
Ses tranſports, de Junon préviennent la réponſe;
L'amour d'un cri de joye, à la Terre l'annonce:
Il lance, en un inſtant, mille traits dans leurs cœurs;
Le mont qui s'en émeut, ſe couronne de fleurs.
Le temps vole; bien-tôt ces momens delectables
Amenent du Sommeil les momens favorables;
Il vient; ſur Jupiter il répand ſes pavots;
L'Amour fuit & le laiſſe au pouvoir du Repos.
D'un temps ſi précieux le Dieu des mers profite,
Marche au-devant des Grecs, les preſſe, les excite.
Quels bruits, & quels éclats, il répandoit dans l'air!
Sa voix étoit un foudre, & ſa lance un éclair.
Cependant, par ſes coups, balançant la fortune,
Hector, aux Phrygiens, tenoit lieu de Neptune,
Les deux Camps ſont mêlés; & dans le choc fatal,
Le mortel & le Dieu font un carnage égal.
Moindre eſt le bruit des flots que l'orage ſoulève;
Du tonnerre ſortant du nuage qu'il créve;

Des rapides torrens, tombans du haut des monts;
Et des vents opposés, luttans dans les vallons.
Qu'alors il échappa d'exploits à la louange!
Aucun guerrier ne meurt qu'un ami ne le vange;
La Mort, de toutes parts, à beau se présenter,
Son aspect irritoit, au lieu d'épouvanter.
Ajax à qui le Dieu fait part de sa puissance,
Se saisit d'une roche, & sur Hector la lance;
De l'atteinte pesante Hector est renversé,
Tel qu'un chêne orgueilleux, par les vents terrassé;
On l'emporte mourant, sur les rives du Xanthe;
Et déja les Troyens avoient pris l'épouvante,
Quand Jupiter s'éveille, & d'un regard soudain,
Des Troyens & des Grecs voit le divers destin.
Voilà, dit-il, Junon, voilà votre artifice;
De votre haine, ainsi, mon amour est complice;
Je vous donnois le temps de perdre les Troyens;
Avez-vous pû, sans crainte, employer ces moyens?
Et quand, contre mon fils, vous en fîtes l'usage,
Songez-vous quel couroux a suivi cet outrage?
Quelle voix, cependant, me parle encor pour vous!
Mon cœur même est surpris de se trouver si doux;

Mais ſongez quand j'oublie une coupable audace,
A ne plus outrager l'amour qui vous fait grace ;
Et que Neptune aux Grecs retire ſon appui,
S'il veut que ce pardon s'étende juſqu'à lui.
La Déeſſe obéit, & de l'ordre ſévére,
Elle court auſſi-tôt faire part à ſon frére :
Retirez-vous, dit-elle, & ſuſpendez vos coups ;
Ainſi le veut le Dieu qui nous commande à tous.
Qui nous commande à tous ! reprit alors Neptune ;
Exceptez-moi du moins de cette loi commune ;
Exceptez-en le Roi des peuples infernaux ;
Jupiter prétend-il regner ſur ſes égaux ?
Non, non, à lui céder je ne puis me réſoudre ;
De mon Trident plutôt je défierai la foudre :
Je vengerai Saturne, & ma gloire à la fois ;
Et qui veut m'aſſervir, pourra ſubir mes loix.
Par prudence du moins, ſi ce n'eſt pour lui plaire,
Etouffez, dit Junon, ce couroux téméraire.
Je craindrois que bien-tôt votre diviſion,
De l'Univers entier, ne fît qu'un Ilion.
Eh bien, dit-il, cédons ; mais s'il pardonne à Troye,
Plus de prudence alors ; ma fureur ſe déploye :
Il verra ce que peut le Souverain des flots ;
Dût le monde avec nous rentrer dans le cahos.
Ainſi mêlant l'injure avec l'obéiſſance,
Il ne ſuit qu'en rébelle, un ordre qui l'offenſe.

Mais Jupiter d'Hector regarda la langueur ;
Ce seul regard lui rend sa premiere vigueur :
Il revient au combat qu'abandonnoit Neptune ;
Et des deux Camps encor se changea la fortune.
Tels que d'ardens limiers par le cor excités,
Suivent à longs abois, les dains épouvantés :
Jusques dans la forêt leur ardeur les relance ;
Ils sont prêts d'être atteints, quand un lion s'avance,
Qui les crins hérissés, les yeux étincelans,
S'irrite encor lui-même, en se battant les flancs.
Bien-tôt chiens & chasseurs craignans d'être sa proye,
Ont, des dains fugitifs abandonné la voye.
Ainsi les Grecs suivant les Troyens répoussés,
Au seul aspect d'Hector, sont eux-mêmes chassés.
Présentant à leurs yeux la formidable Ægide,
Apollon rend encor le succès plus rapide :
Hector employe ensemble, & le bras & la voix ;
Effraye, anime, frappe, est par tout à la fois ;
Dans les rangs ennemis, seul il se précipite ;
Leur fuite le rebutte, & leur valeur l'excite,
Dédaignant les soldats, il s'attachoit aux chefs ;
Et d'exploits en exploits, les pousse sur leurs nefs.
Encor quelques momens, & la Grece est défaite,
Disoit-il : assûrons du moins notre retraite,
Crie Ajax en fureur ; il faut vaincre ou périr ;
Grecs, notre désespoir peut seul nous secourir.

Ce cri, des Argiens réveille le courage ;
Les Troyens s'animoient par leur propre avantage.
Plus furieux encor, les deux Camps firent voir
L'Espérance luttant contre le désespoir.

FIN DU SEPTIÉME LIVRE.

L'ILIADE.

LIVRE HUITIE'ME.

AINSI, ſur les vaiſſeaux regnoit l'horreur des armes ;
Patrocle aux maux des Grecs donne un torrent de larmes ;
Mais l'infléxible Achille en ſa haine affermi,
Ne ſent de tous ces maux que les pleurs d'un ami.
Qui pleures-tu, dit-il, ſi la Parque ennemie,
De ton pere ou du mien n'a point tranché la vie ?
Qui pleures-tu ? les Grecs que tu vois accabler ?
Ah ! joui de leurs maux, au lieu de t'en troubler.
Voi plutôt quels revers ont expié leurs crimes,
Dit Patrocle ; veux-tu qu'ils ſoient tous tes victimes ?
Le ſang des Argiens de toutes parts verſé,
Chefs, ſoldats expirans, leur Roi même bleſſé ;
Le fer les a punis mieux que n'eût fait la foudre ;
Quoi ! leur malheur encor n'a-t-il pû les abſoudre

Que te ſert un courage eſclave du couroux ?
Nous mourons ; la pitié ne te dit rien pour nous !
Quand du ſalut des Grecs le Ciel te rend le maître,
Reſerves-tu ton bras pour ceux qui ſont à naître ?
Non, tu n'es point du ſang des Dieux & des Héros ;
Un rocher t'engendra de l'orage & des flots ;
Et le ſort inhumain, ſur ces bords ne t'envoye,
Que pour notre ruine & la gloire de Troye :
Mais pardonne à l'outrage, & ne voi que mes pleurs :
Je les donne à ta honte, autant qu'à nos malheurs.
Du moins ſi quelque oracle a menacé ta tête,
Si quelque ordre du Ciel ſur tes vaiſſeaux t'arrête,
Prête-moi ſeulement tes armes, tes ſoldats ;
Que monté ſur ton char je conduiſe leurs pas,
Nous prendrons des Troyens une prompte vengeance :
Ils ne ſoutiendront pas ta ſeule reſſemblance.
Achille enfin s'émeut, pouſſe un ſoupir profond,
Et d'un ton fier & tendre à Patrocle il répond :
Me crois-tu retenu par d'indignes obſtacles !
Ma gloire, mon dépit, voilà mes ſeuls oracles.
Atride eſt mon égal ; je l'ai fait notre Roi :
Mais de mes propres dons il s'arme contre moi :

Il m'ôte Briſéïde, unique récompenſe
De vingt peuples nouveaux ſoumis à ſa puiſſance;
Lui m'oſer mépriſer! moi ſon unique appui!
Tu le ſçais; & c'eſt toi qui m'implores pour lui!
Mais n'importe, c'eſt toi; que ne peut ta priere!
Pars donc; je vais t'ouvrir une noble carriere:
Prends mes armes, mon char, marche avec mes ſoldats;
Fais voler devant eux l'horreur & le trépas;
Va chaſſer loin des Grecs les maux qui les pourſuivent;
Tu le veux; c'eſt aſſez; & je conſens qu'ils vivent.
De mes armes encor vous reverrez l'éclat,
Troyens ſi prompts à fuir, quand j'allois au combat,
Si braves, contre Atride, Ajax & Dioméde;
Vous allez éprouver s'il faut que tout vous céde.
Va, prévien les malheurs dont ton cœur a frémi,
Et fais, à tes exploits, connoître mon ami.
A mes conſeils pourtant laiſſe borner ta gloire,
Ne pouſſe pas trop loin l'ardeur de la victoire,
Délivre nos vaiſſeaux: après ce coup, croi moi,
L'occaſion de vaincre eſt un piége pour toi.
Crains en chaſſant Hector juſques à ſes murailles,
D'ajoûter à mes maux tes propres funérailles:
Périſſent tous les Grecs par ma haine proſcrits,
Plutôt que d'acheter leur ſalut à ce prix

Ses troupes aussi-tôt, sous ses ordres formées,
Du feu de ses regards se sentent animées;
Les courfiers immortels mis au char du Héros,
De longs hennissemens épouvantent les flots;
Et Patrocle orgueilleux des armes qu'on lui prête,
S'arme & murmure encor de l'instant qui l'arrête.
Les Grecs plioient. Ajax de toutes parts chargé,
Seul défend son vaisseau par Hector assiégé;
D'une grêle de traits dont l'ennemi le presse,
Son bouclier couvert s'appésantit sans cesse;
D'une ardente sueur son visage est noyé;
Mais sous tant de périls, son cœur n'a point ployé.
Sa force en vain s'épuise, & le danger s'augmente:
Il combat sans relâche un Hydre renaissante;
Ils fondent tous sur lui; lui seul résiste à tous:
Il porte tout ensemble, & pare mille coups.
Ses efforts redoubloient quand le fer de sa lance
Se brise & lui ravit l'espoir de la défense.
C'est trop, dit-il encor d'un air impérieux,
Et je céde aux mortels, désarmé par les Dieux.
Il s'éloigne; son bord est en proye à la flamme
Que la haine des Grecs destinoit à Pergame.
Achille, Achille même en est épouvanté.
Ah! Patrocle, dit-il, je t'ai trop arrêté;

Pars. Vous Theſſaliens dont la valeur captive,
Murmura tant de fois de ma colere oiſive,
Allez, & qu'un ſecours, trop long-tems ſuſpendu,
Faſſe ſentir aux Grecs ce qu'ils avoient perdu;
Va, Patrocle.... l'ardeur dont Achille l'embraſſe
Mettoit pour ſon malheur le comble à ſon audace.
Il marche, les guerriers le ſuivent furieux;
Et long-temps, ſon ami l'accompagne des yeux.
Volons, braves ſoldats; que rien ne nous retarde,
Dit Patrocle; ſongez qu'Achille vous regarde:
Qu'il n'ait pas pris de nous un eſpoir décevant;
Allons humilier Atride, en le ſauvant.
Des Phrygiens alors la frayeur eſt extrême;
Ils prennent ce Héros pour Achille lui-même;
Des armes & du char l'éclat vient les frapper;
Et ſon audace acheve encor de les tromper.
Saiſis d'un prompt effroi, quel parti vont-ils prendre?
Loin d'attaquer, à peine oſent-ils ſe défendre;
Trop laſſés pour ſuffire à des périls nouveaux;
Ils l'ont vû; cet inſtant a ſauvé les vaiſſeaux.
Patrocle en arrivant ſe lance en la mêlée,
Il ſent de leur effroi ſon ardeur redoublée;
Au milieu des Troyens, il fait voler ſon char;
Et perce de deux traits deux fils d'Amizodar;

Lui, dont la cruauté nourrit ce monſtre énorme,
Dont trois monſtres unis faiſoient la triple forme.
Vous que ce ſoin barbare aux Enfers a plongés,
Par la mort de ſes fils, vous voilà tous vangés,
Les Grecs ont profité des momens favorables;
Et bien-tôt à l'envi, mille bras ſecourables,
Ont étouffé ce feu qui juſques ſur les eaux,
Leur eût fait un bucher de leurs propres vaiſſeaux.
Mais c'eſt trop peu pour eux d'éteindre cette flamme:
Ils veulent que leur main la reporte à Pergame;
De la ſoif des combats, Mars vient les échauffer;
Eux, qui ne pouvoient fuir, ſongent à triompher.
Idoménée, Ajax, Ménélas, Mérionne,
De meurtres & de ſang aſſouviſſent Bellone.
Quel triomphe pour vous, implacable Junon!
Point de coup qui ne donne un Troyen à Pluton.
Ils ont beau s'éloigner; malgré leur diligence,
Ainſi qu'un tourbillon, Patrocle les devance.
Ses cris audacieux répandent la terreur;
Il frappe, perce, abbat; tout céde à ſa fureur.
Combien meurent alors, ſans qu'aucun bras les frappe!
L'un fuit; mais c'eſt en vain qu'à l'épée il échappe;

Il tombe de ſon char qui ſe briſe en éclats ;
Ses chevaux effrayés l'écraſent ſous leurs pas ;
Penſant du faux Achille être déja la proye,
L'autre ſe précipite, & cet autre ſe noye.
Les courſiers immortels ont franchi les foſſez ;
Point d'obſtacles pour eux. Arrête, c'eſt aſſez ;
Patrocle, ſuivras-tu les Troyens dans leur Ville ?
Souvien-toi de la crainte & des conſeils d'Achille.
Il étoit déja près des remparts d'Ilion,
Quand une noble ardeur enflamme Sarpedon.
A la honte de fuir ſa troupe étoit réduite ;
Il rougit de ſe voir compagnon de leur fuite :
Quel eſt donc, Liciens, l'effroi qui vous conduit ?
Dit-il ; oſez du moins regarder qui vous fuit.
C'eſt un homme, un ſeul homme ; & vous n'oſez l'attendre ?
Il faut que votre Roi vous montre à vous défendre :
Je vais vaincre, ou ſi Mars termine ici mon ſort,
Vous choiſirez de fuir, ou de venger ma mort.
A ces mots, généreux, de ſon char il s'élance ;
Patrocle accourt, l'attaque, & lance contre lance,
Ils ſe portent des coups dont l'air retentiſſant ;
Sur le rivage au loin porte un bruit menaçant.
La victoire autour d'eux vole d'une aîle agile ;
Du fils de Jupiter, paſſe à l'ami d'Achille ;

Et presque au même instant, plus prompte que l'éclair,
Va de l'ami d'Achille au fils de Jupiter.
Sarpedon plie enfin. De son péril extrême,
Jupiter dans les Cieux tremble & frémit lui-même ;
Quoi, mon fils, de la mort tu subirois les loix ?
Sur ce que j'ai fait naître, a-t-elle encor des droits ?
Songez, lui dit Junon, que le Ciel vous contemple ;
Ne donnez point aux Dieux ce dangereux exemple ;
Laissez, laissez mourir ceux qui sont nés mortels ;
Le tombeau leur est dû, comme à nous les Autels.
Ma douleur, répond-il, doit assez vous le dire ;
Mon fils n'est point sauvé, puisque mon cœur soupire ;
Esclave du Destin, j'en subis la rigueur.
Il dit : Sarpedon tombe, & Patrocle est vainqueur.
Percé du coup fatal, il mordoit la poussiere ;
Mais quoiqu'à ses regards s'efface la lumiere,
Malgré le froid mortel dont ses sens sont surpris,
Pour demander vengeance, il trouve encor des cris :

Glaucus, mon cher Glaucus, il y va de ta gloire;
Viens, ôte à mon vainqueur le fruit de sa victoire;
Tu ne peux de mes jours rallumer le flambeau;
Que du moins, cher ami, je te doive un tombeau.
Glaucus accourt. Hélas! quelle est son impuissance!
Son bras percé de coups ne peut porter sa lance.
Apollon, cria-t-il, voi quels sont mes malheurs
J'ai besoin de ma force, & je n'ai que des pleurs
Que ton divin secours un moment me la rende;
Exauce l'amitié qui te la redemande;
Heureux! après ce coup dont son cœur m'a chargé,
De tomber expirant, sur mon ami vengé.
Des Dieux, s'écrie Hector, n'attends pas des prodiges;
C'est à moi de venger les maux dont tu t'affliges;
Des restes d'un ami je te vais assûrer;
Et c'est peu, j'ai ma honte encor à réparer.
Hector vole où Patrocle assouvissoit sa rage;
Son ardeur aux Troyens rend soudain le courage;
Ils rentrent au combat avec des cris affreux;
Avec un bruit affreux les Grecs fondent sur eux;
De toutes parts renaît une nouvelle audace;
Aux deux Héros pourtant on laisse un large espace;

Et l'un & l'autre Camp, brave & timide encor,
Combat ſans approcher de Patrocle & d'Hector.
Dédaignant cette fois les menaces frivoles,
Ils craignent que le temps ne ſe perde en paroles;
Et du combat trop lent, au gré de leur fureur,
Une rage muette augmente encor l'horreur.
Un trait ſuit l'autre, en vain, quelque effort qui le pouſſe,
Il ſe perd dans les airs, ou ſur l'acier s'émouſſe:
On croit que chaque coup va porter le trépas;
Mais ſe frappant ſans ceſſe, ils ne s'ébranlent pas.
Patrocle prend enfin, las de la réſiſtance,
Sarpedon d'une main & de l'autre ſa lance;
Hector en fait de même, & d'un pareil effort,
Ils s'arrachoient leur proye, & repouſſoient la mort.
Du cœur de Jupiter s'irrite alors la playe;
Et du corps diſputé le ſpectacle l'effraye.
Il fait pleuvoir du ſang, ſigne affreux de ſes pleurs;
Et la voix du tonnerre annonce ſes douleurs.
Ces foudres & ce ſang que chacun interpréte,
Aux deux Camps effrayés préſageoient leur défaite:
Ils fuyoient tous; tandis que Patrocle & qu'Hector,
Loin de s'épouvanter s'affermiſſent encor,

Et penſent, ſe flattant d'un prochain avanta-
ge,
Que le Ciel d'un prodige honore leur courage.
La lance de Patrocle entre ſes mains ſe rompt;
Hector de ſon malheur fait un uſage prompt:
Il s'arme de l'épée, & dans ſon ſein l'enfon-
ce;
Patrocle tombe, ainſi le Sort entr'eux prononce.
Hector dont l'apparence abuſe encor le cœur,
Croit du fils de Pélée être enfin le vainqueur.
Eh bien, dit-il! eh bien! penſant braver
Achille,
Tu meurs, toi qui devois embrâſer notre Ville,
Aux manes des Troyens, immolé par Hector,
Tu tombes, tu n'es plus; & Pergame eſt en-
cor.
Thétis n'a pû ſauver ni tes jours ni ta gloire;
Qu'elle n'ait plus de toi qu'une triſte mémoire;
Et pour le prix des maux que ſon fils nous a
faits,
Que ſes pleurs éternels nous vengent à jamais.
Tu goûtes, dit Patrocle, un plaiſir trop tran-
quille;
Tu n'as vaincu que moi; redoute encor Achille.
Je meurs content, j'emporte un aſſez digne prix;
Et tu m'honores trop, puiſque tu t'es mépris.
Mais toi-même.... La mort lui tranche la pa-
role,
Et ſon ame aux enfers en gémiſſant s'envole:

Hector ſoupire ; il ſemble à ſon air abatu,
Qu'en le déſabuſant, Patrocle l'a vaincu.
Mais bien-tôt la colère en ſon cœur ranimée,
Il dépouille Patrocle à l'aſpect d'une armée,
Qui d'un vain déſeſpoir ſe laiſſant accabler,
Le regarde, en frémit, & n'oſe le troubler.
Eh quoi ? s'écrie Ajax, tout ce Camp immobile
Laiſſe traiter ainſi le compagnon d'Achille ?
En ſpectateurs oiſifs qui nous a transformés ?
Si nous ne combattons, que nous ſert d'être armés ?
Se peut-il que l'honneur de tous les cœurs s'efface ?
D'Hector vingt fois vaincu, la préſence vous glace !
Eh bien, j'entreprends ſeul, de lui ravir le jour,
Duſſai-je vous ſervir de ſpectacle à mon tour.
Il s'avance, on le ſuit ; & les troupes de Troye,
Volent aux cris d'Hector pour en faire ſa proye.
Autour du corps ſanglant s'échauffe le combat :
Dieux ! qui pourroit compter ceux que la mort abbat !
D'une part Mérionne, Ajax, Idoménée,
Et de l'autre Agenor, Polidamas, Ænée
Frappent, font autour d'eux couler des flots de ſang ;

A peine un guerrier meurt, qu'un autre a pris
son rang;
Tel reçoit le trépas au moment qu'il le donne,
Aucun d'eux ne supplie, aucun d'eux ne par-
donne;
L'excès de leur courage étonne jusqu'à Mars;
Et jamais tant d'ardeur ne charma ses regards.
Jupiter veut alors suspendre ce carnage;
Mais en vain sur leur tête, il répand un nua-
ge.
L'épaisse obscurité ne les sépare pas;
Plus cruels, au hazard ils portent le trépas;
Plus d'un Grec est percé d'une lance Argienne,
Et plus d'un Troyen meurt par une main Troyen-
ne.
Ah! faut-il, dit Ajax, que je perde mes
coups?
Grand Dieu, rends-nous le jour, & combats con-
tre nous.
Antiloque jugeant que le fils de Pélée,
S'il sçavoit son malheur viendroit en la mê-
lée,
Il court à ce Héros d'un pas précipité,
Dire Patrocle mort, & son corps disputé.
Enfin ce corps chéri, l'objet de leur vaillan-
ce,
Pris, repris mille fois, retombe en leur puissan-
ce:
Ils l'emportent; tandis qu'Hector plus furieux,
Et des armes d'Achille éclatant à leurs yeux,

Les poursuit, les atteint; on s'écarte, on l'évite;
Cependant c'est encor un combat que leur fuite:
Ils le croiroient Achille à ses coups dangereux,
S'il se pouvoit qu'Achille eût combattu contr'eux.

FIN DU HUITIÉME LIVRE.

L'ILIADE.

LIVRE NEUVIE'ME.

DE la fuite des Grecs Achille s'épouvante.
Que de maux à la fois ſa crainte lui préſente !
Ah ! c'en eſt fait, dit-il, & je connois mon ſort ;
Les Grecs ſont repouſſés ; mon cher Patrocle eſt mort.
Impitoyable Parque ! O Deſtin trop ſévére !
Le voilà, ce malheur que m'annonça ma mere !
Des guerriers qui de Phtie ont quitté le ſéjour,
Le plus brave, avant moi, devoit perdre le jour.
Quelle étoit ſa douleur ! mais combien s'accrut-elle,
Quand des maux qu'il craignoit, il apprit la nouvelle ;
Quand le fils de Neſtor lui vint encor ôter
Juſques à la douceur de pouvoir en douter !
Il ne ſe connoît plus ; que de cris, que de larmes !
Furieux, il alloit ſe percer de ſes armes,

Si le jeune Antiloque, effrayé du dessein,
N'eût arraché le fer tourné contre son sein.
Ses cris sont entendus jusqu'aux grottes profondes
Qu'habite avec ses sœurs la Déesse des ondes :
L'Immortelle ressent tous les maux de son fils ;
Et les Nymphes des mers sentent ceux de Thétis.
Mes sœurs, mes cheres sœurs, plaignez-moi, leur dit-elle ;
Plaignez-moi d'autant plus que je suis Immortelle ;
Oui, pour les malheureux condamnés à souffrir,
C'est le comble des maux de n'en pouvoir mourir.
J'aime un fils ; vous sçavez avec quelle tendresse,
Et quels soins inquiets m'a coûté sa jeunesse.
Je l'ai vû devenir un Héros glorieux,
Un Dieu, si la valeur pouvoit faire les Dieux :
Mais il ne recevra, pour prix de son courage,
Qu'un trépas avancé dont me poursuit l'image ;
Je vois partout le fer qui doit trancher ses jours ;
Et craindre ainsi pour lui, c'est le perdre toujours.
De ce peu de momens que la Parque lui file,
Si j'avois pû du moins rendre le cours tranquille ;
Mais hélas ! accablé d'un désespoir affreux,
Le plus grand des mortels est le plus malheureux.
Allons le voir, allons consoler ce que j'aime ;
Eh ! qui pourra, grands Dieux, me consoler moi-même ?

Elle ſoupire & part en achevant ces mots.
D'un ſeul de ſes regards elle s'ouvre les flots.
Elle vient, du guerrier voit la douleur amére ;
Le déſeſpoir du fils paſſe au cœur de la mére.
Elle retient pourtant ſes pleurs prêts à couler,
De peur d'aigrir les maux qu'elle veut conſoler.
Quoi, mon fils, vous pleurez ? eh ! qui pourroit le croire ?
N'êtes-vous pas encor content de votre gloire ?
Les Dieux à vos déſirs n'ont-ils pas accordé
Tout l'honneur que pour vous je leur ai demandé ?
Voyez le ſang des Grecs inonder ce rivage ;
Jupiter peut-il mieux effacer votre outrage ?
Et dans ce Camp, par vous autrefois ſi puiſſant,
Qui n'a pas reſſenti qu'Achille étoit abſent ?
Que les Dieux ſont cruels, interrompit Achille !
Et qu'ils m'ont vendu cher une gloire inutile !
Ils ont rempli ce Camp de carnage & d'effroi ;
Mais ils m'ôtent Patrocle ; & c'étoit tout pour moi.
Ciel ! quel ami je perds ! quelle ſource de larmes !
Je verrai donc Hector ſe parer de mes armes ;
De ce préſent des Dieux que Pélée autrefois
Reçut lorſque l'Hymen le ſoumit à vos loix !
Jour funeſte pour vous ! hymen trop déplorable !
Puiſqu'il en devoit naître un fils ſi miſérable ;

Et qu'à ce cœur pour moi trop prompt à s'attendrir,
Il préparoit les maux que je devois souffrir !
La lumiere bien-tôt doit m'être ici ravie ;
Mais quand Patrocle est mort, que m'importe la vie ?
Je ne veux qu'immoler celui qui l'a vaincu ;
Si cet espoir est vain, j'ai déja trop vécu.
Non, dit Thétis, le Ciel vous garde la victoire ;
Mais hélas ! votre mort suit de près cette gloire ;
En menaçant Hector, vous me percez le cœur ;
Vous mourrez ... c'est assez de mourir son vainqueur,
Dit-il ; & que ne puis-je en mon impatience,
Payer de tous mes jours, l'instant de ma vengeance !
Qu'ai-je fait malheureux ! j'y pense avec effroi ;
J'ai jaissé mon ami combattre loin de moi ;
Au milieu des Troyens n'ai-je pas dû le suivre ?
Trop digne des malheurs où le Destin me livre,
J'ai trahi le devoir dont vous m'aviez chargé,
Grands Dieux ; punissez m'en, quand je serai vangé.
Ecoutez contre moi la voix du sang qui crie ;
Je n'ai pas mérité de revoir ma patrie ;
Que de Grecs immolés & privés du tombeau !
Tandis que de la terre inutile fardeau,
J'ai fait jouir Hector d'un triomphe facile,
Et servi sa valeur de l'absence d'Achille.

Voilà ce que me coûte un aveugle courroux,
Qui séduisoit mon cœur de l'espoir le plus doux,
Qui me faisoit d'Atride envisager les pertes,
Sans me laisser prévoir celles que j'ai souffertes.
Cruel Agamemnon, devois-tu m'outrager?
Et moi-même à ce prix, falloit-il me venger?
C'en est fait; avec lui je me réconcilie;
Voi, cher Patrocle, voi ce que pour toi j'oublie:
Je cours à ton vainqueur; je cours hâter sa mort,
Et je remets aux Dieux le reste de mon sort.
Qu'après cette faveur j'éprouve leur colère;
J'y souscris; & n'ai point d'autres vœux à leur faire.
Puisque dans ce dessein je vous vois affermi,
Servez vos alliés & vangez votre ami;
J'y consens, dit Thétis, & ce que j'appréhende
Ne sçauroit me cacher ce que l'honneur demande:
Mais du moins, quelque ardeur qui vous ait enflammé,
Pour combattre, attendez que vous soyez armé;
N'allez point tenter Mars au milieu du carnage;
Et d'un aveugle excès sauvez votre courage;
Demain il sera libre. Oui, mon fils, dès demain
Je vous arme des dons que m'aura fait Vulcain.
Elle part; il se livre à son impatience;
Combien ce jour fut lent au gré de sa vengeance!
Cependant par Hector les Argiens chassés,
Jusques à leurs vaisseaux sont déja repoussés:

Il revoyoit encor Patrocle en sa puissance.
Alors des deux Ajax s'échauffe la vaillance :
Ils fondent sur Hector, mais quels sont ses exploits !
Trois fois il perd Patrocle, & le reprend trois fois ;
La victoire ne sçait où porter l'avantage,
Et voudroit des deux parts couronner le courage.
Comme on voit dans les champs, qu'un lion affamé,
Par les cris & les traits ne peut être allarmé,
Que l'essai de la proye irritant son audace,
D'un peuple de pasteurs il brave la menace ;
Ainsi par ses succès Hector plus valeureux,
Brave les deux Ajax & les Grecs avec eux.
Il eût repris Patrocle, & surmonté l'obstacle,
Sans le secours d'Achille, aidé par un miracle.
Héroïque amitié jusqu'où va ton pouvoir !
Achille est entraîné par un beau désespoir ;
Tout désarmé qu'il est, vers les Grecs il s'avance,
Et veut tenter du moins ce que peut sa présence.
Mais Pallas le couvrant du divin bouclier,
Veille au soin de ses jours qu'il osoit oublier.
Achille en arrivant jette un cri formidable,
Qui par Minerve encor rendu plus effroyable,
De l'une & l'autre armée est par-tout entendu.
Le Grec reprend l'espoir ; le Troyen l'a perdu :
Il fuit ; Hector lui-même abandonne sa gloire ;
Et ce cri pour les Grecs est un cri de victoire.

Sans réſiſtance alors Patrocle eſt emporté,
Et peut être les Grecs euſſent-ils plus tenté,
Si la paiſible Nuit qui ſur ces bords s'avance,
Au fier Dieu des combats n'eût impoſé ſilence.
Les Troyens allarmés aſſemblent le conſeil.
Que vont-ils devenir au retour du Soleil!
L'audace des plus fiers paroît découragée;
Achille s'eſt fait voir; leur fortune eſt changée.
Enfin Polidamas, le plus ſage d'entr'eux,
Lui, pour qui l'avenir n'a rien de ténébreux,
A qui dans les conſeils aucun ne le diſpute,
Qui concerte un projet comme Hector l'exécute,
Auſſi prudent alors qu'il le parut toujours,
Aux Troyens conſternés adreſſe ce diſcours:
Je ne vais dire ici que ce que chacun penſe;
Suivez, amis, ſuivez votre propre prudence:
Il faut céder au temps, & rentrer dans nos murs;
Nos deſtins ſur ces bords ne ſont pas aſſez ſûrs;
Craignons du fol orgueil les trompeuſes amorces,
Et meſurons du moins notre audace à nos forces.
Tant que ſans ce Héros les Grecs ont combattu,
Moi-même des Troyens j'animois la vertu.
Veilles, travaux, combats, tout me ſembloit facile;
Nous avions notre Hector; ils n'avoient plus d'Achille.

Mais enfin ce Héros à leurs besoins rendu,
Brûle de réparer le temps qu'il a perdu.
Dès demain, s'il nous trouve encor sur ce rivage,
Dieux, détournez ce coup; quel sera le carnage!
Vous voudrez, mais trop tard, rentrer dans Ilion;
La Fuite, la Terreur, & la Confusion,
Vous livreront aux bras d'un vainqueur implacable:
Prévenez ce revers dont l'image m'accable.
Rentrons dès cette nuit; il est dans le malheur,
Des exploits de prudence ainsi que de valeur.
Hector sur son ami jette un regard farouche.
Quel conseil! Et faut-il l'entendre de ta bouche?
Tu veux donc dans nos murs renfermant les Troyens,
En faire des captifs & non des citoyens?
Pouvois-tu l'espérer qu'un frivole présage,
Ebranlât à ce point mon zèle & leur courage?
Quelque malheur qu'ici ta crainte ose prévoir,
L'Augure le plus sûr est toujours le devoir.
Oui, réparons, amis, un moment de foiblesse,
Et qu'Ilion demain triomphe de la Gréce.
Que les festins ici tiennent lieu de sommeil;
Et dès que l'Ocean nous rendra le Soleil,
Reportons aux vaisseaux & le fer & la flamme;
Vainqueurs, il sera beau de rentrer dans Pergame.

D'Achille, s'il paroît, ne prenez point d'effroi ;
Le danger ſera grand, mais je le prends pour moi ;
Je rendrai contre vous ſon effort inutile,
Et je veux qu'Hector ſeul occupe tout Achille ;
Nous verrons de qui Mars ſecondera les coups ;
Je le ferai du moins balancer entre nous.
Il dit, & des Troyens emporta les ſuffrages.
Les plus hardis conſeils parurent les plus ſages ;
L'Orgueil dans les eſprits répandit ſon poiſon,
Et l'éclat du courage obſcurcit la raiſon.
La nuit ſe paſſe au Camp, où cependant les troupes
Boivent dans les feſtins l'eſpoir à pleines coupes.
Les Grecs pleuroient Patrocle ; Achille au milieu d'eux,
Faiſoit retentir l'air de ſes cris douloureux ;
Il ſçait que l'amitié doit une urne à ſa cendre ;
Mais il eſt un devoir plus preſſant à lui rendre,
La vengeance, & pour mieux ſe l'impoſer encor,
Je ne t'enſevelis qu'après la mort d'Hector,
Jure-t-il ; & je veux que ton ombre outragée,
Aux regards de Pluton ne s'offre que vangée.
Tout frémit, tout répond à ſes vives douleurs,
Et du plus inſenſible il arrache les pleurs.
Au palais de Vulcain Thétis eſt parvenue ;
Et le Dieu dans l'inſtant ſe préſente à ſa vue.

Des Nimphes le ſuivoient, chefs-d'œuvres de ſes mains,
Où l'art ſeul mit d'abord les mouvemens humains;
Mais où depuis les Dieux, jaloux de ſa puiſſance,
Pour cacher la merveille, ont joint l'intelligence.
Je me ſouviens, dit-il, des bienfaits de Thétis,
Et je lui dois le zèle & le reſpect d'un fils;
Commandez, j'exécute. Hélas! dit la Déeſſe,
Ne prévenez-vous pas le ſoin qui m'intéreſſe?
Patrocle ne vit plus; Hector l'a déſarmé;
Achille veut combattre; & mon cœur allarmé
S'eſt promis que votre art ſerviroit ma vengeance.
C'eſt aſſez; je réponds par mon obéïſſance,
Dit-il; & ſur le champ, dans ſa forge rentré,
Enclume, airain, marteaux, feux, tout eſt préparé.
Il médite un travail prompt, quoique difficile,
Digne à la fois de lui, de Thétis & d'Achille.
Dans la forge à l'inſtant s'enflamment vingt fourneaux;
L'airain y devient ſouple, & ſous les durs marteaux
Docile, il prend le tour que l'artiſan lui donne;
En large bouclier d'abord il le façonne,
Et le cizeau leger y crée au même inſtant,
Des plus riches objets l'aſſemblage éclatant.

Au haut du bouclier ſe préſente à la vue,
L'orgueilleux Pelion qui ſe perd dans la nue.
Là, brillent aux regards les nopces de Thétis.
Sur des nuages d'or les Dieux y ſont aſſis;
Au front de Jupiter le plaiſir ſe déploye;
La majeſté pourtant regne encor dans ſa joye.
Thétis eſt près de lui; ſon époux glorieux,
Peu touché de l'honneur d'être parmi les Dieux;
Ne regarde, ne voit que ſa chére immortelle,
Qu'une noble pudeur rendoit encor plus belle.
Au ſuperbe feſtin tous les Dieux invités,
Partageoient le bonheur des époux enchantés.
De la table à l'envi ranimant l'allegreſſe,
Les Saiſons apportoient leur diverſe richeſſe;
Mais malgré les plaiſirs qu'il prend ſoin d'aſſembler,
Vulcain doit preſſentir ce qui les doit troubler:
La main de la Diſcorde entr'ouvrant un nuage,
Du déſordre prochain fait briller le préſage;
Elle tient un fruit d'or, où ces mots ſont écrits:
Le Sort à la plus belle a réſervé ce prix.
On ſçait quel fut le trouble entre les immortelles;
Que toutes prétendoient à l'empire des belles;
Et qu'enfin Jupiter qui n'oſa les juger,
Fit dépendre ce droit de l'arrêt d'un berger.
Au bas du bouclier, pourſuivant ſon ouvrage,
De cet évenement Vulcain trace l'image,
Là, ce Berger aimable, iſſu du ſang des Rois,
Juge les trois beautés ſoumiſes à ſon choix;

Son œil s'eſt défié des graces étrangeres ;
Et malgré la Pudeur, malgré ſes loix ſévéres,
Elles ont dépouillé ces habits précieux,
Dont chacune vouloit impoſer à ſes yeux.
L'ouvrier cependant les diſtinguant ſans peine,
Fait connoître Junon à ſa grace hautaine,
Vénus, au ſouris tendre & ſûr de ſes appas,
Et la chaſte Minerve à ſon tendre embarras.
Vénus reçoit la pomme & l'ouvrier fidéle,
Maître de ces beautés que ſon cizeau décele,
Par des traits ſi touchans a ſçû les imiter,
Qu'on voit bien que Pâris ne pouvoit héſiter.
Dans les yeux de ce Juge eſt l'eſpoir du ſalaire.
Tu te répais, Pâris, d'un bonheur adultere ;
Mais ce bien que déja l'eſpoir te fait goûter,
Sçais-tu juge imprudent ce qu'il doit te coûter ?
Plus loin, le bouclier, pour le dernier miracle,
De Sparte & de la Mer préſente le ſpectacle ;
La fugitive Héléne, & ſon époux nouveau,
Montoient impatiens, ce funeſte vaiſſeau
Qui bien-tôt après lui, doit attirer à Troye
Tous ces mille vaiſſeaux dont elle fut la proye.
Par cet ouvrage ainſi Vulcain fait éclater
La grandeur du Héros qui le devoit porter ;
De ſa gloire prochaine, il lui donne l'augure,
Et preſſe la vengeance en retraçant l'injure.
C'étoit peu pour Vulcain de ſurprendre les yeux ;
Le beau, s'il n'eſt utile, eſt indigne des Dieux.

De la divine main ſortent les autres armes,
Où le même art encor étale d'autres charmes ;
Bientôt l'armure eſt prête, & la prompte Thétis
Lui rend graces des dons qu'elle porte à ſon fils.
Thétis aux bords Troyens arrive avec l'aurore.
Le déſeſpoir d'Achille étoit plus vif encore ;
Du deſtin de Patrocle il accuſoit les Cieux,
Et noyoit de ſes pleurs ſes reſtes précieux.
Mon fils, lui dit Thétis, reprenez l'eſpérance ;
Que votre douleur céde aux ſoins de la vengeance ;
Ces armes.... Ah ! dit-il, quel fruit de votre amour !
Vous m'avez donné moins en me donnant le jour !
Déja l'ardeur de vaincre a ſuſpendu ſes larmes.
Il ſe couvre à l'inſtant des éclatantes armes ;
D'un long étonnement tout ſe ſent pénétrer ;
Lui, ſonge à s'en ſervir, non, à les admirer.
Il part, Thétis l'embraſſe & ſouffle dans ſon ame,
L'inépuiſable force & l'héroïque flame :
Etouffez contre Atride un couroux odieux,
Dit-elle ; & montrez-vous digne du ſoin des Dieux.
Il s'avance ; ſes cris annoncent ſon paſſage ;
Des vaiſſeaux déſertés tout accourt au rivage :

Eſt-ce Achille ? eſt-ce un Dieu ? quel ſera notre
ſort ?
Nous va-t-il annoncer ou la vie ou la mort ?
On voit même accourir avec impatience,
Uliſſe & Diomede appuyés ſur leur lance ;
Plus lent par ſa bleſſure Atride arrive auſſi ;
Tous les Grecs aſſemblés, Achille parle ainſi :
Atride, qu'a produit notre injuſte colère
Qu'une moiſſon de pleurs, qu'une vaſte miſère ?
Mille Grecs ont péri ; Patrocle perd le jour.
Et pour quel intérêt ? pour un indigne amour.
N'étions-nous donc tous deux venus ſur cette
rive,
Que pour nous diſputer le cœur d'une captive ?
Appellés par la Gloire aux plus nobles travaux,
Etoit-ce au fol amour à nous faire rivaux ?
Ah ? nous n'avons encor travaillé que pour
Troye ;
Terminons aujourd'hui nos chagrins & ſa joie ;
Plus de reſſentiment : l'outrage eſt oublié ;
Nos malheurs avec toi m'ont réconcilié.
Que les Grecs ſur mes pas viennent venger leur
gloire.
A force de valeur rappeller la Victoire,
De leurs propres efforts ſeconder mon courroux,
Et voir ſi les Troyens reconnoîtront mes coups.
Tout le Camp s'écria, dans une joie extrême,
Que ne vaincra-t-il point ! il s'eſt vaincu lui-
même.
Agamemnon répond à ce diſcours preſſant,

D'un ton majeſtueux, quoi qu'encor languiſſant :
Chefs, ſoldats, écoutez. Oui, malgré leur ſageſſe,
Les plus grands cœurs, Achille, ont des momens d'yvreſſe,
Et dès que la Diſcorde y répand ſon poiſon,
La Paſſion ſans frein en bannit la Raiſon.
Nous en avons tous deux la triſte expérience ;
De-là mon injuſtice & ta longue vangeance,
Et de-là nos ſujets par le fer moiſſonnés,
Des fautes de leurs Rois, jouets infortunés.
Mais ton regne eſt fini, déteſtable Furie ;
Et la raiſon nous rend enfin à la patrie.
Soyons amis ; & puiſſe un heureux avenir,
Effacer de nos maux juſques au ſouvenir.
Accepte ici les dons dont je te fais le maître ;
L'outrage fut public ; le repentir doit l'être ;
J'en dois à tous les Grecs des gages éclatans.
Tu ſçauras bien-tantôt réparer les inſtans.
J'accepte tes préſens, lui répondit Achille ;
Mais nous ſied-il d'en faire une montre ſtérile ?
Notre accord ne ſçauroit trop tôt ſe ſignaler ;
Et c'eſt du ſang Troyen que je le vais ſceller.
Il monte ſur ſon char ; & ſur ſes pas l'armée
Marche pleine d'eſpoir & d'audace enflammée ;
Hector & les Troyens le laiſſent approcher,
Trop généreux pour fuir, trop peu pour le chercher.
Mais dès que de l'aveu du maître du tonnerre ;
Les Dieux intéreſſés au ſort de cette guerre,

De l'un & l'autre Camp eurent frappé les yeux,
Grec, Troyen, tout s'anime à l'aſpect de ſes Dieux;
On ſe promet par-tout un triomphe facile;
Tout Troyen ſemble Hector, & tout Grec ſemble Achille.
De Minerve & de Mars les cris percent les airs;
Jupiter y répond, du foudre & des éclairs;
Neptune du Trident frappant la terre & l'onde,
Entr'ouvre ſous ſes coups juſqu'au centre du monde;
Pluton s'en épouvante en ſon affreux ſéjour;
Et déja chez les morts croit voir entrer le jour.
Enfin avec fureur les combattans s'approchent;
Soudain l'air s'obſcurcit des traits qu'ils ſe décochent;
Dans les rangs ennemis chacun brûlant d'entrer,
Par-tout trouve un rampart qu'il ne peut pénétrer.
Des obſtacles croiſſans, la valeur s'évertue.
Tel eſt bleſſé qui bleſſe, & meurt content s'il tue.
Achille a beau frapper; les Héros qu'il abbat
Redoublent contre lui la chaleur du combat;
Et de ſes coups mortels affrontant la tempête,
On veut le repouſſer, & du moins on l'arrête.
Ænée, Hippodamas, Driope, Iphition,
En tigres furieux fondent ſur ce lion;
Un des fils de Priam, le jeune Polidore,

Oſe, pour ſon eſſai, les ſoutenir encore.
Achille ſe ranime à leurs cris menaçants,
Répond par ſes coups ſûrs, à des coups impuiſſants :
Polidore eſt frappé, gémit, chancelle, tombe.
En voulant le venger, Hippodamas ſuccombe ;
Driope, Iphition les ont bien-tôt ſuivis ;
Et Vénus elle-même alloit perdre ſon fils,
Si ſon divin ſecours le couvrant d'un nuage,
N'eût détourné les traits que bravoit ſon courage.
A voir preſqu'à la fois tant de Chefs terraſſés,
D'une ſubite horreur les Troyens ſont glacés :
Ils cherchent à l'envi leur ſalut dans la fuite ;
L'impatient vainqueur marche, vole à leur ſuite ;
De ſang & de carnage aſſouvit ſon courroux.
Le cizeau d'Atropos ſuit à peine ſes coups.

FIN DU NEUVIÉME LIVRE.

L'ILIADE.

LIVRE DIXIE'ME.

LES Troyens diviſés fuyoient pleins d'épouvante,
Les uns vers Ilion, les autres vers le Xante;
Le Fleuve frémiſſoit de les voir repouſſés,
Où lui-même par eux a vû les Grecs chaſſés.
L'implacable Junon échauffant le carnage,
A leur fuite trop prompte oppoſoit un nuage;
Et tombant dans le fleuve, entraînez des courants,
Ils fuyoient un péril par des périls plus grands.
Tel d'inſectes aîles un eſcadron timide,
Du feu d'une forêt fuit le progrès rapide;
Va dans l'étang prochain follement ſe plonger,
Et ſe livre à la mort dans la peur du danger.
Achille cependant enſanglante la plaine;
Le moindre coup qu'il porte eſt une Mort certaine:
L'air retentit au loin des plaintes des mourants;
Et le ſang à grands flots court groſſir les torrents.

L'un pour fuir le trépas dans une antre se cache ;
Aux pointes d'un rocher l'autre monte & s'attache ;
Tel le peuple muet de l'Empire marin
Se dérobe en tremblant à la dent du Dauphin.
Le rapide vainqueur pénétre leur azile ;
Douze jeunes Troyens y sont pris par Achille :
Ah, Grands Dieux, nous touchons à nos derniers instants !
Non, non, dit-il, vivez pour mourir plus longtemps :
Au tombeau de Patrocle, hécatombe nouvelle,
Votre sang est le prix que lui garde mon zele.
Par son ordre aux vaisseaux ils sont soudain traînés,
Souffrant déja les coups qui leur sont destinés.
Lui, de sang altéré, vole aux bords du Scamandre,
Réparer le moment passé sans en répandre.
Un des fils de Priam qui fuyoit aux remparts,
Licaon, le premier s'offrit à ses regards :
Ce Prince infortuné, qui loin de sa patrie,
Traîna de chaîne en chaîne une mourante vie,
Depuis que d'Ilion séparé par les flots,
Achille l'eût vendu dans l'Isle de Lemnos.
De ses maîtres enfin trompant la vigilance,
Il revit Ilion contre son espérance ;
En voulant de ce jour partager les exploits,
Il en étoit sorti pour la premiere fois.

Il ignore qu'il court à sa perte certaine ;
Qu'au travers du Scamandre, il ne fuira qu'à peine ;
Que ce jour va l'offrir ; sans armes, sans vigueur,
Au courroux renaissant de son premier vainqueur.
Que voi-je ? crie Achille, ô merveille imprévue ?
Est-ce donc Licaon qui frappe ici ma vue ?
Par quel enchantement a-t-il brisé ses fers ?
Verrai-je aussi les morts ressortir des enfers ?
Licaon en ces lieux ! quel Dieu me le renvoye ?
Enchaîné dans Lemnos, il se retrouve à Troye !
Eh bien, nous allons voir si ce fils de Priam
Trompera l'Achéron ainsi que l'Océan ;
Si la clarté du jour lui peut être ravie,
Ou si pour lui Cloto file plus d'une vie.
Il dit, & lance un dard sur cet infortuné,
Qui dans le même instant à ses pieds prosterné,
Trompa le javelot lancé contre sa tête.
Arrête, cria-t-il, divin Achille, arrête.
Que l'état où je suis désarme ton courroux ;
Un malheureux doit-il périr à tes genoux ?
Déja l'injuste sort m'a fait porter tes chaînes ;
Tu te fis un plaisir de soulager mes peines ;
De l'esclavage encor j'ignorerois le poids,
Si tu ne m'avois fait passer sous d'autres loix.

Je n'ai vû hors des fers qu'une douziéme aurore ;
A peine je ſuis libre ; il faut ſervir encore !
Dieux ! qui me ramenez les maux que j'ai ſoufferts,
Ne ſuis-je né d'un Roi que pour porter des fers ?
Achille ne répond que d'un regard farouche.
Ah ! reprend Licaon, que la pitié vous touche ;
Fils des Dieux faites grace ; & rappellez encor
Que je ne ſuis point né de la mere d'Hector ;
Que pour prix de mes jours les thréſors de mon pere...
Non, non, je ne mets plus de prix à ma colère,
Répond-il : tout le tems que Patrocle a vêcu,
J'aimois à pardonner, content d'avoir vaincu ;
Mon cœur s'attendriſſoit ſur les malheurs de Troye ;
Et le ſang des Troyens ne faiſoit point ma joye ;
Mais les temps ſont changés ; je me livre au couroux ;
Et Patrocle en mourant vous a condamné tous.
Mais pourquoi ces frayeurs ; la mort t'étonne-t'elle ?
Les Dieux te devoient-ils une vie immortelle ?
Patrocle eſt mort. Ton ſang eſt-il d'un plus grand prix ?
Moi-même, aimé des Dieux, moi, le fils de Thétis,

J'éprouverai bien-tôt un ſort auſſi funeſte ;
Mais je vendrai bien cher tout le temps qui me reſte ;
De ta douleur déja mon couroux ſe repaît ;
Oui, meurs, fils de Priam, ton nom eſt ton arrêt.
Du Troyen à ces mots les entrailles frémiſſent ;
Il demeure ſans voix, ſes genoux s'affoibliſſent ;
Et de la main d'Achille attendant le trépas,
Il ne s'en défend plus qu'en lui tendant les bras.
Rien ne peut le fléchir ; l'inſatiable épée
Du ſang du malheureux eſt auſſi-tôt trempée.
Voilà, ton ſort, dit-il, le jettant dans les eaux ;
Que tous les Phrigiens n'ayent plus d'autres tombeaux ;
Que des derniers devoirs ces ſecourables fleuves,
Diſpenſent déſormais vos femmes & vos veuves ;
Et pour prix des taureaux ſur leur rivage offerts,
Augmentez les tributs qu'ils vont porter aux mers.
Le Scamandre offenſé frémiſſoit de l'outrage,
Tandis que le vainqueur affamé de carnage,
Porte plus loin la mort ; rien ne peut l'arrêter :
Le ſeul Aſtéropée oſe lui réſiſter.
Il lui lance à la fois deux dards ; tous deux l'atteignent ;
Tous deux perçant l'airain, d'un peu de ſang ſe teignent ;

Achille furieux vole sur le Troyen,
Vange de tout son sang quelques goutes du sien,
Que ce fleuve, dit-il, te serve aussi de tombe.
Il court, frappe sans choix; tout ce qu'il frappe tombe;
Tout meurt autour de lui, quand le Xante en courroux,
Par ces mots, un instant vient suspendre ses coups.
N'est-il pas temps de mettre un frein à ton courage?
Poussée à cet excès la valeur n'est que rage;
Ta cruauté rendroit ton triomphe odieux;
Garde-toi d'abuser de la faveur des Dieux.
Mais à les perdre tous si Jupiter t'anime,
Si le dernier Troyen doit être ta victime,
Va répandre leur sang du moins loin de mes bords;
Mon cours est arrêté par la foule des morts;
Neptune impatient déja se plaint d'attendre
Le tribut de mes eaux que je ne puis lui rendre.
Eh bien, divin Scamandre, il faut suivre tes loix;
J'abandonne tes bords, tu le veux, je le dois,
Lui répond le Héros: mais promesse frivole!
Il voit mille ennemis dans le fleuve, il y vole;
Son courroux ranimé ne sçauroit se trahir,
Et rebelle, au moment qu'il jure d'obéir,
Presque sans le vouloir, dans le fleuve il s'élance;
Et d'un nouveau carnage assouvit sa vengeance.

Le Scamandre indigné ſouleve alors ſes flots ;
Avec toute ſon onde aſſaillit le Héros.
Pouſſé par les courans, ſon bouclier l'entraîne :
Il tâche à s'affermir, ne réſiſte qu'à peine.
Le Scamandre en fureur s'obſtine à l'aſſiéger ;
Mais ſon courage auſſi croît avec le danger.
Sur un arbre flottant qui s'offre à ſon paſſage,
Il ſaute, & de ce pont il s'élance au rivage ;
Le Xante en mugiſſant redouble ſes efforts ;
Et déja pour l'atteindre a ſurmonté ſes bords.
Achille a beau du fleuve éviter la pourſuite,
Le fleuve eſt plus rapide, & devance ſa fuite ;
Vingt fois il ſe retourne ; il ſemble, furieux
Appeller les périls & défier les Dieux :
Vingt fois il eſt couvert du flot qui le renverſe ;
Dans la pénible lutte où le Deſtin l'exerce,
Tantôt vaincu du fleuve, & quelquefois vainqueur,
Chaque inſtant voit renaître & mourir ſa vigueur.
Jupiter, cria-t-il, ſauve moi, je ſuccombe ;
Ou que par grace au moins ſur moi la foudre tombe ;
J'ai honte du péril que tu me fais courir ;
Juſte Ciel ! eſt-ce ainſi que tu me fais mourir !
Je croyois qu'Ilion me verroit ſur ſes bréches
Eprouver d'Apollon les redoutables fléches.
Voilà de quelle mort Thétis m'avoit flatté ;
Ma mere, abuſiez-vous de ma crédulité,

Heureux du moins qu'Hector m'eût ravi la lumiere !
Guerrier, j'aurois péri par une main guerriere ;
Mais faut-il qu'en ces eaux qui viennent m'assiéger,
La mort du fils des Dieux soit la mort d'un berger ?
Pallas lui prête alors une main secourable ;
De nouveau lui promet un trépas honorable ;
L'anime à consommer la gloire de ce jour :
Il se rassure, il sent sa force de retour ;
Et rendant grace aux Dieux, fier de ses destinées,
Il fend d'un bras vainqueur les ondes mutinées.
Le Xanthe s'en irrite, & par d'horribles cris,
Appelle à son secours les flots du Simoïs :
Mon frere, par ce nom dont le Xante te nomme,
Viens, voyons si deux Dieux pourront vaincre un seul homme.
Délivrons Ilion des mains de ce cruel,
Qu'il apprenne aujourd'hui qu'il étoit né mortel.
Ouvre de tes torrens l'inépuisable source,
Qu'ici toutes tes eaux précipitent leur course,
Qu'il éprouve à la fois ton pouvoir & le mien,
Et ne l'épargnons pas, puisqu'il n'épargne rien.
Je le jure, malgré son auguste origine,
Ces armes que pour lui fit une main divine,
Oui,

Oui, je vais à mon gré vengeant mille Héros,
L'enſevelir vivant ſous le ſable & les flots :
Heureux ! ſi je pouvois anéantir ſa gloire,
Et ravir pour jamais ſon nom à la Mémoire !
Il dit ; du Simoïs les flots obéïſſans
Courent ſe joindre aux ſiens, s'élevent mugiſſans ;
Retombent ſur Achille & s'arment pour ſa perte ;
Des armes & des corps dont l'onde étoit couverte.
Junon voit le danger ; quel trouble pour ſon cœur !
Si ce Héros périt, où ſera ſon vengeur ?
Elle appelle Vulcain ; allez, mon fils, dit-elle ;
Pour moi contre le Xante employer votre zele,
Par un embrâſement ſur ſes bords excité,
Du ſouffle des Zéphirs à mon ordre augmenté,
Délivrez ce Héros ſi cher à votre mere,
Et des Deſtins vengeurs l'inſtrument néceſſaire ;
Montrez-vous aujourd'hui digne fils de Junon ;
Hâtez, en le ſauvant, la chûte d'Ilion.
Vulcain ouvre la terre, & de ſes vaſtes gouffres
Allume le bitume, en enflamme les ſouffres,
Et de plus d'un abîme, il élance dans l'air
Les foudres que lui-même a faits pour Jupiter.
La flamme au gré des vents plus loin va ſe répandre ;
Les champs ſont deſſéchés & les morts ſont en cendre ;
Des fontaines déja la ſource ſe tarit,
L'orme, le peuplier, le ſaule, tout périt ;

Le Scamandre déja ſonge à fuir ſous la terre,
Et ſon onde à la fois bouillonne & ſe reſſerre.
Je te céde, dit-il, indomptable Vulcain;
Contre toi tous les Dieux réſiſteroient en vain:
Cruel, rend-moi mes eaux, & je conſens qu'Achille
Détruiſe dès ce jour les Troyens & leur Ville.
Vulcain ne l'entend point; le vaſte embraſement,
Par les Zéphirs s'irrite & croît à tout moment.
Devant les feux vengeurs fuit l'onde bouillonnante;
Tout ſéchoit, & bientôt il n'étoit plus de Xante.
Junon, s'écria-t-il, veux-tu me voir périr?
Vaincu, déſeſpéré, ne puis-je t'attendrir?
Suis-je le ſeul des Dieux qui trouble ta vengeance?
Combien d'autres de Troye embraſſent la défenſe?
C'en eſt fait; j'y renonce, & la livre à tes coups;
Laiſſe à mon repentir déſarmer ton couroux.
Junon céde; ſoudain reſpectant ſon empire,
Vulcain éteint ſes feux & le vent ſe retire:
Le Fleuve délivré reprend ſon premier cours,
En plaignant les Troyens que Junon hait toujours.
Achille ſe retrouve une nouvelle audace;
Tout fatigué qu'il eſt, le meurtre le délaſſe:
Il pourſuit les Troyens, les frappe, les abbat;
Ce n'eſt plus qu'un carnage, & non pas un combat.
Priam qui des remparts voyoit fuir ſes Cohortes:
Ordonne, épouvanté, que l'on ouvre les portes:
A peine eſpére-t-il, qu'à couvert de ſes tours,
Son peuple déſormais puiſſe ſauver ſes jours.

Cet ordre s'exécute, en un instant la Ville
Se remplit des Troyens que poursuivoit Achille;
De leurs armes pour fuir ils s'étoient dépouillés;
De poussiere, de sang, & de fange souillés,
Ils n'offrent plus aux yeux qu'une forme étrangére:
Le fils même se voit méconnu de sa mére.
La femme à qui l'époux est rendu par le sort,
Le cherche en le voyant, & pleure encor sa mort.
Achille furieux eût forcé leur azile;
Mais Apollon trompa la vengeance d'Achille.
Ce Dieu, pour les sauver, vole près d'Agénor,
Qui généreux guerrier, digne fils d'Anténor,
Quand tout fuit le vainqueur l'attend plein d'assurance,
Et seul de sa patrie embrasse la défense.
Quel succès, disoit-il, s'est promis ton courroux?
Crois-tu donc que ce jour soit le dernier pour nous?
Ah! si jamais le sort vous livre nos murailles,
Vous les acheterez par plus de funerailles;
Mille autres mieux que moi sçauront te résister;
Et peut-être est-ce assez d'un trait pour t'arrêter.
Le trait part à ces mots; l'atteinte est inutile;
Et le fer réjaillit du bouclier d'Achille.
Agénor s'épouvante, il craint un coup plus sûr;
Quand il est enlevé dans un nuage obscur.
Apollon qui le sert, prend ses traits & sa place;
Il insulte au vainqueur, l'attend avec audace;

Quelque tems ſe dérobe aux traits lancés ſans fruit ;
Puis, l'écartant toujours, vers le Xante il s'enfuit ;
Et meſurant ſa courſe à la courſe d'Achille,
Laiſſe aux Troyens le tems de rentrer dans la Ville.
Le divin ſtratagême à peine eut ſon effet ;
Connois qui tu pourſuis, dit le Dieu ſatisfait ;
C'eſt Apollon qui vient de tromper ta colére ;
Et c'eſt l'eſſai des maux qu'un jour je te dois faire.
Achille lance un trait : Ah ! dit-il, Dieu cruel,
Puiſque tu m'as trompé, que n'es-tu né mortel !

FIN DU DIXIÉME LIVRE.

L'ILIADE.

LIVRE ONZIE'ME.

Ecarté par le Dieu, l'impatient Achille,
D'un pas d'autant plus prompt retournoit vers la Ville,
Tel qu'aux célébres jeux, l'école des guerriers,
Vole un char emporté par d'agiles courſiers.
Hector le voit, l'attend, & des yeux le menace,
Trop flatté d'un péril digne de ſon audace.
De ce même péril, Priam déſeſpéré,
Pâlit, & croit déja voir Hector expiré;
Pour lui du fer d'Achille il ſent déja l'atteinte;
Plus le fils a d'eſpoir, plus le pere a de crainte.
Hector, s'écria-t-il, où ſera ton appui!
Rentre; Achille s'approche, & la mort avec lui;
Vainement ta valeur te promet l'avantage;
Moins fort que lui, tu n'as que le même courage:
Réſiſte à ton audace, & céde à mon effroi;
Prends pitié, cher Hector, de mon peuple & de moi.
Eſt-ce peu des douleurs que j'ai déja ſouffertes?
Cruel, en te livrant, veux-tu combler mes pertes?

Enviſage quels maux entraîne ton trépas ;
Tes freres ſans ſecours expirant dans mes bras,
De mon Palais brûlant, mes filles enlevées,
Par un vainqueur barbare aux chaînes réſervées ;
Du ſang de leurs enfans le Grec déſaltéré ;
Tout Ilion enfin par les feux dévoré.
Vis du moins, cher Hector, pour un peuple qui t'aime ;
Songe que s'il périt, ſi je péris moi-même,
Si je tombe percé d'un poignard inhumain,
C'eſt toi, mon fils, c'eſt toi qui le mets dans mon ſein.
Plus vivement encore Hécube le conjure :
Ce qu'a de plus preſſant la voix de la nature,
De l'inflexible Hector ne peut toucher le cœur ;
Sourd à tout, il n'entend que la voix de l'honneur.
Tel qu'un affreux dragon ſur le haut d'une roche
Attend, plein de fureur, un lion qui s'approche,
Agite de ſon corps les replis ondoyans,
Et lance autour de lui des regards effrayans ;
Tel attendoit Hector, brûlant d'impatience,
Que le fils de Thétis éprouvât ſa vengeance.
Eh ! comment dans Pergame oſeroit-il rentrer !
Aux reproches du peuple ira-t-il ſe livrer ?
Malgré Polidamas, ſon imprudent courage
Des crédules Troyens a hâté le carnage.
S'il oſoit maintenant rentrer dans Ilion,
Quel opprobre pour lui ! Voilà, s'écrieroit-on,
Voilà ce fier Hector l'auteur de nos miſeres !
Qu'il nous rende nos fils, nos époux & nos freres.

Il veut que le succès fasse tout oublier :
C'est à la mort d'Achille à le justifier.
Tandis que pense ainsi le Héros intrépide,
Achille arrive à lui d'une course rapide ;
Il est semblable à Mars, quand ce Dieux furieux
Vient du sang des mortels rassasier ses yeux.
Arrête ; il faut ici disputer la victoire,
Lui dit Hector : viens perdre ou consommer ta gloire.
Que ce jour soit fameux par la décision
Des destins de la Grèce, & du sort d'Ilion ;
Mais, guerriers généreux, servons notre patrie,
Sans pousser la valeur jusqu'à la barbarie ;
Et que si l'un des deux trouve ici le trépas,
Le couroux du vainqueur ne lui survive pas.
Par un regard farouche, Achille le refuse :
Nous traiter ! nous, dit-il, quel vain espoir t'abuse !
D'entre nous trop de haine a banni la pitié ;
Je ne mets point de terme à notre inimitié.
Subi, subi le sort que ton cœur te présage ;
Tu le sens ; le péril surpasse ton courage :
Eh bien, il ne faut pas démentir ton effroi ;
Tien ; voilà le traité que je fais avec toi.
Hector se dérobant au trait qu'Achille lance,
Tu t'es flatté, dit-il, d'une vaine espérance ;
Voyons si de mes traits tu pourras échapper ;
Hector menace moins, mais il sçait mieux frapper.
Le trait part. Eh ! que sert la force qui le pousse
Sur le divin acier le javelot s'émousse.

Le Troyen s'en étonne, il frémit de douleur;
Et perd presque l'espoir sans perdre sa valeur.
Son épée à la main, c'est en vain qu'il s'obstine:
Le fer tombe brisé par la trempe divine.
Ce n'est plus qu'en fuyant qu'Hector peut éviter
Le coup mortel qu'Achille est prêt à lui porter.
Il fuit; ainsi le veut la fortune cruelle;
Mais il prétend qu'au Grec sa fuite soit mortelle;
D'une course prudente, il fuit sous les remparts,
Pour exposer Achille à la grêle des dards.
Achille les affronte; & ce nouvel orage,
Loin de l'intimider rassure son courage.
Ce magnanime cœur se seroit allarmé,
De poursuivre sans gloire un guerrier désarmé;
Mais la grêle des traits qui contre lui se brise,
En fait par le péril une noble entreprise.
Une pareille ardeur emporte les guerriers;
Moins legers & moins prompts volent d'ardens courfiers:
L'intérêt de la vie, ou l'honneur les inspire;
Et le prix de la course est le sort d'un Empire.
Hector fuyoit toujours; Achille le suivoit;
En vain le fer sur lui de toutes parts pleuvoit;
D'Hector rien ne l'écarte; incapable de craindre,
Il ne demande aux Dieux que de pouvoir l'atteindre.
Un généreux dépit vient enflammer Hector;
Il releve un des traits, & s'en armant encor,
Furieux se retourne: Attends, dit-il, Achille,
Attends, je ne fuis plus; ce trait est mon azile.

En vain par ta fureur tu crois m'épouvanter;
Je ne crains plus tes coups quand je puis t'en porter.
Alors, lançant le trait, quelle force il déploye!
C'eſt encor vainement & l'acier le renvoye.
Son ennemi lui porte un coup plus aſſuré;
Hector tombe à l'aſpect d'Ilion éploré,
Qui troublé de ce coup plus que de cent batailles;
Croit avec ſon Hector voir tomber ſes murailles.
Patrocle, dit Achille, enfin je t'ai vengé;
Regarde dans ſon ſang ton ennemi plongé:
Jouis de ſon trépas; & que ſon ombre même,
T'aille apprendre aux enfers combien Achille t'aime.
Je veux que l'avenir meſure avec effroi,
A ma haine pour lui, mon amitié pour toi.
Hélas! lui dit Hector d'une voix affoiblie,
C'eſt donc peu de mourir, il faut que je ſupplie!
Au nom de tes parens, & par ton propre honneur,
Laiſſe-moi du tombeau le funeſte bonheur;
Accepte la rançon que t'offrira mon pere;
Que mes derniers ſoupirs déſarment ta colere;
Et touché de mon ſort, ſenſible à la vertu,
Reſpecte en moi l'honneur de t'avoir combattu.
Non, répond le vainqueur que la vengeance entraîne,
Non, je ne connois plus de vertu que ma haine.
Cruel tu n'as que trop mérité mon courroux;
Je vois encor Patrocle abbatu ſous tes coups;

Non ; à ce ſouvenir que ton aſpect ranime,
D'un moment de pitié je me ferois un crime.
Barbare, dit Hector, je te connoiſſois bien ;
Et même en te priant, mon cœur n'eſpéroit rien.
Les Dieux me vengeront ; & déja ſur ta tête
Je vois briller le fer que leur courroux t'aprête.
Pâris lance le trait... Apollon le conduit...
Bientôt... la voix lui manque, & ſon ame s'enfuit.
Achille dédaignant ce préſage funeſte,
Meurs, dit-il, c'eſt aſſez ; que m'importe le reſte ?
Toute l'armée accourt ; ils admirent Hector ;
Semblent tout mort qu'il eſt le redouter encor ;
Se font de l'outrager une honteuſe gloire ;
Et lui porter un coup, c'étoit une victoire.
Allons ; profitons mieux de la faveur de Mars,
Dit Achille, & de Troye attaquons les remparts ;
Puiſque ſon défenſeur ceſſe aujourd'hui de vivre,
Nous n'aurons déſormais que des fuyards à ſuivre.
Allons.... mais quoi ! Patrocle eſt privé de nos pleurs,
Et ſa dépouille attend les funébres honneurs ;
L'amitié dans mon cœur de ces délais murmure :
Retournons donc, il faut contenter la nature,
Et nous viendrons après accabler le Troyen
Du débris de ſes murs qui n'ont plus de ſoûtien.
A quel excès alors la vengeance l'égare !
Ce n'eſt plus un Héros, c'eſt un tigre barbare.
Il inſulte au cadavre, il lui perce les piés
Qui de ſa main ſanglante à ſon char ſont liés ;

La tête indignement traînoit dans la pouſſiere.
Soleil, à tant d'horreurs prêtes-tu ta lumiere!
Jupiter en frémit & ne voit qu'à regret,
S'accomplir du Deſtin l'inflexible décret.
Ainſi le char cruel traverſe la campagne;
La vengeance le guide, & l'horreur l'accompagne.
Hécube des remparts voit le ſort de ſon fils;
Elle accuſe le Ciel que pénétrent ſes cris.
Comme elle, à cet aſpect, Priam ſe déſeſpére;
Il gémit de douleur, il frémit de colére:
Il veut ſortir de Troye, & malgré le danger,
Courir après ſon fils, mourir ou le venger.
On l'arrête avec peine: Andromaque éperdue
Sent l'ombre de la mort ſur ſes yeux répandue:
Elle eſt ſans mouvement, ſans voix & ſans couleur,
Et l'excès de ſes maux en ſuſpend la douleur.
Le peuple s'abandonne aux plus vives allarmes.
Que de gémiſſemens! que de cris! que de larmes!
Quel déſeſpoir! Le jour de ſon terme fatal,
Pergame n'éprouva qu'un déſeſpoir égal.
Le furieux Achille à ſes tentes arrive;
Laiſſe Hector en ſpectacle étendu ſur la rive;
Et tout ſanglant encor, va ſuivi de ſa Cour,
Inſtruire Agamemnon des ſuccès de ce jour.
Le généreux Atride honore ſa vaillance
D'un éloge dicté par la reconnoiſſance.
Un feſtin ſomptueux ſuit ce premier accueil;
Mais du triſte vainqueur rien n'interrompt le deuil.

Bientôt avec la Cour, il sort content d'Atride,
S'écarte, & ne prenant que sa douleur pour guide,
S'enfonce dans un lieu que vient laver la mer,
Où seul il s'entretient d'un souvenir amer.
Là, ce doux enchanteur des chagrins les plus sombres,
Le Sommeil, que déja favorisoient les ombres,
Aidé par tant d'efforts qu'avoit fait le Héros,
Sur ses yeux fatigués répandit ses pavots.
A peine le sommeil a fermé sa paupiere,
De l'ami qu'il déplore, il voit l'ombre guerriere;
C'est Patrocle, c'est lui, c'est sa taille, sa voix,
Ce sont ces traits qu'Achille admira tant de fois.
Ce phantôme si cher de son ami s'approche;
Et d'une voix funèbre il lui fait ce reproche:
Tu dors, cruel Achille! où donc est ta pitié?
Aurois-je avec le jour perdu ton amitié?
Eh! pourquoi si long-tems souffres-tu que mes manes
Par les Dieux des enfers soient traités en profanes?
Que toûjours repoussé du farouche Caron,
J'endure un long exil aux bords de l'Acheron?
Tu me fais refuser dans les Royaumes sombres
Jusqu'à ce froid bonheur reservé pour les ombres:
Car plus de ces plaisirs échappés sans retour;
Quand par nos entretiens nous abrégions le jour,
Et que notre amitié vive ensemble & tranquille
Confondoit les deux cœurs de Patrocle & d'Achille.

Nés mortels, nos plaisirs ne devoient pas durer.
La Parque d'avec toi vient de me séparer;
Mais tu le sçais; ta mort suivra de près la mienne;
Que l'on confonde au moins ma cendre avec la tienne;
Et qu'une urne fidéle instruise l'avenir,
Que même le trépas n'a pû nous désunir.
Oui, répondit Achille, oui tu seras contente;
Oui, chére ombre, attends tout d'une amitié constante.
Tes désirs sont pour moi d'inviolables loix:
Approche; embrassons-nous pour la derniere fois.
Il étendoit ses bras; mais l'ombre fugitive
Se dérobe; est déja sur l'infernale rive.
Achille se réveille; il s'écrie éperdu,
Attends; tu disparois! cher Patrocle, où fuis-tu?
Je n'ai donc vû de toi qu'une trompeuse image?
Heureux! si cette erreur eût duré davantage.
Non, c'étoit lui; mes yeux ne se sont point trompés;
Pourquoi, manes chéris, m'êtes-vous échappés?
Déja brilloit au monde une aurore nouvelle;
Achille impatient de signaler son zéle;
De la funeste pompe ordonne les apprêts.
Des chênes, des sapins enlevés aux forêts,
On dresse le bûcher, & déja l'hécatombe,
Sous le sacré couteau gémit, expire, tombe;
Douze jeunes Troyens meurent des mêmes coups;
Sacrifice effrayant qu'exigea le Courouz!

Zéphir aide Vulcain, & le bûcher s'allume ;
La dépouille qu'il porte, avec lui ſe conſume ;
Achille en prend la cendre, & dans l'urne auſſi-tôt,
Remet, baigné de pleurs, ce précieux dépôt.
Par de funèbres jeux la pompe ſe couronne ;
On diſpute des prix dont il juge & qu'il donne.
Qu'Achille eût été grand s'il n'eût été cruel !
Mais la vertu ſans tache eſt-elle d'un mortel ?

Fin du onziéme Livre.

L'ILIADE.

LIVRE DOUZIE'ME.

DANS leurs tentes les Grecs, après ces jeux funébres.
Vont chercher le ſommeil qu'amenoient les ténébres ;
Le ſeul fils de Thétis ſe refuſe au repos ;
Le ſommeil n'a pour lui que d'impuiſſants pavots.
De l'ami le plus cher une image aſſidue
Le ſuit, s'offre par-tout à ſon ame éperdue ;
De triſtes ſouvenirs aigriſſent ſon ennui :
Il rappelle les maux partagés avec lui,
Les fatigues, les ſoins & les mers traverſées,
Les pénibles combats, les Villes renverſées,
Tout ce qu'avec Patrocle il acheva d'exploits,
Sa force, ſa beauté, ſes diſcours & ſa voix.
Tel eſt l'état d'Achille & baigné de ſes larmes,
De la ſeule vengeance il goûte encor les charmes.
De ſes premiers rayons l'aurore ouvroit les Cieux :
Il ſe leve ; au rivage il deſcend furieux ;

Là, du brave ennemi qui lui fut si funeste,
Il attache à son char le déplorable reste;
Le traîne, & du tombeau faisant trois fois le tour,
De l'horreur du spectacle il fait pâlir le jour.
Les Dieux amis d'Hector, indignés de l'injure,
Du soin de l'enlever vouloient charger Mercure;
Mais Minerve & Junon haïssoient trop Hector;
Et de l'affront passé se souvenoient encor.
Vif & toujours nouveau le dépit les enflamme;
Elles avoient juré la chute de Pergame,
Du moment que Paris par un arrêt fatal,
Leur préféra Vénus qui l'en paya si mal.
A peine du Soleil la prompte avant-courriere,
Pour la douxiéme fois commençoit sa carriere,
Irrité contre Achille, Apollon vole aux Cieux;
Il accuse en ces mots l'indolence des Dieux.
Aux malheurs des mortels n'êtes-vous plus sensibles?
Sommes-nous devenus des tyrans inflexibles?
L'encens qu'on nous présente est-il un bien perdu?
Vous avez vû d'Hector le respect assidu
Verser pour vous le sang des taureaux, des genisses;
L'oubli devient le prix de tant de sacrifices!
Vous voyez ses malheurs survivre à son trépas!
Et le cri de son sang ne vous attendrit pas!

Rendez Hector aux vœux d'une épouse & d'un pere ;
Qu'il ait ce fruit tardif de son zèle sincére.
Que de temples par lui dressés aux Immortels !
Ah ! du moins d'un bûcher payons-lui nos autels.
D'Achille plus long-temps souffrirez-vous la rage,
Complices de ce tigre affamé de carnage,
Qui non content du sang où son bras s'est plongé,
Garde encor son courroux après s'être vengé ?
Punissez... Junon céde à son impatience ;
C'est d'Achille & d'Hector ignorer la naissance,
Dit-elle, que tenir de semblables discours.
Au sein d'une mortelle Hector puisa ses jours ;
Et cet infortuné, victime de ma haine,
Ne subit que les maux que sa naissance entraîne.
Mais Achille est sorti d'un plus auguste sang ;
La Déesse des mers l'a porté dans son flanc ;
Thétis que j'ai nourrie, & qu'ensuite à Pélée
Vit unir par mes soins l'immortelle assemblée.
L'Hymen de ces Amants couronna le destin ;
Et, souviens-t'en, ta lyre égaya le festin.
Cessez, dit Jupiter, écoutez votre maître.
L'un est le fils des Dieux, l'autre digne de l'être.
C'est trop livrer Hector à l'aveugle courroux.
Nous devons tous l'aimer ; il nous honora tous.
Il est temps que son sort avec honneur s'acheve ;
Je ne veux plus pourtant que Mercure l'enleve ;
Je veux qu'Achille même attendri par Thétis,
Reçoive de Priam la rançon de son fils.

Junon, j'accorde ainſi ſon avis & le vôtre;
Que le repos de l'un ſoit la gloire de l'autre.
Il dit; & par ſon ordre Iris s'ouvrant les airs,
Pénétre au même inſtant la profondeur des mers.
Elle trouve Thétis dans les palais humides,
Attriſtant de ſes pleurs les tendres Néréïdes:
Son fils perdra bientôt la lumiere des Cieux;
Et les maux qu'elle craint ſont préſens à ſes yeux.
Dès qu'elle apprend du Dieu les volontés ſuprêmes,
Elle part, ſuit Iris; les flots s'ouvrent d'eux-mêmes;
Elle franchit d'un vol tout l'eſpace de l'air;
Et ſoumiſe, elle s'offre aux yeux de Jupiter.
Déeſſe, lui dit-il, je connois votre peine;
Vous regrettez un fils dont la mort eſt prochaine;
Mais pourquoi prévenir le triſte arrêt du ſort?
Ne voyez que ſa gloire, & cachez-vous ſa mort.
Qu'il acheve aujourd'hui d'achever ſa mémoire:
Il lui reſte à gagner ſa plus grande victoire;
Et le triomphe même avilit un grand cœur,
Quand le nom de cruel ſuit celui de vainqueur.
Allez, je vous plaindrois ſi ſon ame inhumaine
N'employoit mes bienfaits qu'à mériter ma haine.
Thétis à ce diſcours pâliſſante d'effroi,
Court porter à ſon fils la ſouveraine loi.
Le plus vif déſeſpoir régnoit alors dans Troye;
L'infortuné Priam dans les larmes ſe noye;
Sa famille témoin de ſon mortel ennui,
N'oſoit le conſoler qu'en pleurant avec lui.

Il ſe couvre les yeux d'un des pans de ſa robe,
Déteſte mille fois le jour qu'il ſe dérobe ;
De pouſſiere & de cendre il ſouille ſes cheveux ;
De moment en moment ſon trouble eſt plus affreux ;
En des pleurs plus amers ſes triſtes yeux ſe fondent ;
Il ſe frappe, s'écrie, & cent cris lui répondent.
Il ſe réſout alors d'aller chercher ſon fils,
De s'expoſer lui-même au fer des ennemis ;
L'excès de ſa douleur eſt ſa ſeule eſpérance ;
Il ſent trop qu'elle doit déſarmer la vengeance ;
Que le cœur le plus dur n'y pourra réſiſter ;
La prudence un moment le faiſoit héſiter ;
Lorſque la prompte Iris à Jupiter fidelle,
Se préſente à ſes yeux : ne crains rien, lui dit-elle,
Suis ce que pour ton fils t'a dicté ton amour ;
Va ſeul ; & Jupiter te répond du retour.
La Déeſſe s'envole, & le malheureux pere
Se leve, impatient du ſuccès qu'il eſpere ;
Mais il veut voir Hécube avant que de partir ;
Elle vient ; je vous quitte, il y faut conſentir,
Chére épouſe, dit-il, le Ciel nous favoriſe ;
Je tente par ſon ordre une grande entrepriſe ;
Seul dans le Camp des Grecs, je vais chercher mon fils ;
Tout me l'aſſure, Achille en recevra le prix.
Hélas! dans nos malheurs, cet eſpoir a ſes charmes ;
Nous pourrons à loiſir le baigner de nos larmes.

Nous reverrons Hector, & sa cendre du moins
Peut encor éprouver notre amour & nos soins.
Ciel ! qu'entens-je ! s'écrie Hécube épouvantée ;
Est-ce là ta prudence en ces lieux si vantée ?
Seul, tu veux traverser un peuple d'ennemis ?
Tu crois fléchir Achille ? Ah, grands Dieux, j'en frémis !
Tes enfans les plus chers ont péri par ses armes ;
Altéré de ton sang essuira-t-il tes larmes !
Le barbare qu'il est, trop charmé de nos maux,
Croira par ton trépas couronner ses travaux.
Non ; je n'y consens point ; non, cher époux, demeure ;
Laisse Hector ; c'est assez qu'avec toi je le pleure ;
Pleurons, pleurons ensemble ; & d'un cœur endurci
Ne vas pas m'exposer à te pleurer aussi.
Si mon fils d'un cruel éprouve la vengeance,
C'est un arrêt du sort rendu dès sa naissance :
Il falloit qu'il servît de pâture aux vautours,
Et la Parque à ce prix avoit filé ses jours.
L'a-t-il donc mérité ? grands Dieux ! & cet outrage
Doit-il être aujourd'hui le prix de son courage ?
Il a défendu Troye ; il s'est livré pour nous ;
Ciel ! est-ce là son crime, & l'en punissez-vous ?
Faut-il qu'un inhumain, qu'un barbare, qu'Achille....
Pourquoi n'ai-je à ce nom qu'une rage inutile !

Juſte Ciel ! que ne puis-je au gré de ma fureur
M'abreuver de ſon ſang & dévorer ſon cœur !
C'eſt trop me retarder par d'inutiles plaintes,
Dit Priam ; Jupiter s'offenſe de vos craintes ;
C'eſt lui qui me conduit ; c'eſt lui ſeul que j'en croi ;
Je vais au Camp des Grecs, mais j'y vais ſur ſa foi.
Dût le Ciel en couroux démentir ſa promeſſe,
J'aurai du moins, j'aurai contenté ma tendreſſe ;
Je ne puis redouter le trépas à ce prix ;
Trop heureux d'expirer en embraſſant mon fils !
Il choiſit en pleurant tous les dons qu'il doit faire,
Dons, dignes à la fois d'un monarque & d'un pere ;
Que n'eût-il point donné pour racheter Hector ?
Ce fils, tout mort qu'il eſt, eſt ſon plus cher tréſor.
Il ſort ; mais allarmé de l'imprudent voyage,
Le peuple en gémiſſant s'oppoſe à ſon paſſage.
Il ſent à cet obſtacle un couroux douloureux :
Ceſſez, dit-il, ceſſez de combattre mes vœux ;
Allez dans vos maiſons, allez pleurer vos pertes ;
Laiſſez-moi reſſentir celles que j'ai ſouffertes ;
Voulez-vous qu'aux vautours j'abandonne aujourd'hui
Ce fils ma ſeule gloire, & votre unique appui ?
Malheureux peuple, hélas ! te voilà ſans défenſe !
Tu vas bientôt des Grecs aſſouvir la vengeance ;

Ton jour eſt arrivé, cher Ilion; grands Dieux!
Epargnez-en du moins le ſpectacle à mes yeux.
Le peuple obéiſſoit; ſon ſceptre les écarte;
Mais ſa famille encor ne peut ſouffrir qu'il parte;
Ses fils autour de lui tremblants & déſolés,
Tâchent de l'attendrir par leurs cris redoublés.
Ce reproche outrageant échappe à ſa colere:
Lâches! vous n'avez pû ſecourir votre frere.
Si vous m'aimiez, c'eſt-là qu'il falloit le prouver;
Aux dépens de vos jours vous deviez le ſauver;
Mais vous ne me gardiez qu'une pitié tardive:
Valez-vous le ſeul bien dont Achille me prive?
J'ai tout perdu; le Sort par une injuſte loi,
M'a ravi de mes fils, les ſeuls dignes de moi.
Obéiſſez du moins; & qu'un perfide zèle
Ceſſe de m'arrêter quand Jupiter m'appelle.
De tout obſtacle alors Priam eſt dégagé;
Il monte ſur le char de la rançon chargé;
Il place près de lui l'écuyer qui le mène;
Ils partent, & déja le char eſt dans la plaine.
Jupiter voit Priam; il s'attendrit pour lui;
Il engage Mercure à lui ſervir d'appui,
Veut qu'à tous les regards ſon adreſſe le cache.
Mercure accepte l'ordre; à ſes pieds il attache
Ces aîles dont il s'ouvre un chemin dans les airs,
Qui le portent d'un vol, de l'Olimpe aux Enfers;
Il arme auſſi ſon bras du divin caducée,
Dont la double puiſſance à ſon choix exercée,
Telle qu'un bruit perçant, ou que les froids pavots,
Impoſe aux yeux mortels, ou ravit le repos.

Il vole en cet état ; descend sur le rivage,
Prend d'un jeune guerrier la taille & le visage ;
Vient au char de Priam, qui troublé du danger,
Croit déja que les Grecs sont prêts à l'assiéger :
Il se croit découvert, au moment que Mercure
D'une voix secourable en ces mots le rassure :
Où courez-vous, mon pere ? & quel sort vous réduit
A sortir d'Ilion dans l'horreur de la nuit ?
Vous traversez un Camp armé pour votre perte ;
Hélas ! si votre marche en étoit découverte ;
S'ils voyoient ces trésors que vous seul conduisez...
Je frémis des périls où vous vous exposez.
Ne craignez rien pourtant ; je m'offre à vous conduire ;
Et tant que je vivrai, rien ne pourra vous nuire.
Vous sçavez, dit Priam, qu'Hector vient de périr.
Je cours à son vainqueur le calmer ou l'aigrir ;
Et j'obtiendrai mon fils d'un vainqueur magnanime,
Ou d'un vainqueur cruel je serai la victime.
Le Dieu d'un doux espoir soulage son ennui,
Monte, prend soin du char, plus rapide sous lui ;
Les chevaux qu'il pressoit semblent avoir ses aîles,
Il traverse le Camp, endort les sentinelles ;
Ainsi d'aucun obstacle ils ne sont retenus ;
Et près d'Achille enfin les voilà parvenus.

L'écuyer de Priam veille aux dons qu'il apporte ;
Mercure de la tente ouvre soudain la porte ;
Le triste Roi le suit ; il entre, & dans ce lieu
Le faux guerrier reprend l'air & la voix d'un Dieu :
Connois-moi, lui dit-il, que ton cœur en augure
Le succès d'un voyage où t'a conduit Mercure ;
Poursuis ; je disparois, & cache à tous les yeux
Les secrettes faveurs dont t'honorent les Dieux.
Il le laisse à ces mots ; le Pere déplorable
S'avance en frémissant, il voit Achille à table ;
Qui des mets présentés semble user à regret,
Elevant vers l'Olimpe un œil triste & distrait.
Alcime, Automedon qu'attendrit sa présence,
Gardent en le servant un lugubre silence ;
Priam n'en est point vû, quand les surprenant tous,
Il tombe aux pieds d'Achille, embrasse ses genoux,
Verse un torrent de pleurs sur ces mains triomphantes,
Du sang de ses enfans encor toutes fumantes.
Il est long-temps sans voix, ses soupirs, ses sanglots
Ne permettent qu'à peine un passage à ces mots :
Au nom des Dieux, Achille, au nom de votre pere,
Voyez d'un œil touché mon âge & ma misere ;
Le sort met à vos pieds un des plus puissants Rois,
Qui le seroit encor sans vos divins exploits.

Avant

Avant que votre armée eût campé devant Troye,
Cinquante fils faiſoient ma grandeur & ma joye;
Au milieu des combats j'ai vû leurs jours éteints;
Et les plus généreux ont péri par vos mains.
Hector me tenoit lieu de ma famille entiere;
Mais privé du bucher, il gît ſur la pouſſiere;
Sa mort eſt le dernier de vos nobles travaux;
Et c'eſt par vos exploits que je compte mes maux.
Par tout ce que Pélée a pour vous de rendreſſe,
Par tout ce que de vous eſpére ſa vieilleſſe;
Voyez l'abaiſſement où je ſuis deſcendu;
Je baiſe encor les mains par qui j'ai tout perdu.
Les larmes de Priam, le ſouvenir d'un pere,
Touchent le cœur d'Achille, ét ouffent ſa colere;
D'une vive douleur, il ſe ſent émouvoir;
Il pleure un pere abſent qu'il ne doit plus revoir;
Priam pleure à ſes pieds ce fils qu'il redemande;
On ne ſçait qui reſſent la douleur la plus grande.
Enfin Achille parle, & relevant le Roi;
C'eſt trop ſouffrir Priam proſterné devant moi;
Vos larmes m'ont touché, Seigneur; mais quel courage
Vous a d'un ennemi fait chercher le viſage?
Teint du ſang de vos fils, avez-vous dû penſer
Que vos larmes encor puſſent m'intéreſſer?
Je leur céde pourtant; malheureux l'un & l'autre
Je plains en ce moment mon deſtin & le vôtre.
C'eſt ainſi que des Dieux l'ordonne le courroux:
Le bonheur eſt pour eux & la douleur pour nous.

Quelquefois moins cruels, dans les ames humaines,
Ils verſent à la fois les plaiſirs & les peines;
Mais toûjours condamnés aux deſtins les plus durs,
Tous nos biens ſont mêlés, & tous nos maux ſont purs.
Que ſervent à mon pere une immenſe richeſſe,
Un Empire éclatant, le lit d'une Déeſſe?
Je ſuis l'unique fruit d'un Hymen glorieux,
Et mes pénibles jours coulent loin de ſes yeux;
Je ne puis par mes ſoins ſoulager ſa vieilleſſe;
Ma mort mettra bientôt le comble à ſa triſteſſe;
Le Sort me l'a marquée aux rivages Troyens;
Et je fais à la fois vos malheurs & les ſiens.
Vous Priam, dont l'Aſie adora la puiſſance,
Qui voyez l'Helleſpont ſous votre obéiſſance,
Charmé d'un doux Hymen dont la fécondité
Etendoit ſous vos yeux votre poſtérité,
A combien de malheurs ces biens ont-ils fait place?
Vous voyez chaque jour s'éteindre votre race,
Et des Dieux inconſtants le couroux obſtiné
Vous ravit par nos mains ce qu'ils vous ont donné.
Subiſſez ces revers communs à tous les hommes;
Nous vivons à ce prix, malheureux que nous ſommes!
Nous ne pouvons du Sort fléchir la dureté;
Mais luttons contre lui par notre fermeté.

Reposez-vous, Seigneur, & malgré vos allarmes,
Suspendez un moment vos soupirs & vos larmes.
Mon repos, dit Priam, c'est de revoir mon fils.
Hâtez-vous donc, Seigneur, d'en recevoir le prix;
Puisse au gré de mes vœux la suprême Puissance
Se charger envers vous de ma reconnoissance.
Reposez-vous, Seigneur; c'est trop me résister,
Répond-t-il; ce refus commence à m'irriter.
Ainsi farouche encor au moment qu'il fait grace,
Même en le consolant, il semble qu'il menace.
Priam demeure; Achille avec Automédon
Sort, fait mettre à l'instant, sans soin de la rançon,
La dépouille d'Hector sur le char de son pere:
Cet objet un moment réveille sa colere;
Il craint, en le rendant, de trahir l'amitié:
Cher Patrocle, dit-il, pardonne à ma pitié;
En rendant ton vainqueur, si ton ami t'offense,
De tout le sang Troyen j'expierai ma clémence.
Il rentre dans la tente: allez, il en est temps,
Dit-il au triste pere; & vos vœux sont contents;
Hector est sur le char; que rien ne vous retarde.
Partez; du Camp des Grecs trompez encor la garde;
Un Dieu vous a conduit; je n'en sçaurois douter;
Il va vous rendre aux lieux qu'il vous a fait quitter.

Célébrez à loisir de justes funerailles ;
J'empêcherai les Grecs d'attaquer vos murailles ;
J'accorde douze jours à votre piété ;
Oui, douze jours encor, Troye est en sûreté.
Le Monarque rend grace à ce vainqueur facile ;
Embrasse les genoux, baise les mains d'Achille ;
Et de son fils alors, dans le divin guerrier,
Voit le libérateur plus que le meurtrier.
Idée avec Priam, malgré la nuit obscure,
Remonte sur le char que guide encor Mercure ;
Il traverse le Camp, les cache à tous les yeux,
Va jusqu'aux bords du Xante, & là, revole aux Cieux.
Mais déja le Soleil sortant du sein de l'onde,
Rapporte la lumiere & les couleurs au monde,
Priam se désespére à l'aspect de son fils ;
Et ses chevaux plus prompts s'animent par ses cris.
Des remparts d'Ilion la divine Cassandre
L'apperçoit la premiere & court par-tout l'apprendre :
Peuples, venez revoir mon frere & votre appui ;
Hélas ! en quel état rentre-t-il aujourd'hui !
Soudain le peuple accourt, & Troyens, & Troyennes,
Mélants leurs cris perçants & leurs larmes aux siennes,
Vont au-devant d'Hector d'un pas précipité :
Par le triste concours le char est arrêté.

Mais c'eſt au cœur d'Hécube, à l'ame d'Andromaque
Que ce ſpectacle porte une plus vive attaque ;
Elles rempliſſent l'air de leurs cris douloureux ;
Se meurtriſſent le ſein, s'arrachent les cheveux.
La douleur de Priam s'en aigrit davantage ;
Les larmes inondoient ſon auguſte viſage ;
De la même douleur tous les cœurs ſont ſaiſis ;
On eût dit que chacun avoit perdu ſon fils.
Priam n'ouvre qu'à peine une foule empreſſée,
A flots tumultueux autour du char pouſſée ;
Ce peuple pour Hector redoublant ſes regrets,
S'envioit la douceur de le voir de plus près.
On arrive au palais : là ſur un lit funébre,
On expoſe d'Hector la dépouille célébre :
Rangés autour de lui, les Sacrificateurs
Méloient leurs triſtes chants aux cris des ſpectateurs.
Andromaque s'approche, on s'ouvre, on lui fait place ;
Elle regrette ainſi le Héros qu'elle embraſſe :
O Ciel ! en quel état Hector, je te revoi !
Tu n'es plus, cher époux ! tout eſt fini pour moi.
Eh ! que vont devenir & le fils & la mere !
Je n'ai plus mon Hector ; mon fils n'a plus de pere.
Quels ſeront nos Deſtins ? car hélas ! aujourd'hui
Ilion comme nous a perdu ſon appui.
Plus d'Hector ! Que de maux ce ſeul malheur entraîne !
Mon fils tu vas gémir d'une honteuſe chaîne ;

[illegible], pour comble, un vainqueur inhumain
Va porter à mes yeux le poignard dans ton sein :
Il vangera la mort ou d'un fils ou d'un frere
Tombé dans les combats sous les coups de ton pere :
Des pleurs qu'il leur couta ton sang sera le prix :
Oui, tes exploits, Hector, ont condamné ton fils.
O mere infortunée ! ô déplorable femme !
Je n'ai pû, cher époux, recueillir ta grande ame ;
Tu n'es plus ; & ma main n'a point fermé tes yeux ;
Le Sort nous a privés de nos derniers adieux.
Sort cruel ! quelques mots de ta bouche expirante,
Eussent en ces moments consolé ton amante ;
Du moins toûjours fidéle à m'en entretenir,
Je nourrirois mes pleurs d'un si cher souvenir ;
Et j'en occuperois les restes d'une vie,
Où ton fils tient encor Andromaque asservie.
Moi, vivre sans Hector ! Eh comment... A ces mots
La parole lui manque & céde à ses sanglots.
Comme elle Hécube en proye aux plus vives allarmes,
Se jette sur son fils, l'inonde de ses larmes,
Ne formant qu'à demi quelques mots échappés,
De cris & de soupirs vingt fois entrecoupés.
Hélene à cet objet désolée & confuse,
De la mort du Héros elle-même s'accuse ;

Des plus sincéres pleurs ses yeux sont arrosés,
Et la font plaindre encor des maux qu'elle a causés.
Ce deuil dure dix jours, sans que rien interrompe
Tout le temps accordé pour la lugubre pompe.
Achille tint au Roi ce qu'il avoit promis.
Sur le bucher fatal enfin Hector est mis;
On fait le sacrifice; on recueille sa cendre;
Mais lorsque dans la tombe on voit l'urne descendre,
Quels cris frappent les airs! plus d'Hector! plus d'appui!
Il semble qu'Ilion disparoisse avec lui.

FIN DU DOUZIÉME LIVRE.

POESIES.

LE PLAISIR.

POEME

A MONSIEUR

L'ABBÉ ABEILLE.

MUSE, raconte-moi quelle prompte vengeance
Ne nous a du Plaisir laissé que l'apparence ;
Comment le Ciel punit l'oubli de ses autels.
Les Dieux se plaisent-ils aux tourmens des mortels ?

Jadis par nos respects désarmé du tonnerre,
Jupiter envoya le Plaisir sur la terre ;
A pleines mains sur nous il versa ses bienfaits ;
Nos desirs en naissant se virent satisfaits :
Les Soins, les Passions vainement mutinées,
Etoient loin de nos cœurs, à ses pieds enchaînées ;
Et tant que Jupiter le laissa dans ces lieux,
Les Mortels enchantés furent autant de Dieux.

Mais bientôt excitant la céleste colére :
Ce fut de ce bonheur que nâquit leur misére ;

Et déchûs aujourd'hui de leur félicité,
Ils seroient plus heureux, s'ils l'avoient moins été.

Jupiter oublié pour prix de nos délices,
Vit passer au Plaisir ses propres sacrifices.
Par ce maître nouveau l'Univers entraîné,
Abandonna le Dieu qui nous l'avoit donné.
L'homme dans son yvresse osant se méconnoître,
Sitôt qu'il fut heureux fut indigne de l'être.
De l'Auteur de ses biens les temples sont déserts,
Et le Plaisir a seul l'encens de l'Univers.

N'est-ce donc plus à moi qu'obéit la nature,
S'écria Jupiter indigné de l'injure ?
Les Mortels endormis dans le sein du bonheur;
Laissent-ils mes autels & mon nom sans honneur ?
Et je le souffrirois ! Non, que plûtôt le monde
Dans son premier cahos à jamais se confonde;
Punissons des ingrats, & retirant ma main,
Laissons dans le néant rentrer le genre humain.
Que dis-je ! le néant trahiroit ma justice;
Ce seroit une grace & non pas un supplice;
Qu'il vive pour sentir mille tourmens nouveaux,
Et de tous ses desirs faisons-lui des bourreaux.

Il dit; & dans l'instant le Plaisir qu'il rappelle,
Revole pour jamais sur la voûte éternelle;
Mais en le rappellant, pour troubler notre cœur,
Ce Dieu nous en laissa le fantôme imposteur.

Sous les traits du Plaisir la Douleur déguisée,
Vint attirer les vœux de notre ame abusée ;
Assise à ses côtés, & le sceptre à la main,
La fiere Ambition tenta l'orgueil humain ;
Plutus devant son trône étalant les Richesses,
Alluma dans nos cœurs la soif de ses largesses ;
Et l'Amour auprès d'eux, jaloux de nos souhaits,
Nous offrit ses liens & nous lança ses traits.

Hélas ! que peuvent-ils pour un cœur trop avide ?
Comblé de ses faveurs, il se sent encor vuide ;
De ses vœux exaucés il en naît de nouveaux ;
Et leurs présens sont moins des bienfaits que des fléaux.

L'un, qui sçait sous ses pas enchaîner la victoire,
Sent son ambition s'accroître avec sa gloire ;
En vain tous les mortels gémiroient dans les fers ;
Son orgueil est plus vaste encor que l'Univers.
L'autre, maître inquiet d'une richesse extrême,
Ne trouve dans son or que la soif de l'or même,
L'Amant pour qui l'Amour choisit ses plus beaux nœuds,
Aimé de ce qu'il aime, est encor malheureux ;
Et nouvel Ixion, dans sa flamme déçue,
Pour le bien qu'il cherchoit n'embrasse qu'une nue.

Mortel, que ton malheur désille enfin tes yeux,
Le Plaisir loin de toi s'est enfui dans les Cieux,

Jupiter l'a banni de ton cœur infidelle ;
Que s'il ſe peut encor, ta vertu l'y rappelle ?

Toi ! que n'agitent point d'impétueux déſirs,
Qui ſçais de tes travaux te faire des plaiſirs,
Dans cette fiction pour nous trop véritable,
ABEILLE, puiſſes-tu ne trouver qu'une fable.

HOMERE,

POEME.

OSERAI-JE chanter ce Génie héroïque,
Qui tient au sacré Mont le sceptre poëtique ?
Pour célébrer son nom quel sera mon appui ?
Muse qui l'inspirois, viens m'inspirer pour lui.

En vain pour les humains la Raison trop austere,
Vouloit les asservir à son joug salutaire ;
Contens des passions dont ils étoient séduits,
Ils fuyoient son empire & craignoient d'être instruits.
Elle alloit disparoître ; un fertile Génie
Lui prêta pour l'orner la fable & l'harmonie ;
Et l'homme alors charmé par ces dehors flatteurs,
Vint au devant du joug que lui cachoient les fleurs.

Sage Homere, c'est toi qui pour sauver la Grèce,
Le premier dignement employas cette adresse ;
C'est toi qui préparas ce doux contre-poison,
Et qui par le plaisir fis régner la Raison.
Tu voyois ton Païs formé de cent Provinces,
Vaste, mais partagé sous les loix de cent Princes ;

Trop foibles, diviſés; invincibles, unis;
Et c'eſt cette leçon dont tu les as munis.
Par leur amuſement prévenant leur ruine,
Ton art leur préſenta l'Iliade divine,
Où par-tout la Diſcorde enfante le malheur
Où par-tout l'union fait plus que la Valeur.

Dès le moment fatal que le ſuperbe Atride
Eut au fils de Thétis enlevé Brizeïde,
Privé de ſon ſecours, malgré celui des Dieux,
Il voit tous ſes ſoldats immolés à ſes yeux;
La terreur & la mort dans ſon Camp ſe répandent;
On renverſe ſur eux les tours qui les défendent;
Et l'intrépide Hector, par des efforts nouveaux,
Oſe, aux yeux de Neptune, embrazer leurs vaiſſeaux.
Spectacle trop charmant pour le Héros qu'il venge!
Mais dont bientôt la joye en déſeſpoir ſe change.
Patrocle périſſant ſous de funeſtes coups
Punit Achille oiſif de ſon propre couroux.

Mais reconciliés par leur perte commune,
Les deux Rois auſſi-tôt rappellent la Fortune:
Achille. Mille Troyens qu'abbat l'éleve * de Phœnix.
Inondent tout à coup les rivages du Stix;
Et des Manes plaintifs accompagnant la foule:
L'ame d'Hector s'enfuit avec ſon ſang qui coule;
Tel qu'un tigre abbatu ſous l'effort d'un lion,
Il meurt; & meurt en lui tout l'eſpoir d'Ilion.

Homere, c'eſt ainſi que par des fables vives,
Tu rends à tes leçons les ames attentives;
Toûjours intéreſſé, l'impatient Lecteur
Du feu de tes écrits ſent embrazer ſon cœur;
Il voit, il ſent, il ſuit tout ce que tu raconres,
La foudre porteroit des atteintes moins promptes;
Un torrent furieux, tombant du haut des monts,
Moins bruyant, moins rapide, inonde les vallons,
Lorſque déracinant & le cédre & le chêne,
Il les force à le ſuivre où ſon courant l'entraîne.

Ainſi marche à grand bruit l'Iliade en ſon cours,
Nous étonnant ſans ceſſe & nous charmant toûjours.
Plus doux & tel qu'un fleuve arroſant les prairies
Fait ſerpenter ſes eaux dans leurs routes fleuries,
Dans la ſage Odiſſée, honneur de tes vieux ans,
Tu conduis aux vertus par des ſentiers riants.

Uliſſe mieux cent fois que l'Ecole Stoïque
Préſente à nos regards la conſtance héroïque;
Tout le courroux des mers, les dangers, les plaiſirs,
Ne peuvent un moment ſuſpendre ſes deſirs;
Sa prudence trompa ſur les humides plaines
La fureur de Charibde & l'eſpoir des Syrennes;
Toûjours errant, toûjours luttant contre le ſort,
Il ne ſçait redouter, ni ſouhaiter la mort.

Regne, divin Homere, & que pour récompense
Cent Villes à l'envi disputent ta naissance ;
Voi tout le cours des temps, & que tes vers encor
D'Alexandres nouveaux soient le plus cher trésor.
Puissent-ils à jamais confondre les Zoïles,
Et pour imitateurs n'avoir que des Virgiles.

L'Ode de l'Emulation.

Ce n'est pas que, contraint de changer de parti,
Mon système * Lyrique soit ici démenti ;
Des Sçavants prévenus l'impérieuse idée,
N'a point encor séduit mon ame intimidée ;
Et si du Chantre Grec j'encense les travaux,
Je veux que ses honneurs lui fassent des rivaux ;
Que ce sublime espoir qu'on s'efforce d'éteindre
En voulant le passer, serve au moins à l'atteindre.

DISPUTE DES MUSES.

CANTATE.

SUR le Mont habité des Filles de Mémoire,
Ces chaſtes Sœurs célébroient les Héros ;
Par mille nouveaux chants répétés des échos,
Elles ſe diſputoient une douce victoire.
Les vents n'agitent plus les airs ;
Pu Permeſſe charmé l'onde eſt moins fugitive ;
Philomele en ſuſpend ſa tendreſſe plaintive.
Les lauriers du Parnaſſe en deviennent plus verts ;
Et toute la Nature embellie, attentive
Rendoit hommage à leurs concerts.
De la Muſe de Mars la trompette éclatante
Célébroit un Vainqueur,
Dont les vertus & le grand cœur
Ont enfin rappellé la victoire inconſtante.

Air accompagné de la Trompette.

QUE ta gloire à jamais vole de toutes parts ;
Du ſort, en un inſtant, il répare l'outrage ;
La terreur, la mort, le carnage,
Marchent devant ſes étendarts.

Ses ennemis troublés reconnoiſſent la foudre
Qui cent fois réduiſit en poudre
Leurs aziles & leurs remparts.

Vainement par ſon inconſtance,
La victoire interrompt de glorieux exploits.
Du courage & de la prudence
Tôt ou tard elle ſuit les loix.

Aux ſons brillants de la trompette
Euterpe fait alors ſuccéder ſa muſette :
Elle chantoit un Roi répandant ſes bienfaits
Sur un peuple qui l'aime ;
Un Héros qui du ſein de la victoire même,
Appelle & fait régner la paix.

Air accompagné de la Muſette.

Bergers raſſemblez-vous, célébrez la victoire
D'un paiſible Héros.
Il ne connoît de gloire
Que d'aſſurer votre repos ;
Son bonheur eſt extrême
Si votre ſort eſt aſſez doux ;
Et de vos plaiſirs même
Il jouit plus que vous.

Après ces tendres chants, la céleſte Uranie,
Qui meſure les Cieux de ſes hardis regards,
Par une plus forte harmonie,
Célébre un Roi le Protecteur des Arts.

AIR.

Regnez, regnez dans ſon Empire,
Soyez le fruit de ſes exploits;
Arts heureux, goûtez ſous ſes loix
La gloire de plaire & d'inſtruire.
Minerve de ſes dons divers
Comble les peuples de la Seine,
Et c'eſt de-là qu'en Souveraine,
Elle éclaire tout l'Univers.

De cette diſpute nouvelle
Apollon décide en ces mots :
Muſes, qu'un même prix couronne votre zéle;
Vous n'avez célébré que le même Héros.
Uniſſez-vous pour un Roi qui raſſemble
Ces diverſes vertus dont vous ornez vos chants.
Ne chantez que ſon nom, & qu'il embraſſe enſemble
Et tous les lieux, & tous les tems.

DISPUTE DE MINERVE ET DE MARS.

CANTATE.

AIR.

TROMPETTES, célébrez la gloire
D'un cœur formé par mes leçons :
Tambours, annoncez sa victoire ;
Et que tout réponde à vos sons.

Loin ces instrumens pacifiques,
Qui craignent le bruit des combats :
Formez ces accords héroïques
Qui font affronter le trépas.

Trompettes, &c.

C'est ainsi qu'après la conquête
Qu'a faite en Iberie un rapide Vainqueur,
Le Dieu Mars s'empressoit d'en ordonner la fête ;
Et que de ses exploits il se faisoit honneur.

AIR.

C'est par moi, disoit-il, qu'au milieu des allarmes,
Il court moissonner mes lauriers;
Il s'expose sans cesse à la fureur des armes;
J'ai vû frémir pour lui ses plus fermes guerriers:
Moi-même, dont les soins ont formé son courage,
J'étois surpris de mon ouvrage.

Mars poursuivoit; de son discours
Minerve interrompit le cours.

AIR.

Cessez d'usurper une gloire
Que le Sort réserva pour moi.
Ce favori de la Victoire
Ne s'est instruit que sous ma loi.

Comme le fier Dieu de la Thrace,
Je puis dispenser la valeur:
Comme moi, peut-il dans un cœur,
Unir la sagesse à l'audace?

Cessez, &c.

Mars, le farouche Mars, que la raison irrite,
Ne répond à ces mots que d'un regard affreux;
Et contre Minerve il médite
Ce combat qu'Ilion fit jadis naître entr'eux.

Mais Jupiter s'oppoſe à ces menaces vaines ;
Il finit la diſpute en faveur de Pallas.
L'honneur de nommer Athenes
Eut pour elle moins d'appas.

AIR.

Prenez vos lyres immortelles,
Muſes, réveillez les échos ;
Inventez des beautés nouvelles,
Chantez Minerve & ſon Héros.

Elle eſt la Déeſſe des armes ;
Les Arts fleuriſſent par ſes ſoins ;
Comme elle, il ſe plaît aux allarmes,
Les Arts ne lui doivent pas moins.

Prenez, &c.

ÉCHO.

En vain la jeune Echo ſoupire pour Narciſſe ;
En vain au fond des bois elle court le chercher ;
L'ingrat ſouffre qu'elle languiſſe,
Et les plus tendres ſoins ne ſçauroient le toucher.

Par-tout une tendreſſe extrême
Attache la Nymphe à ſes pas ;
Elle hait ce qu'il hait, elle aime ce qu'il aime ;
Le goût de ſon Berger prête à tout mille appas.

S'il court dans les forêts où la chaſſe l'attire,
Elle imite le bruit du cor ;
S'il touche le hautbois, la Nymphe qui l'admire,
Sçait lui rendre accord pour accord ;
Quand du ſon de ſa flûte il enchante Zéphire,
Elle en rend tous les ſons, mais plus tendres encor.

Bravant l'Amour & ſon empire,
Et trop charmé de ſon repos,
Un jour l'indifférent s'exprimoit en ces mots.

En vain tu fais par tout triompher ta puiſſance,
Amour, tu ne peux rien ſur moi.
Aimable paix des cœurs, tranquille indifférence,
Je jure de n'aimer que toi.

Malgré le déſeſpoir où ce ſerment la jette,
Echo lui donne encor ſa foi ;
Et de ſes chants ingrats la Nymphe lui répéte,
Je jure de n'aimer que toi.

Echo devient plus tendre, & plaît moins chaque jour ;
Elle ſuccombe à ſon deſtin funeſte,
Et du peu de voix qui lui reſte,
Elle preſſe le Ciel de venger ſon amour.

J'ai langui pour un inſenſible ;
Il a vû mes honteux deſirs :
Son indifférence inflexible
Eſt le ſeul prix de mes ſoupirs.

Je n'écoute plus que la haine,
Puiſque mon amour ne peut rien.
Dieux, juſtes Dieux, vengez ma peine
Par un ſupplice égal au mien.

Ses vœux ſont exaucés. Au bord d'une fontaine,
Narciſſe en ce moment goûtoit un doux repos.
De lui-même une image vaine
Se préſente à lui ſous les flots.

Cette beauté l'enchante ; avec trouble il l'adore ;
Il ſent naître en ſon cœur des tranſports inconnus ;
Il languit, il brûle, il ſoupire,
Tout plein de cette idée, il ne ſe connoît plus.

Veut-il embraſſer ce qu'il aime ?
L'eau ſe trouble, & l'image fuit ;

Quand elle reparoît ſon plaiſir eſt extrême ;
En s'approchant encor ſon eſpoir ſe détruit ;
Toûjours ſéparé de lui-même,
Il s'échappe ſans ceſſe, & toûjours ſe pourſuit.

De moment en moment, dans ſes veines s'allume
Un feu qui lui coûte le jour ;
De ſes déſirs trahis, la flamme le conſume ;
Il meurt enfin de douleur & d'amour.
Echo même gémit d'un ſi cruel martyre :
J'expire, dit Narciſſe ; Echo répond, j'expire.

Vole Amour, étends ta puiſſance ;
Mais n'exerce point tes rigueurs ;
De chaque trait que ta main lance,
Bleſſe & charme toûjours deux cœurs.

Amans que l'Amour récompenſe,
Vos déſirs ſont des biens charmans ;
Mais les déſirs ſans l'eſpérance
Sont le plus affreux des tourmens.

LE CÉLIBAT.

VEUT-ON que je prenne une femme ?
J'y veux trouver enſemble & jeuneſſe & beauté ;
L'eſprit bien fait ; une belle ame ;
Agrément & ſimplicité ;
Cœur ſenſible, ſans jalouſie ;
Complaiſance & ſincérité ;
Vivacité, ſans fantaiſie ;
Sageſſe, ſans auſtérité ;
Enfin, pour la rendre parfaite,
A toutes les vertus joignez tous les appas ;
Voilà celle que je ſouhaite ;
Trop heureux cependant de ne la trouver pas.

On meurt deux fois en ce bas monde ;
La premiere, en perdant les faveurs de Vénus :
Je redoute peu la ſeconde ;
C'eſt un bien quand on n'aime plus.

COMPLIMENT AU ROI,

Au commencement de l'année 1719.

TOI qu'on inſtruit ſi bien dans la haute ſcience
De nous rendre heureux par tes loix,
Prince, tu ſçais déja quelle ſainte alliance
Unit les Peuples & les Rois.

La Nature unit moins le fils avec le pere;
Les époux ſont encor moins liés par leur foi:
Rien n'égale le caractere
Du nœud ſacré qui nous unit à toi.

Dans ce jour où l'antique uſage
Veut que de réciproques dons
Soient de nos ſentimens l'aſſuré témoignage;
Prépare-nous les biens que nous te demandons:
Remplis une eſpérance & ſi douce & ſi chére:
Quand d'un ardent amour & d'un zéle ſincére
Ton Peuple t'offre les tributs,
Le préſent qu'il attend & que tu vas lui faire,
C'eſt le progrès de tes vertus.

Le Roi honora de sa présence l'Académie Françoise le 22. Juillet 1719.

VERS.

CE jour cent fois heureux, où tu parois ici,
Prince, c'est notre fête, & c'est la tienne aussi.

Pour nous quelle fête plus belle,
Que de voir notre Prince être notre Apollon,
Qui d'un regard propice animant notre zéle,
De son Palais pour nous fait ce sacré Vallon!
De ta protection ta présence est le gage;
Elle comble tout notre espoir:
Nous te voyons ici recevoir notre hommage,
Et notre amour trompé croira toûjours t'y voir.
Mais, malgré ces honneurs dont nous te rendons graces,
Le plus grand honneur est pour toi.
Quand tu viens t'asseoir au Parnasse,
Le Dieu lui-même y reconnoît ta loi.
Sous tes yeux bienfaisans les talens y vont croître;
Quels miracles de l'Art par ta faveur produits!
L'Univers enchanté, cueillant ces nouveaux fruits,
D'âge en âge dira, LOUIS les a fait naître.

Ce jour cent fois heureux, où tu parois ici,
Prince, c'est notre fête, & c'est la tienne aussi.

SUR LE SACRE DU ROI.

JADIS de la voûte azurée,
Au premier de nos Rois la Colombe sacrée,
Apporta le don du Seigneur.
LOUIS, du même don tu ressens l'efficace;
Le Seigneur dans ton sein a répandu la grace
Qui fait un Roi selon son cœur.

Cher Monarque, au nom de la France,
Au nom du Peuple entier dont tu fais l'espérance,
Conserve ce divin trésor.
Tu dois aider le Ciel à former son ouvrage;
Et faisant de ses dons le plus fidéle usage,
Mériter qu'ils croissent encor.

Chargé du sceptre tutélaire,
L'autel t'a vû promettre à l'orphelin un pere,
A la veuve un consolateur.
Accomplis tes saintes promesses;
Prince, tous les besoins attendent tes largesses,
Tout malheureux, un protecteur.

N'en crois pas ton ardent courage,
Si jamais des combats t'embellissant l'image,
Il veut t'arracher au repos;
Crois en de plus sages maximes.
Souvent des Conquérans les exploits sont des crimes:
Le seul juste est le vrai Héros.

COMPLIMENT AU ROI,

Au commencement de l'année 1721.

TANDIS que sur l'aîle du Tems,
La Jeunesse se hâte, & t'enleve à l'Enfance,
Mieux instruit par le cours des ans,
La vertu dans ton cœur se joint à l'innocence,
Et la ferme raison aux plus heureux penchans.
A chaque instant en toi le Roi se développe;
Déja notre destin sourit à tes progrès.
Déja se préparant à célébrer tes faits,
J'entends au Mont sacré préluder Calliope:
Mais, Prince, ce n'est point pour chanter des combats,
Des Héros égarés sanguinaires ébats,
Que la Muse a monté sa lyre:
Elle attend un sujet plus doux,
Plus digne d'un bon Roi, plus précieux pour nous;
C'est le bonheur de ton Empire.

Efface, s'il se peut, les plus célébres noms,
Que ton regne soit tel que tes Maîtres l'avouent;
Que long-tems ta bonté, ta justice les louent;
Et fais de tes vertus le prix de leurs leçons.

Cher Prince, si dans mes hommages,
Je ne fais que des vœux répétés mille fois:
Pardonne-moi; c'est que les Sages
N'ont qu'un souhait à faire aux Rois.

COMPLIMENT AU ROI,

Au commencement de l'année 1722.

PRINCE chéri, Disciple auguste,
De la Sageſſe & de la Piété,
Qui promets aux mortels le regne le plus juſte,
Que le monde ait jamais goûté;
Je t'apporte aujourd'hui les ſouhaits de la France;
Eh! quel autre préſent feroit-elle à ſon Roi?
Mais déja ſa vive eſpérance,
Lui répond des deſirs qu'elle forme pour Toi.
Elle te ſouhaite une gloire
Juſqu'ici réſervée à l'heureux Salomon;
Qui ſans l'aide de la Victoire,
A la tête des Rois mette à jamais ton nom.
Déja, fruit précieux de la faveur Divine,
D'une profonde paix nous goûtons la douceur;
Le ſaint Hymen que le Ciel te deſtine,
Eſt le lien de tous les cœurs.
Prince, puiſſe ton regne ennemi de la guerre,
Inſtruire tous les Potentats,
A faire comme Toi, le bonheur de la terre;
A compter des bienfaits & non pas des combats.
De ce ſacré devoir puiſſe-tu les convaincre.
Que le monde charmé de l'un à l'autre bout,
Diſe de Toi: LOUIS n'a pas beſoin de vaincre,
Et ſa vertu lui ſoumet tout.

VERS
PRONONCÉS AU ROI,
SUR SA CONVALESCENCE.

QU'UN seul jour enfante d'allarmes !
Tes maux naiſſoient ; déja les larmes
Couloient de tous les yeux François ;
Cher Prince, une crainte mortelle
Déſoloit ce Peuple fidéle,
Fameux par l'amour de ſes Rois.
Mais le Ciel ſatisfait des premieres menaces,
Fait luire les momens heureux ;
Et par ce prompt ſecours, nos actions de graces
Se confondent avec nos vœux.

Jouis de cette longue joye,
Qu'à l'envi ton peuple déploye
Après de ſi vives douleurs ;
Et du zéle qui le ſignale
Reconnois une preuve égale,
Et dans ſa joye & dans ſes pleurs.
Pour nous, dans le danger qui menaçoit ta vie,
Plus de plaiſirs, plus de repos ;
Dès qu'elle t'eſt rendue au gré de notre envie,
Nous ne connoiſſons plus de maux.

Quelle voix fidéle s'empreſſe
A te conter notre allégreſſe,

Victorieuſe du ſommeil ?
Qui te peindra ces nuits brillantes,
Où nos Fêtes étincellantes
Trompent l'abſence du Soleil ?
Avec aſſez d'ardeur quelle bouche t'exprime
La tendreſſe de nos diſcours,
Et ces cris enflammés que ſans ceſſe ranime
Le ſeul intérêt de tes jours ?

Ainſi du bonheur dont la France
Fonde en Toi l'heureuſe aſſurance,
Tu recueilles déja le prix ;
Ainſi lorſque ton Peuple eſpere
Qu'en Toi tu lui formes un pere,
Il a pour Toi le cœur d'un fils.
Acheve de former ce Souverain auguſte,
Qu'en Toi tous les yeux ont pleuré ;
Acheve de former ce Roi ſenſible & juſte,
Que notre joye a célébré.

QUÊTE DE POISSON, A LA COUR,

Pour mettre ſes Filles en Couvent.

QUATRE Filles ! Comment ai-je fait tout cela?
Et maintenant qu'en puis-je faire ?
Si quand l'ouvrage eſt fait, on en demeuroit là,
Ce ſeroit une bonne affaire :
Mais il faut les pourvoir, & c'eſt où me voilà.

Les marier ſans dot, cela n'eſt plus d'uſage ;
Je trouverois ce mot auſſi beau qu'Harpagon.
On l'a proſcrit, c'eſt grand dommage !
Que n'eſt-il encor de ſaiſon !

Des Criſpins comique famille,
Iront-elles du peuple exciter les éclats ?
Le Théatre eſt un lieu gliſſant pour une fille ;
Il ne les faut pas mettre en danger d'un faux pas.

Voyons donc ce que j'en dois faire.
Guimpons-les, c'eſt le mieux, elles le veulent bien.
Mais on ne fait pas vœu de pauvreté pour rien.
Hé bien, quêtons ; la Cour me tirera d'affaire.

Commençons par le ROI, l'honneur des fleurs de Lis,
Lui que pour l'imiter toute la Cour contemple;
Et ne lui demandons que cinquante louis,
Seulement pour donner l'exemple.

Monſeigneur, ſi je l'ai diverti quelquefois,
Aux cinquante louis en ajoutera trente;
Et je lui garantis ſur mon geſte & ma voix,
Pour le moins mille ris de rente.

L'Epoux d'Adelaïde eſt-il moins généreux?
Non. Je ſçais à donner combien ſa pente eſt grande:
Mais il trouvera bon que je ne lui demande
Que cinquante louis pour deux.

J'en aurai bien dix de ſon frere.
Tous biens ſont communs entre amis.
Il eſt des miens, il me l'a bien promis.
Dix louis, l'épreuve eſt légere.

Voyons ce que Madame à ſon tour donnera.
Les ſœurs de ſon Filleul méritent bien par-là,
Que dans leurs bons deſſeins ſes dons les favoriſent.
Tenons-nous-en à ce qu'il lui plaira.
Mais non, ce ſeroit trop; dix louis me ſuffiſent.

Pour l'illuſtre Duc d'Orléans,
Sous peine d'un éloge, il donnera cent francs.

Prenons de ſa Moitié, qui pour lui ſeul ſoupire,
Cinq louis : Dieu lui rende en ce qu'elle deſire.

Le digne Fils du grand Condé
Sçait donner des fêtes ſuperbes ;
Il ſçait faire ſortir, dès qu'il l'a commandé,
Des feſtins de deſſous les herbes.
Peut-être il n'a jamais fait de petits préſens ;
Pour ſon apprentiſſage, il donnera cent francs.

L'intrépide Bourbon & ſon aimable Epouſe,
Vont joindre leur préſent au ſien.
Pour dix louis je les quitterois bien,
Si la rime n'en vouloit douze.

Par la belle Conti mes vœux ſont prévenus.
Une des Graces, qui pour elle
A quitté la Cour de Vénus,
M'apporte cinq louis. C'eſt une bagatelle :
Mais des mains d'une Grace ils valent mille écus.

Miniſtre du tonnerre,
L'aigle de Jupiter, du Maine, à qui Louis....
Tout beau ! de ces objets mes yeux ſont éblouis.
Modérons notre eſſor, & rimons terre à terre.
Que ſon Epouſe & lui m'aident dans mes beſoins
De vingt louis : ce n'eſt pas une affaire ;
Et ce ſera ſur & tant moins
De tous les biens que j'en eſpere.

Pour le Grand-Amiral, favori de Thétis ;
Qu'il mette dix louis à la groſſe avanture.
C'eſt moi qui les lui garantis ;
La mer même n'eſt pas plus ſûre.

Des Seigneurs ne réglons ni les dons ni les rangs.
Paſſons au Chef des loix, l'appui de l'innocence,
Ce ſage à qui Thémis a remis ſa balance ;
Qu'il mette d'un côté cent francs,
De l'autre ma reconnoiſſance ;
Les cent francs, j'en ſuis ſûr, ſeront les moins
peſans.

Ma foi, voilà ma ſomme faite.
Non ; je crois qu'il y manque encor
A peu près un demi marc d'or ;
Eh bien, c'eſt aux Prélats à la rendre complette.

Mais que la charité qui n'aime qu'à donner,
Ne prenne pas pour un outrage
De ce qu'en la taxant, je ſemble la borner.
Ce que j'ai demandé ne la doit point gêner.
Elle peut donner davantage,
Je le prendrai ſans chicaner.

Fin du Tome ſecond.